This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

KC
15913
HN 5ZWE /

RC15913
Gl 23,
275

43-146
12

3. 3. 8, 18

# ŒUVRES DE LUCIEN,

## TRADUCTION NOUVELLE.

TOME SIXIEME.

CLEARED

# ŒUVRES DE LUCIEN,

## TRADUCTION NOUVELLE;

*Par M. l'Abbé* MASSIEU.

TOME SIXIEME.

*A PARIS,*

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comtesse d'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXVII.

*Avec Approbation, & Privilége du Roi.*

KC15913
~~GC 43.275~~

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

523
43.144
12

# ŒUVRES DE LUCIEN.

## DE LA MANIERE D'ÉCRIRE L'HISTOIRE.

ON dit, mon cher Philon, que ſous le regne de Lyſimaque (*), tous les habitans d'Abdere furent ſaiſis d'une fievre épidémique qui leur faiſoit

(*) Lyſimaque étoit un des Généraux d'Alexandre, qui partagerent l'Empire de ce Conquérant après ſa mort, & qui eut en partage le Royaume de Thrace, où ſe trouvoit la ville d'Abdere.

éprouver des accès violens dès le premier jour, & se terminoit le septième par un grand saignement de nez chez les uns, & par une sueur abondante chez les autres. Elle étoit accompagnée d'un symptôme assez plaisant; les malades étoient transportés d'une espece de fureur tragique, & ils déclamoient à haute voix des iambes, sur-tout l'Andromede d'Euripide & le Discours de Thésée. On ne rencontroit dans toute la ville que des Déclamateurs pâles & languissans depuis sept jours, qui débitoient du ton le plus haut qu'il leur étoit possible, la tirade qui commence par ce vers :

Amour, cruel tyran des Dieux & des Humains (*).

Cette manie dura long-temps, & ils

(*) Ce vers de l'Andromede d'Euripide est le premier d'un fragment de cette Tragédie, conservé par Athénée, & qu'on retrouve dans l'édition d'Euripide, par Barnese.

n'en furent guéris que par les grands froids de l'hiver. Ils la durent, je crois, à un Acteur célebre de ce temps-là, qui, dans les plus brûlantes chaleurs de l'été, avoit joué Andromede devant eux. L'impreſſion qu'il fit ſur leurs eſprits leur donna la fievre ; & en ſortant du ſpectacle ils ſe rappeloient Andromede avec un ſentiment de plaiſir, & croyoient encore voir Perſée voltigeant autour d'elle avec la tête de Méduſe. Il me ſemble, ſi je puis me ſervir de cette comparaiſon, que la fievre des Abdéritains a gagné beaucoup de Littérateurs de nos jours, qui ont la manie, non pas de déclamer de beaux morceaux de Tragédies, ce qui ne ſeroit point un mal, mais de ſe croire capables d'écrire l'Hiſtoire. Depuis le commencement de la guerre contre les Barbares, depuis l'échec qu'ils ont reçu en Arménie (*), &

(*) M. l'Abbé Beſley, tome XXV, p. 89

les victoires constamment remportées sur eux, tous nos Écrivains se croient

---

des Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, dans ses observations sur deux médailles singulieres de Marc-Aurele & de Lucius Verus, fait les réflexions suivantes, qui ont un rapport particulier à cet endroit de Lucien, & même à ce Traité sur l'Histoire.

» La guerre des Parthes fut un des événe-
» mens les plus mémorables du regne de Marc-
» Aurele ; mais l'Antiquité nous fournit sur ce
» point important si peu de lumieres, que les
» Écrivains même les plus savans entre les Mo-
» dernes, ne s'accordent ni sur l'époque du com-
» mencement de cette guerre, ni sur celle de
» sa fin, ni sur les opérations militaires des Ro-
» mains & des Parthes. Deux médailles de bronze
» frappées, l'une en l'honneur de Marc-Aurele,
» & l'autre en l'honneur de Lucius Verus, sup-
» pléent au silence des anciens Auteurs sur cet
» événement. Les titres d'Armeniacus, Parthi-
» chus, Medicus, qu'on lit sur ces deux mé-
» dailles, sont relatifs à la guerre des Parthes,
» & annoncent l'ordre des expéditions faites
» par les armées Romaines dans le cours de
» cette guerre. Le typere présente la solennité

des Thucydides, des Hérodotes & des Xénophons ; de sorte que quand on

» du triomphe qui fut déféré à Rome aux deux » Empereurs. L'expédition d'Arménie, la guerre » contre les Parthes, l'incursion faite en Mé- » die, ont ensemble une liaison immédiate, & » l'Auteur les décrit en peu de mots.

» Plusieurs Auteurs s'empresserent d'écrire les » événemens de cette guerre, & les fautes qu'ils » firent donnerent occasion à Lucien de compo- » ser son Traité *sur la Maniere d'écrire l'Histoire*. Il » paroît qu'il composa ce Traité dans le temps » qui s'écoula entre l'expédition de Médie & le » triomphe des Empereurs à Rome en 166. Les » expéditions des Romains, depuis le commen- » cement jusqu'à la fin de la guerre des Parthes, » comprennent, selon Lucien, leurs exploits » en Arménie, sous le commandement de Pris- » cus, dans les années 163 & 164 ; la défaite » du Roi Vologese en Syrie, près d'Europus ; » l'expédition de Cassius en Mésopotamie ; la » prise de Séleucie & de Ctésiphon sur le Tigre, » dans le cours de 165 & au commencement » de 166 ; & enfin l'expédition en Médie, au » printemps de la même année 166. Tous ces » exploits se réduisent à trois principaux, en

roit mis en pieces au moindre choc. J'ai tout autre deſſein, & ſi je prends part à la guerre préſente, ce ne ſera que pour la voir en quelque ſorte du quartier de réſerve, & hors de la portée des traits. Je m'éloignerai ſagement de la fumée, des orages & des inquiétudes auxquels ſont expoſés les Ecrivains. Je ne veux que leur donner quelques avis utiles & quelques préceptes pour les aider à élever leur édifice. Je ne prétends nullement à voir mon nom inſcrit parmi les leurs, puiſque je n'aurai fait que toucher au ciment du bout des doigts. La plupart cependant imaginent n'avoir pas plus beſoin de conſeils pour cette entrepriſe, que pour marcher, boire ou manger. Ils ſe perſuadent que pour écrire l'Hiſtoire, il ſuffit de ſavoir exprimer tout ce qui vient à l'eſprit. Mais vous, mon ami, vous êtes bien convaincu que cela n'eſt pas ſi facile, & que c'eſt un des genres de Littérature qui exige le plus

de soin & de travail, quand on veut, comme dit Thucydide, écrire pour l'immortalité. Je sens que je ne pourrai attaquer tant d'Écrivains, sans encourir leur haine, & que je me ferai des ennemis de ceux sur-tout qui ont déjà publié leur Histoire. Il faut même convenir que si elle a obtenu les suffrages de leurs Lecteurs, il n'est pas à présumer qu'ils consentent à profiter de ma critique, & qu'ils corrigent un Ouvrage qui a déjà la sanction d'un grand nombre d'autorités, & qui est déposé comme un monument dans les archives de l'Empire. Mais dans ce cas-là même, mon Traité ne leur sera point inutile. En supposant qu'ils veuillent encore écrire, je ne dirai pas nos guerres, car nous avons tout soumis & nous n'en aurons plus; mais les guerres des Celtes contre les Getes, ou celles des Indiens contre les Bactriens, ils pourront, d'après les observations qu'ils vont lire, s'ils les

trouvent bonnes, apprendre à mieux faire que la premiere fois. Si au contraire ils s'obstinent à toujours voir les choses de même œil, je dirai que le Médecin n'est point responsable de la manie de tous les Abdéritains pour la déclamation.

La critique a deux objets; conseiller ce qu'il faut faire, & montrer ce qu'il faut éviter. Nous parlerons d'abord des défauts que l'Historien doit fuir, ensuite des moyens de suivre la bonne voie & d'aller droit au but. Nous dirons par où il doit commencer, quel ordre il doit suivre dans le récit des faits, & la juste mesure qui convient à chacun; ce qu'on doit passer sous silence, ce qui demande qu'on s'y arrête, ce qu'il suffit d'indiquer; la maniere de lier les événemens entre eux, & d'en faire un ensemble dont les différentes parties quadrent bien entre elles, en un mot, toutes les autres convenances de ce genre. Dans l'exposé des re-

proches que méritent les mauvais Historiens, je ne m'arrêterai point à parler des fautes de langage, de style, de penſées, ni de tout ce qui décele une trop grande ignorance ; cela ſeroit trop long, & n'eſt point de mon ſujet ; d'ailleurs, les fautes de cette eſpece regardent indiſtinctement quiconque entreprend d'écrire en quelque genre que ce ſoit. Mais voici celles qui ſont particulieres aux Hiſtoriens, & que vous remarquerez comme moi dans leurs Ouvrages, ſi vous y voulez faire attention. Par exemple, la plupart d'entre eux ſont dans l'uſage d'omettre les faits eſſentiels, pour s'étendre fort longuement ſur les louanges des Généraux & des Chefs ; ils élevent les leurs juſqu'aux nues, & dépriment les ennemis outre meſure. Ils ne réfléchiſſent pas qu'il y a une différence énorme entre le Panégyrique & l'Hiſtoire, & que ces deux genres ſont abſolument incompatibles. L'un ne ſe pro-

poſe que de louer, de quelque maniere que ce ſoit, & même aux dépens de la vérité; tout lui eſt indifférent, pourvu qu'il flatte ſon Héros. Mais l'Hiſtoire eſt ennemie du plus léger menſonge; elle n'en ſouffre pas plus que la trachée-artere ne ſouffre de corps étranger. Ils paroiſſent ignorer également que les regles de la Poéſie ne ſont point celles de l'Hiſtoire. Le Poëte ne connoît point d'autre loi qu'une extrême liberté & l'eſſor de ſon imagination. A l'aide de ſon divin enthouſiaſme & de l'inſpiration des Muſes, il peut accoupler à ſon gré des chevaux dans les airs, ſur la ſurface des eaux ou ſur la tige des moiſſons; le Jupiter des Poëtes enlevera au bout d'une chaîne & la terre & les mers, ſans qu'ils appréhendent que quelque anneau ne ſe détache, & que l'Univers ne ſe briſe dans ſa chute. S'ils louent Agamemnon, rien ne s'oppoſe à ce qu'ils lui donnent la tête

& le regard du Maître des Dieux, la poitrine de Neptune & le ceinturon de Mars; le fils d'Atrée & d'Ærope ſera pour eux un compoſé de tous les Dieux; ni Jupiter, ni Neptune, ni Mars en particulier ne feroient pas ſuffiſans pour donner une juſte idée de ſa beauté. Mais ſi l'Hiſtoire ſe permet des adulations ſemblables, que ſera-t-elle autre choſe que de la poéſie en proſe, ſans rithme comme ſans élévation? Je n'y vois plus qu'une caricature de merveilles ridicules qui n'auront de remarquable que leur invraiſemblance. C'eſt donc une faute, & une faute impardonnable, que de méconnoître les bornes qui ſéparent les deux genres, en donnant à l'Hiſtoire les couleurs de la Poéſie, ſes flatteries hyperboliques, ſon merveilleux & ſes fables. C'eſt à peu près vouloir donner à un robuſte athlete, dont le corps eſt auſſi dur qu'un chêne, une robe de pourpre & la parure d'une

courtisane ; c'est vouloir qu'il peigne les traits mâles de son visage avec du rouge & du blanc (*). Ne seroit-ce pas, je vous prie, en faire un personnage ridicule & hideux ? Je ne prétends pas cependant exclure l'éloge de l'Histoire, mais il y a le temps & la maniere de le présenter ; il doit être tel qu'il ne choque point les Lecteurs des siecles à venir. C'est particuliérement en ce sens qu'un Historien doit avoir en vue la Postérité, comme je le ferai bientôt voir. Mais, dit-on, il doit avoir également en vue l'utile & l'agréable ; & l'éloge remplit ce dernier objet, en ce qu'il plaît au Lecteur. D'abord ce sentiment est faux,

(*) Lucien, dans le Dialogue des Amours, en représentant une femme à sa toilette, parle des drogues qui servoient à peindre les sourcils, les joues & les levres. M. Guys, dans la sixieme de ses Lettres sur la Grece, dit que cet usage subsiste encore parmi les femmes Grecques d'aujourd'hui.

& l'unique but de l'Hiſtoire eſt l'utile, qui conſiſte dans le vrai ; ſi elle peut y joindre l'agréable, c'eſt un mérite de plus ; c'eſt la beauté jointe à la force dans un athlete. Quoique Nicoſtrate fût d'une laideur affreuſe (*), cela n'auroit point empêché Hercule de le juger plus fort & plus habile que ſes deux antagoniſtes, l'un deſquels étoit le bel Alcée de Milet, qui paſſoit même pour ſon bien aimé. Je conviendrai toutefois qu'une Hiſtoire qui à l'utile ajoute l'agréable, pourra plaire plus univerſellement ; mais je dis qu'elle ſe paſſera aiſément de ce dernier avantage, ſi elle a le premier, c'eſt-à-dire, la vérité, qui fait toute ſa perfection. Il y a plus, le fabuleux ne peut jamais plaire dans l'Hiſtoire,

(*) Ce Nicoſtrate étoit un athlete qui remporta les deux Prix de la Lutte & du Pancrace, en la 204e. Olympiade ; l'expreſſion *ſes deux Antagoniſtes*, déſigne cette double victoire.

& la louange eſt un écueil dangereux pour l'Écrivain, parce que, ſi vous en exceptez le vulgaire ignorant, elle eſt ſuſpecte à tout Lecteur ſenſé, qui juge l'Hiſtorien en toute rigueur, & qui eſt même diſpoſé à le taxer de faux; il l'examine en tout ſens avec des yeux d'Argus; c'eſt un Agent de change qui vérifie par toutes ſortes de moyens les pieces qu'on lui préſente, pour n'admettre que celles qui ſont de bon aloi, & rejeter celles qui ſont falſifiées. C'eſt pour ceux-là qu'il faut écrire, & ne tenir aucun compte des autres, quand ils ſeroient vos plus grands admirateurs. Si, mépriſant la ſaine critique, vous voulez faire une Hiſtoire qui ne ſoit qu'un tiſſu de fables, d'adulation & de toutes ſortes d'aſſéteries, elle ſera le tableau fidele d'Hercule en Lydie : on imaginera que vous l'aurez vu repréſenté ſous le perſonnage étrange qu'il fit auprès d'Omphale; vous auiez peint cette

Reine parée de la peau de lion & la massue en main, tandis que lui-même avec une robe de pourpre & les autres atours d'une femme, filera sa quenouille & recevra des soufflets de la pantoufle de son amante (*); spectacle assurément des plus grotesques, où l'on verra un corps nerveux à la gêne sous des habits trop étroits, & les traits mâles d'un Héros dégradés sous un accoutrement de femmelette. La multitude applaudira peut-être; mais ce petit nombre de gens de goût que vous méprisez, riront à leur aise d'une invention absurde, sans proportions & sans convenance. Chaque chose a sa beauté qui lui est propre; si vous la déplacez, ce qui étoit beau deviendra hideux, par la mauvaise application que vous en faites. Je pourrois ajouter que les louanges plaisent

(*) Voyez le XIII^e. Dialogue des Dieux; tome III, p. 407; & Dialogue XI, p. 399.

tout au plus à celui qui en eſt l'objet, & qu'elles dégoûtent tous les autres, ſur-tout quand elles ſont outrées & faſtidieuſes, comme dans la plupart des Écrivains : elles ne ſont chez eux que pure adulation ; ſans art, comme ſans délicateſſe, ce ne ſont que lieux communs, où ils entaſſent ſans pudeur les faits les plus incroyables & les éloges les moins mérités. Auſſi manquent-ils le but qu'ils ſe propoſent. Ils ſe rendent odieux à celui même qu'ils veulent flatter, ſur-tout quand il a aſſez de mérite perſonnel pour ſavoir les apprécier. C'eſt ce qu'éprouva Ariſtobule, qui avoit écrit le combat particulier d'Alexandre & de Porus, & voulut le lire au Vainqueur ; il avoit cru faire mieux ſa cour au Prince, en exagérant à ſon avantage la vérité des faits ; mais Alexandre lui arrachant le Livre des mains, le jeta dans l'Hidaſpe ſur lequel ils voyageoient en ce moment, & lui dit :

Tu mériterois qu'on t'en fît autant, pour avoir osé te charger de ce combat en ma place, & pour tuer des éléphans d'un trait. Cette colere étoit bien digne de celui qui avoit rejeté l'offre que lui faisoit un Architecte de faire sa statue avec le mont Athos, & de donner sa ressemblance à une montagne (*). Il ne vit en cet homme qu'un vil adulateur, & cessa dès-lors de l'employer à son service. Et comment, à moins d'être entiérement stupide, se trouver flatté de pareilles propositions dont la vanité saute aux yeux? C'est à peu près comme ces hommes ou ces femmes, qui ne pouvant se dissimuler leur laideur, prescrivent à leurs Peintres de les représenter sous les plus beaux traits; elles croient que les couleurs vives & la blancheur du portrait les rendront en effet plus

(*) Voy. l'Apologie des Portraits, tome V, page 547.

belles. Tels ſont la plupart des Hiſtoriens de nos jours, qui écrivent pour le moment, & n'ont en vue que leurs intérêts perſonnels & les avantages préſens qu'ils attendent de leurs Ouvrages. Ils ne méritent que le mépris dû à des flatteurs mal-adroits de leur ſiecle, dont la plume n'eſt propre qu'à faire ſuſpecter par la Poſtérité tous les faits qu'ils lui tranſmettent. Si abſolument on veut que l'Hiſtoire ne puiſſe ſe paſſer de certains agrémens, qu'on lui donne ceux qui peuvent s'allier avec la vérité, je veux dire les beautés de ſtyle & d'élocution qu'on néglige ſi communément pour ces fadeurs qui n'ont nul trait à la choſe (*).

(*) M. l'Abbé de Mably a publié, depuis quelques années, un Traité *de la Maniere d'écrire l'Hiſtoire*, que nous regardons comme ſupérieur à celui de Lucien, par la méthode, la clarté, la profondeur des vûes, l'abondance & le choix des exemples. Les préceptes y ſont les mêmes pour le fond, & ne pouvoient pas être

Je vais vous rapporter ce que j'ai entendu dire depuis peu en Ionie & en Achaïe, de pluſieurs de ceux qui nous ont fait l'hiſtoire de la guerre préſente. Je vous conjure, au nom des Graces, de ne point révoquer en doute ce que vous allez entendre; je vous en atteſterois la vérité par ſerment, ſi la politeſſe permettoit de jurer dans un écrit.

L'un de ces Auteurs avoit commen-

différens. Cependant l'Écrivain moderne doit beaucoup à l'ancien, & il faut convenir auſſi qu'il avoit ſur lui l'avantage de pouvoir parler d'un plus grand nombre d'Hiſtoriens anciens & modernes, des différens ſiecles, & des différentes Nations. Comme il faudroit citer tout l'Ouvrage de M. l'Abbé de Mably, pour rapprocher ſes obſervations de celles de notre Auteur, nous nous contentons d'y renvoyer une fois pour toutes, & d'engager le Lecteur à comparer les deux Écrivains ſur cette matiere intéreſſante. Voyez toutefois ce dernier, ſur la ſobriété avec laquelle un Hiſtorien doit donner des louanges, p. 287 & ſuiv.

cé par une invocation des Muſes, & les prioit de mettre avec lui la main à l'œuvre. Voilà ſans doute un début bien convenable à l'Hiſtoire, & on ne peut pas mieux adapté au ſujet ! Un peu plus loin, il comparoit notre Empereur à Achille, & le Roi de Perſe à Therſite, ſans penſer que ſon Achille auroit été beaucoup plus grand en domptant un Hector, & qu'il y auroit eu plus de bravoure de ſa part à mettre en fuite un brave ennemi. Enſuite il ſe louoit lui-même, & aſſuroit ſes Lecteurs qu'il étoit digne de raconter d'auſſi hauts faits. En parlant de Milet ſa patrie, il en faiſoit l'éloge, & obſervoit qu'il faiſoit mieux qu'Homere, qui n'a rien dit de la ſienne. A la fin de ſon préambule, il annonçoit en propres termes qu'il n'épargneroit rien pour faire valoir nos avantages, & qu'il contribueroit autant qu'il ſeroit en lui, à donner le dernier coup aux Barbares nos ennemis. Il entroit

en matiere par le détail des cauſes de la guerre, & s'écrioit : *Périſſe le dernier des ſcélérats, l'infame Vologeſe, qui nous a fait la guerre par un pareil motif !*

Un autre très-fidele imitateur de Thucydide, & ne voulant s'écarter en rien d'un auſſi beau modele, avoit mis comme lui ſon nom en tête de ſon Ouvrage, & nous avoit donné un avant-propos qui ſentoit le miel Attique à pleine bouche, & que voici : *Creperius Calpurnianus, Citoyen de Pompeïopolis, a écrit la guerre des Parthes & des Romains, & les opérations militaires des deux Peuples, avec chaque événement, depuis le commencement des hoſtilités* (*). Ai-je beſoin, après cela, de vous dire où il va chercher le diſcours qu'il met dans la bouche d'un Orateur Arménien, & ne devinez-vous

(*) Cette phraſe, ſi l'on excepte les noms propres, eſt mot pour mot la premiere phraſe de l'Hiſtoire de Thucydide.

pas que c'eſt préciſément la harangue de l'Orateur des Corcyréens (*) ? Quand, pour punir les habitans de Niſibe (**), qui n'avoient pas ſuivi le

(*) Dans Thucydide, un habitant de Corcyre vient demander des ſecours aux Athéniens, & l'Hiſtorien Calpurnianus avoit apparemment mis cette harangue toute entiere dans la bouche d'un Arménien, qu'il ſuppoſoit demander des ſecours aux Romains.

(**) Cette ville fut la plus importante place de Méſopotamie, ſous les Princes Macédoniens de Syrie; elle fut appelée *Antiochia Mygdoniæ*, de Mygdonia, contrée de la Macédoine. Dans la ſuite, elle ſervit de boulevart ſur la frontiere de l'Empire Romain contre les Parthes. Sous l'Empereur Julien, elle fut cédée à Sapor, Roi de Perſe. Ce n'eſt aujourd'hui qu'un village, ſous le nom de Néſibin.

Pour bien entendre ce paſſage de notre Auteur, il faut ſavoir que Thucydide, au II^e. Liv. de ſon Hiſtoire, rapporte que dans la guerre du Péloponneſe, les Athéniens furent attaqués de la peſte, & l'Hiſtorien dit que ce fléau étoit venu d'Éthiopie en Egypte & en Libye, de là dans la Perſe, & de cette derniere contrée à

parti

parti des Romains, il leur envoye la peſte, vous imaginez bien qu'il en va prendre tous les détails dans l'Ouvrage de ſon Maître, excepté cependant qu'il ne parle point du Pélaſgique, ni des longues murailles d'Athenes, où l'on avoit retiré les peſtiférés de cette ville. Le fléau, dans ſon Hiſtoire, comme dans la premiere, commence par l'Éthiopie, gagne l'Égypte, & de là s'étend au loin dans les Provinces de la domination du grand Roi; & bien nous a pris qu'il ait eu la précaution de la borner à ces contrées (*). Je le

---

Athenes. Tant qu'elle dura, on relégua les peſtiférés dans le quartier de Pélaſge ou le Pélaſgique, ſitué ſous la citadelle. Voyez tome II de cette Traduction, p. 423. Le pauvre Hiſtorien, pour décrire la peſte de Niſibe, avoit copié dans Thucydide la deſcription de la peſte d'Athenes, & n'avoit fait que changer le nom de la ville & du quartier de Pélaſge.

(*) Ces mots ne ſont qu'un perſiflage; car d'après Capitolin, dans les Vies de Marc Aurele

quittai à l'endroit où il enterroit les malheureux Athéniens à Niſibe, prévoyant aiſément tout ce qu'il alloit ajouter quand je ſerois parti (*). Rien de plus commun de nos jours, que des Hiſtoriens qui ſe regardent comme de parfaits imitateurs de Thucydide, parce qu'ils en prennent des phraſes entieres dont ils changent un ou deux mots; ils ſe perſuadent qu'ils ont ſa maniere, quand ils adoptent juſqu'à ſes expreſſions indifférentes, telles que celles-ci: *Vous en conviendrez vous même: Ce n'eſt point par la même raiſon: J'allois*

& de Verus, la peſte qu'on éprouva pendant cette guerre, & que ce pitoyable Hiſtorien envoie ſeulement chez les ennemis de l'Empire, avoit commencé à Séleucie ſur le Tigre, & gagna l'armée de Verus, qui l'apporta en Italie, en Germanie, & dans d'autres Provinces occidentales de l'Empire.

(*) Il faut regarder ici les Athéniens comme ſujets de l'Empire, & comme ſervant dans l'armée Romaine.

*presque oublier d'en faire mention, &c.* Le même Écrivain, quand il a occasion de parler de ponts, de fossés & de machines de guerre, leur donne des noms Romains, ce qui doit, comme vous pensez bien, jeter beaucoup de dignité dans une Histoire; rien ne sent mieux son Thucydide, que ce mélange de mots italiens & attiques; c'est un ornement plein de grace & qui sied on ne peut pas mieux.

Un troisieme nous a donné un Journal sec & aride de tout ce qui s'est passé, & l'a écrit dans le style d'un Soldat, d'un Ouvrier ou d'un Vivandier à la suite de l'armée. Mais je l'excuse à cet égard, parce que son Ouvrage s'annonce assez de lui-même pour ce qu'il est, & l'on voit au premier coup d'œil, que c'est un recueil de Mémoires pour un Écrivain qui seroit plus en état de composer une Histoire. Ce que je blâme en lui, c'est son début beaucoup trop pompeux

pour une auſſi médiocre rapſodie ; il l'intitule : *Hiſtoire de la guerre des Parthes, par Callimorphe, Médecin de la ſixieme Légion des Porte-lances.* Il la diviſe en pluſieurs Livres, exactement diſtingués par premier, ſecond, &c. Elle eſt précédée d'une Préface des plus ennuyeuſes, qui finit par cette réflexion : *L'Hiſtoire eſt particuliérement du reſſort d'un Médecin, puiſqu'Eſculape eſt fils d'Apollon, & Apollon le pere des Muſes & le Dieu des Beaux-Arts.* Après avoir commencé à s'exprimer dans le dialecte ionique, il tombe tout à coup, je ne ſais comment, dans le langage le plus commun & le plus trivial.

Je ne puis guere me diſpenſer de dire un mot d'un certain Sage, dont j'aurai ſoin pourtant de taire le nom. Je ne parlerai que du plan qu'il avoit formé, & de l'Ouvrage qu'il a publié derniérement à Corinthe, & dont il ſeroit difficile de ſe faire une juſte

idée. Dès la premiere phrase de son Avant-propos, il prenoit à tâche de convaincre ses Lecteurs par un argument des plus subtils, qu'il n'y a qu'un Sage qui puisse entreprendre d'écrire l'Histoire. Après ce sillogisme, en venoit un second, puis un troisieme; de sorte que sa Préface n'étoit qu'un tissu de questions & de raisonnemens dans toutes les formes d'argumentation, qui n'avoient pour objet que de se louer lui-même de la maniere la plus dégoûtante; en voici un échantillon qui m'a particuliérement choqué, comme tout-à-fait indigne d'un Philosophe & d'une barbe vénérable: *Il est*, dit-il, *fort heureux pour notre Prince d'avoir des Philosophes qui daignent écrire son Histoire* (*). Cela peut

(*) Il paroît que cet Historien avoit le style & le ton des Auteurs prétendus Philosophes du dix-huitieme siecle; & il est évident que les Philosophes de ce genre ne plaisoient pas plus à

être vrai ; mais il devoit plutôt nous laisser faire cette observation, que de se la permettre à lui-même.

Il n'est pas possible non plus de passer sous silence l'Historien qui débute par dire : *Je vais parler des Romains & des Perses* ; qui ajoute plus bas : *Les Perses devoient avoir le dessous* ; & ailleurs : *C'étoit Osroès que les Grecs appellent Oxyrhoès* (*), & beaucoup d'autres expressions tirées du même Auteur. Ce dernier est précisément le second tome de l'imitateur dont j'ai parlé plus haut, avec la différence que celui-là ressembloit à Thucydide, & celui-ci à Hérodote.

Un autre grand Écrivain, également disciple de Thucydide, & même un peu supérieur à son Maître, avoit décrit dans la derniere exactitude tou-

Lucien qu'a M. l'Abbé de Mably. Voyez l'Ouvrage de ce dernier, pag. 164, 186 & 295.

(*) Phrases copiées d'Hérodote.

tes les villes, toutes les montagnes, toutes les plaines, tous les fleuves ; il croyoit avoir dit quelque chose de bien véhément quand il s'étoit écrié : *Puisse le Dieu qui préserve de tous maux, les faire retomber tous sur la tête de nos ennemis !* Les neiges des régions de la mer Caspienne & les glaces du pays des Celtes, ne sont pas plus froides. Le même Auteur emploie un Livre presque tout entier à la description du bouclier de l'Empereur ; on y voit la Gorgone en relief (*), ses yeux d'azur, noirs & blancs, son baudrier qui brille de toutes les couleurs de l'iris, sa chevelure entrelacée de serpens. Que de milliers de paroles ne lui faut-il pas pour décrire le caleçon de Vologese & la bride de son cheval ! Combien encore pour peindre la che-

(*) Cet Historien avoit copié la description du bouclier d'Agamemnon, dans l'Iliade, Ch. XI, vers 36, en mettant les vers d'Homere en prose.

velure d'Oſroès, quand il eut paſſé le Tigre à la nage, ainſi que l'antre dans lequel il ſe réfugia, & où le lierre, le myrte & le laurier entremêlés lui formoient un abri délicieux ! Toutes circonſtances, comme vous voyez, fort eſſentielles à l'Hiſtoire, & ſans leſquelles nous n'aurions jamais pu avoir une connoiſſance exacte de tous les événemens de cette guerre. C'eſt faute d'avoir bien médité leur ſujet & ce qui doit y entrer, que tous ces Écrivains ſe jettent au haſard dans des deſcriptions de pays & de cavernes, quand ils ont des faits importans à traiter. Ils ſont comme un eſclave enrichi depuis peu de jours, qui ne ſait par où s'y prendre pour s'habiller ou pour manger comme les Maîtres; quoiqu'il ait ſur ſa table de la volaille & du gibier à choiſir, il tombe gloutonnement ſur un hachis ou ſur des viandes ſalées, & en mange juſqu'à ſe faire mal. Vous verrez dans l'Hiſto-

rien dont nous parlons, des blessures & des morts destituées de toute vraisemblance; un homme expire dans son Livre, pour avoir reçu un coup à l'orteil; vingt-sept ennemis tombent sans vie à la voix du Général Priscus. En parlant du nombre de ceux qui sont restés sur le champ de bataille, il ne craint point de contredire le compte qui en a été rendu par les Chefs mêmes, & il assure que sous les murs d'Europus il y eut soixante & dix mille deux cent trente-six morts, & du côté des Romains seulement deux tués & neuf blessés. Est-il rien de plus révoltant pour tout Lecteur sensé? Voici encore une observation qui n'est point à négliger : par une affectation ridicule d'atticisme & de purisme dans le langage, il donne une tournure grecque aux noms latins; il appelle Saturninus, Cronion, Fronto, Frontis, Titianus, Titanion, &c. (*). Il n'est pas vrai,

(*) Voyez M. de Mably, p. 295 & suiv.

selon lui, que Severianus ait péri par l'épée, comme on le croit communément; il aima mieux, dit-il, se laisser mourir de faim, & choisit ce genre de mort comme le plus doux. Notre Historien n'a pas réfléchi, sans doute, qu'il dut souffrir au moins trois jours, & même que de tous ceux qui veulent finir en s'abstenant de toute nourriture, il y en a beaucoup qui vivent une semaine entiere. Mais peut-être Severianus voyant qu'Osroès attendoit son dernier moment, aura-t-il eu la complaisance de ne pas le différer si long-temps.

En quelle classe placerons-nous ceux qui emploient des expressions poétiques dans l'Histoire, & qui disent: *La machine gronde & murmure; la muraille tonne en s'écroulant; Edesse retentit du fracas des armes; tout y étoit bruit & tumulte; le Chef roule en son cœur les moyens d'approcher des remparts;* & qui au milieu de ce style pom-

peux se permettent les façons de parler les plus triviales & les plus basses ; comme : *Le Général a dépêché une lettre à son Maître : les soldats acheterent de quoi faire bouillir la timbale : ils étoient nets quand ils vinrent à eux, &c.* Cette bigarrure produit à peu près le même effet que la vue d'un Acteur dont une jambe seroit exhaussée sur le cothurne, & l'autre ne seroit chaussée que d'une sandale. Il en est qui vous font des préambules si pompeux, si emphatiques & si longs, qu'après les avoir lus, vous vous attendez à des choses merveilleuses ; cependant le corps de leur Ouvrage n'est qu'un squelette ; c'est, comme vous l'avez pu voir quelquefois au Théatre, le jeune Cupidon jouant sous le masque d'Hercule ou de Titan ; chaque Lecteur s'écrie alors : *La montagne en travail !* Rien de plus déplacé que cette disparate ; il faut que les différentes parties d'un même tout quadrent entre elles

& ſoient d'une même couleur; que le corps ſoit proportionné à la tête; que ſous un caſque d'or on ne voie point une cuiraſſe couverte de vieilles pieces recouſues ou de cuir pourri, ni un bouclier d'oſier & des bottes faites de la peau d'un porc. Il n'eſt pas rare de rencontrer des Écrivains qui mettent la tête du coloſſe de Rhodes ſur les épaules d'un nain, & d'autres qui nous préſentent au contraire des corps ſans tête, & nous tranſportent d'un ſaut au milieu des événemens, en s'autoriſant de l'exemple de quelques Anciens & de Xénophon, qui débute par dire : *Darius & Pariſatis eurent deux fils* (*). Ils ignorent qu'il eſt des occaſions, comme nous le ferons voir plus loin, où la narration même ſupplée au préambule, quoique le commun des Lecteurs ne s'en apperçoive pas. Au reſte, on pourroit encore

(*) Voyez l'expédition de Xénophon.

passer les défauts de ſtyle ou de méthode dans un Hiſtorien. Mais à quoi pourroit être bon celui qui nous trompe ſur la poſition des lieux, non pas ſimplement de quelques parafanges, mais de pluſieurs journées de chemin ? Il en eſt un de cette eſpece, qui montre une ignorance ſi groſſiere, qu'on diroit qu'il n'a jamais rencontré un Syrien, ni même entendu les Nouvelliſtes des boutiques de Barbiers; il nous dit, en parlant d'Europus : *Cette ville eſt ſituée en Méſopotamie, à deux journées de l'Euphrate; elle fut bâtie par les habitans d'Édeſſe* (*). Ce n'eſt pas tout; cet ha-

(*) Selon M. Danville, dans ſa Carte de la partie orientale de l'Empire Romain, Europus étoit ſur les bords de l'Euphrate, dans le diſtrict d'une autre ville, Cyrrhus, lequel diſtrict ſe nommoit Cyrrheſtica, & étoit ſitué près d'Hiérapolis, au midi de la Comagene, & au nord de la Syrie. Lucien, qui étoit de Samoſate dans cette derniere Province, devoit bien connoître

bile homme enleve Samosate ma patrie avec sa citadelle & ses remparts, pour la transporter en Mésopotamie; il l'enferme entre deux fleuves qu'il fait presque couler sous ses murs. Après cela, mon cher Philon, je serois ridicule de vous assurer que je ne suis point du pays des Parthes, ni que je n'appartiens pas à la Mésopotamie, puisque cet admirable Historien a inscrit mon nom parmi les habitans de cette contrée. Ce qu'il nous certifie de la personne de Sévérien, comme l'ayant entendu de la bouche de ceux qui se sont sauvés de la bataille, me paroît tout aussi probable que le reste. Il soutient même avec serment, que ce

ce local, & avoit raison de relever les fautes de cette espece dans une Histoire. Pour juger de la profonde érudition de feu M. Danville, il faut se persuader qu'il auroit également relevé ces fautes, apres dix-huit cents ans, & malgré les révolutions de toute espece qui ont fait changer de face au local.

Général n'a voulu finir ni par l'épée, ni par le poiſon, ni par le cordon, mais d'une mort tout-à-fait tragique & nouvelle. *Il avoit*, dit-il, *des coupes de verre d'une grandeur & d'une beauté extraordinaires ; dans la réſolution où il étoit de ne pas vivre plus long-temps, il briſa la plus grande & ſe ſervit d'un des morceaux pour ſe couper le cou.* Sa deſtinée ne lui permit pas apparemment de trouver un poignard ou une lance, pour ſe procurer une mort plus noble & plus héroïque. Comme Thucydide a fait une eſpèce d'Oraiſon funebre de ceux qui, dans la guerre du Péloponneſe, ont été tués aux premiers rangs, il falloit bien qu'à ſon exemple (*) il dît quelques mots à la louange de Sévérien : car tous ces Meſſieurs, ſans exception, croient toujours avoir quelque choſe à démêler avec Thucydide, quoique cet Hiſtorien

(*) Thucydide, Liv. II, Chap. xxxiv.

n'ait rien de commun avec la guerre d'Arménie. Après donc que notre Auteur a fait de magnifiques funérailles à Sévérien, il fait monter sur son tombeau un certain Afranius Silon, Centurion, rival de Périclès; il débite une harangue si pompeuse, & nous dit tant de belles choses de son Héros, que malgré moi j'en demande pardon aux Graces; j'ai ri à chaudes larmes d'un bout à l'autre, mais sur-tout lorsque l'éloquent Afranius, dans sa péroraison, rappelle les repas somptueux & les orgies du défunt, avec des lamentations & des sanglots qui annoncent la plus profonde affliction. Cette piece est terminée par le dénouement de la Tragédie d'Ajax (*); l'Orateur tire courageusement son épée comme lui, & finissant d'une maniere digne du grand Afranius, il se perce

(*) Dans cette Piece de Sophocle, Ajax se précipite sur son épée.

ſur le tombeau à la vue de tout le monde; choſe qu'il auroit dû faire beaucoup plus tôt, pour nous épargner ſa harangue. Cependant, à croire l'Hiſtorien, il n'y eut pas de ſpectateur qui ne fût tranſporté d'admiration & ne l'élevât juſqu'aux nues.

Je pourrois, mon ami, vous citer un bien plus grand nombre d'Écrivains ſemblables; mais il eſt temps de paſſer à la ſeconde partie de mon objet, je veux dire aux moyens de mieux écrire l'Hiſtoire. Il en eſt qui oublient entiérement ou ne font qu'indiquer des faits eſſentiels & qui méritent d'être tranſmis, tandis qu'ils s'appeſantiſſent & ſe traînent fort longuement ſur des détails minutieux; ils manquent en cela de goût & de lumieres, & montrent qu'ils ignorent ce qu'il faut dire & ce qu'il faut taire. Ils font comme quelqu'un qui, au lieu de ſentir & de louer ce qu'il y a de beau & de parfait dans la ſtatue de

Jupiter Olympien, ſe contenteroit d'admirer le poli & les dimenſions de ſon piédeſtal ou d'autres acceſſoires ſemblables. J'en ai connu un qui racontoit en ſept lignes au plus la bataille d'Europus, & qui, par une longue & froide narration d'un fait abſolument étranger à ſon Hiſtoire, auroit dépenſé plus de vingt clepſidres. Il s'amuſoit à nous apprendre qu'*un Cavalier Maure, nommé* Mauſacas, *errant dans les montagnes pour chercher à ſe déſaltérer, rencontra des Syriens qui lui donnerent à ſouper; il nous explique comme ils eurent d'abord peur de lui, puis comment après avoir fait connoiſſance avec lui, ils le traiterent en ami & le reçurent à leur table. Le haſard voulut qu'un d'entre eux eût voyagé dans le pays des Maures, parce qu'un de ſes freres y ſervoit en qualité de ſoldat.* Ce dernier prend de là occaſion de nous faire mille contes des plus aſſommans ſur ſes chaſſes en Mauritanie,

sur le grand nombre d'éléphans qu'il avoit vu paître par troupeaux, sur le danger qu'il courut d'être dévoré par un lion, sur l'énorme grosseur des poissons qu'il avoit achetés à Césarée. Notre admirable Chroniqueur, sans parler ni du carnage qui se fit sous les murs d'Europus, ni des attaques, ni des suspensions d'armes nécessaires en pareille rencontre, ni des gardes avancées de part & d'autre, nous tient presque un jour entier à contempler le Syrien Malchion, qui achete dans Césarée des scares superbes à bon marché; & si la nuit ne fût venue, il auroit sûrement soupé avec lui, parce que les poissons auroient eu le temps de cuire, & on les auroit servis sur la table. Vous voyez que sans tous ces détails nous aurions perdu de grands événemens; & ç'auroit été un échec irréparable pour les Romains, si le Maure Mausacas n'eût pu trouver de quoi étancher sa soif, ou qu'il fût re-

venu au camp ſans ſouper. Je vous fais grace de particularités plus ridicules encore, qui compoſent cependant preſque tout le ſiége d'Europus dans notre Auteur; je ne dirai rien, par exemple, d'une joueuſe de flûte qui vient d'un village voiſin amuſer Mauſacas & ſes hôtes pendant leur repas; que le Maure donna une lance au Syrien, & celui-ci une agrafe au premier. N'a-t-on pas droit de dire de pareils Écrivains, qu'ils ne voient point la roſe au haut de ſa tige, & qu'ils s'amuſent à conſidérer les épines cachées ſous les feuilles?

Un ſecond, bien plus riſible encore, qui n'avoit jamais fait la route de Corinthe au port de Cenchrée (*), & qui par conſéquent n'avoit jamais vu

(*) Le Cenchrée étoit l'un des deux ports de Corynthe, ſur le golfe Saronique, avec une citadelle au ſommet de la montagne; qu'on nommoit *Acro-Corynthus*. Voy. tome I, p. 438.

la Syrie ni l'Arménie, débute par nous dire : *Les oreilles sont moins fidelles que les yeux, & j'écris, non pas ce que j'ai entendu, mais ce que j'ai vu.* Or il a si bien vu, que les dragons des Parthes, qui ne sont rien autre chose que des enseignes sous chacune desquelles marche un corps de mille hommes, sont dans son Livre *des serpens d'une grosseur énorme qui naissent dans la Perse, un peu plus loin que l'Ibérie ; les Parthes les portent attachés au haut de longues perches, pour épouvanter l'ennemi de loin, & au milieu de la mêlée, ils les délient & les lancent parmi leurs adversaires ; beaucoup des nôtres en ont été dévorés, & d'autres étouffés dans leurs replis tortueux.* Notre Auteur a vu cela de près & en lieu sûr, perché sans doute sur la cime d'un arbre. Bien nous prend en vérité qu'il n'ait pas été exposé aux atteintes de ces reptiles ; nous aurions de moins un Écrivain admirable, qui d'ailleurs s'est

ſignalé dans cette guerre par de glorieux & magnifiques exploits ; car vous ſaurez qu'il a *bravé de grands dangers & qu'il a été bleſſé à Sura*, probablement en allant du Cranée juſqu'au lac de Lerne(*). Il lut ces rêveries aux Corinthiens, qui ſavoient bien qu'il n'avoit jamais vu de guerre, même en peinture. Il ne connoiſſoit pas ſeulement les armes, ni la forme des machines, ni les noms des différentes évolutions militaires & des différentes diviſions qui compoſent une armée ; il appelle phalange *rangée en ligne de front*, celle qui eſt *rangée en colonne*, & *marche en colonne*, les mouvemens d'une *armée en ligne* (**).

(*) Sura étoit une ville de Syrie ſur les bords de l'Euphrate ; le Cranée, comme nous l'avons déjà vu, étoit aux portes de Corynthe, & le lac de Lerne, près d'Argos. Ces deux derniers endroits étoient par conſéquent dans le continent de la Grece, & Sura à l'extrémité orientale de l'Aſie-Mineure.

(**) Le grec dit : *Il appelle phalange oblique la*

Un troiſieme Auteur, auſſi très-brillant, a décrit, depuis le commencement juſqu'à la fin, tout ce qui s'eſt paſſé en Syrie, en Méſopotamie, dans les environs du Tigre & en Médie, & le tout en moins de cinq cents lignes. Il appelle ces lignes une Hiſtoire. Le titre eſt en quelque ſorte plus long que l'Ouvrage; le voici : *Récit des faits des Romains en Arménie, en Médie & en Méſopotamie, par Antiochianus, vainqueur dans les Jeux ſacrés d'Apollon.* Cet homme avoit eu, je crois, quelque prix à la courſe dans ſon enfance. J'en ai entendu un qui avoit fait l'hiſtoire même des événemens à venir, tels que la priſe de

*phalange droite, & conduire en aile ce qu'on nomme conduire en front.* La phalange *oblique* étoit plus large que profonde, & la phalange *droite* formoit une colonne plus profonde que large. Nous avons tâché de rendre ces idées dans des termes plus clairs pour nous, & plus analogues aux expreſſions de la Tactique moderne.

Vologeſe, la mort d'Oſroès qui devoit être expoſé aux lions, & ſurtout le triomphe ſi déſiré pour nous; il eſt arrivé promptement à la fin de la guerre, toujours tranſporté d'un eſprit prophétique. Il fonde auſſi en Méſopotamie, une ville *de la plus grande grandeur & de la plus belle beauté*; il peſe & diſcute mûrement ſi on l'appellera *la Victoire*, *la Concorde* ou *la Pacifique*; mais la choſe eſt encore indéciſe, & cette ſuperbe ville eſt reſtée ſans nom & enfouie ſous un galimatias hiſtorique. Il s'engage de plus à nous raconter ce qui ſe fera un jour dans les Indes, & la navigation ſur les côtes du grand Océan: & ne croyez pas qu'il s'en tienne à de ſimples promeſſes; la Préface eſt déjà toute prête; la troiſieme légion, les Gaulois & une portion des Maures ont déjà paſſé le fleuve Indus ſous la conduite de Caſſius. Ce merveilleux Auteur nous écrira bientôt de Muziris ou du pays des Oxydraques,

Oxydraques (*), ce que feront nos troupes, & comment elles recevront le choc des éléphans. C'eſt l'ignorance qui dicte tant d'abſurdités à tous ces Ecrivains qui ne voient pas ce qui mérite d'être vu, & qui, quand ils le verroient, ne ſeroient pas en état d'en rendre compte. C'eſt l'ignorance encore qui leur fait ſuppoſer comme vrai tout ce qui ſe préſente à leur folle imagination; ils affectent des prétentions ridicules, ſur-tout dans l'intitulé de leurs Ouvrages : *Des victoires des Parthes, tant de Livres;* parce que nous avons déjà l'*Atthide* (**), il faut auſſi que nous ayons *la Parthide, Livre premier & Livre ſecond:* un autre a choiſi un titre bien plus élégant; c'eſt *la Partho-*

(*) Muziris eſt une ville maritime, ſur la côte occidentale de la preſqu'iſle de l'Inde. Pour les Oxydraques, voy. les Fugitifs, T. IV, p. 384.

(**) Un Écrivain, nommé Philocore, avoit donné une Hiſtoire ſous ce titre.

*nique de Démétrius de Sagalaſſe* (*). Mon intention n'eſt point, en faiſant ces citations, de répandre du ridicule ſur des Hiſtoires ſi belles; je ne prétends qu'être utile, & je ſuis perſuadé que quiconque ſaura ſeulement éviter ces défauts, aura déjà une bonne partie du mérite néceſſaire pour bien écrire, ou plutôt il ne lui manquera plus que peu de choſe pour atteindre la perfection; car, comme le diſent les Logiciens: *De deux propoſitions contraires, entre leſquelles il n'y en a point de mitoyenne, qui rejette l'une, doit admettre l'autre.*

Voilà qui eſt fort bien, me dira-t-on; vous avez purgé le champ de ronces & d'épines, vous en avez enlevé tout ce que d'autres y avoient apporté de nuiſible, la place eſt liſſe & unie; mais ce n'eſt pas aſſez; il faut

(*) Ville de l'Aſie-Mineure entre la Phrygie & la Piſidie, ſur le Méandre.

à votre tour élever un édifice, & faire voir que vous ne savez pas seulement détruire l'ouvrage d'autrui, & que vous êtes en état d'en finir un où Momus lui-même ne puisse trouver à reprendre.

D'après cela, je commencerai par vous observer que quiconque veut bien écrire l'Histoire, doit réunir deux qualités absolument indispensables; une grande sagacité à juger des événemens politiques, & l'art de rendre les faits d'une maniere convenable. Le premier de ces talens est le fruit du génie, & ne peut être enseigné; celui de bien écrire s'acquiert par beaucoup d'exercice, de travail, & par la lecture des Anciens. Il n'est point d'art pour le premier; je ne puis rien conseiller à cet égard, & je ne promets point de donner par cet Ouvrage de la prudence & du discernement à ceux qui n'ont point reçu ces dons de la Nature; cet écrit seroit d'un prix inestimble, s'il pouvoit ainsi re-

fondre l'essence des choses, changer le plomb en or, l'étain en argent, & faire un Titorme d'un Conon, ou d'un Léotrophide un Milon (*). L'art &

(*) Ælien & le Scholiaste de Lucien nous apprennent que Titormé étoit un Bouvier d'Étolie, d'une force extraordinaire, avec lequel le fameux athlete Milon de Crotone voulut se mesurer. Titorme dit d'abord qu'il ne se croyoit pas très-fort; cependant il consentit au défi de Milon. Il se déshabilla, descendit dans le fleuve Evenus, prit une pierre d'une grosseur énorme, qu'il roula à plusieurs reprises; il la mit ensuite sur ses genoux, puis la leva sur ses épaules, la porta l'espace de cinquante toises, & la jeta par terre. Milon put à peine l'ébranler. Titorme fut prendre alors dans son troupeau un taureau des plus forts & des plus féroces, le saisit par un pied & l'enleva, ce que l'autre ne put faire encore; Titorme prit un taureau dans chaque main, & souleva l'un & l'autre, comme il avoit fait le premier. Milon, à cette vue, s'écria en levant les mains aux Cieux: *O Jupiter! n'est-ce pas un second Hercule que vous nous avez envoyé?*

Conon, Général Athénien, étoit, dit-on, petit & foible de corps, ainsi que Léotrophide,

les préceptes ne peuvent créer dans un sujet les qualités qu'il doit avoir d'avance ; ils donnent seulement la maniere de les mettre à profit. Par exemple, Jéchus, Hérodicus, Théon & les autres Maîtres célebres en Gymnastique ne se seroient point chargés de faire vaincre un Perdiccas dans les Jeux Olympiques (*), ni de le rendre capable de se mesurer avec Théagene

---

tité dans la Comédie des Oiseaux d'Aristophanes, à cause de son extrême foiblesse.

(*) Le Texte ajoute après le nom de *Perdiccas, si toutefois c'est lui qui devint amoureux de sa belle-mere jusqu'à périr de langueur, & non pas Antiochus, fils de Séleucus, qui aima éperdument Stratonice.* Nous pensons, avec tous les Commentateurs de Lucien, que cette phrase n'a été dans l'origine qu'une observation marginale, transportée ensuite dans le Texte. On ne peut savoir quel étoit ce Perdiccas ; ce ne peut être l'Officier d'Alexandre. Lucien aura voulu désigner un homme connu de son temps pour la petitesse ou la foiblesse de son corps.

& Polydamas (*); ils promettoient seulement de perfectionner par leurs leçons les dispositions qu'ils trouvoient dans ceux qu'on leur présentoit pour les former aux exercices. Loin de moi également la promesse présomptueuse de donner comme par infusion un art aussi difficile, ni de prétendre faire un Historien du premier venu. Je me propose uniquement d'indiquer la route la plus sûre, c'est-à-dire, la plus prompte & la plus facile à celui qui aura par lui-même les qualités de l'esprit, & qui, par un travail suffisant, se sera mis en état de bien manier la plume. On ne prétendra pas assurément que les talens suppléent à l'étude & à la connoissance des choses qu'on

(*) Noms de deux athletes vainqueurs aux Jeux Olympiques. Le Texte dit, Théagene de Thasos, isle de la mer Égée, sur les côtes de la Mygdonie, vis-à-vis le Mont Paugée; & Polydamas de Scotusa, ville de la même Province de Macédoine, près d'Héraclée.

ignore ; autrement on pourroit, ſans Maîtres, pincer de la guitare, jouer de la flûte & de tous les inſtrumens : on a beau faire, les doigts ne feront jamais rien, s'ils n'ont été dirigés d'abord ; & d'après les leçons, ils rendront d'eux-mêmes des ſons juſtes & harmonieux. Qu'on me donne donc pour diſciple un homme qui ſache penſer & écrire ; qu'il ſoit éclairé dans les affaires, & en état de les conduire lui-même ; qu'il joigne les connoiſſances militaires à celles de la politique ; qu'il ait été dans les camps, & qu'il ait vu des armées en marche & en ordre de bataille ; qu'il connoiſſe les armes & les machines en uſage ; qu'il ſache ce qu'on appelle le front & la colonne ; dans quel ordre les rangs & les eſcadrons doivent être diſpoſés, & d'où ils doivent partir ; ce que c'eſt qu'avancer ou battre en retraite ; en un mot, qu'on ne me donne point un homme qui ne ſoit jamais ſorti de

chez lui, & qui s'en rapporte aux relations d'autrui. Mais par-dessus tout, qu'il soit parfaitement libre dans ses sentimens, & qu'il n'ait rien à craindre ni à espérer de personne; autrement il ressembleroit à ces Juges corrompus, qui rendent la justice tantôt par faveur & tantôt par ressentiment : qu'il ne s'inquiete si Philippe a perdu un œil à Olynthe, par un trait d'Aster (*), mais qu'il le montre tel qu'il est : qu'il n'appréhende point de présenter sous des couleurs convenables, la cruauté d'Alexandre qui tua Clitus dans un festin. Cléon, malgré tout son pouvoir

(*) Lucien fait allusion à la flatterie d'Apelles, qui peignit le Roi Antigone de profil, pour qu'on ne s'apperçût pas qu'il lui manquoit un œil. Selon Pline & Quintilien, c'est à Antigone qu'est arrivé ce que Lucien applique ici à Philippe. Notre Auteur n'est pas non plus d'accord avec des autres Historiens, sur le lieu où Philippe perdit un œil : ils disent tous que ce fut au siége de Méthone, & non pas à Olynthe.

dans les assemblées, & son empire absolu dans les décisions, n'empêchera point l'Historien de peindre cet Athénien comme un homme violent & un citoyen dangereux (*). Quand toute la ville d'Athenes se réuniroit contre lui, elle ne l'empêchera pas, dans le récit de la défaite de Sicile, de rapporter la captivité de Démosthene & la mort de Nicias (**); il parlera de la soif extrême

(*) Ce Cléon empêcha en effet, dans la premiere guerre du Péloponnese, que la paix ne fût conclue entre Athenes & Sparte. C'étoit un homme sans mérite & sans capacité dans la politique, comme dans le métier de la guerre, mais qui avoit toute la présomption & toute l'imprudence de la médiocrité.

(**) Nicias, Général Athénien au siége de Syracuse, montra beaucoup de prudence & de capacité dans cette expédition, dont il avoit été chargé malgré lui; cependant on eut quelquefois à lui reprocher des lenteurs & de la timidité dans ses entreprises; il avoit réduit la ville à la derniere extrémité, lorsque Gylippe, Général Lacédémonien, vint changer la face des

qu'éprouverent les ſoldats Athéniens, de l'eau qu'ils burent, & du maſſacre de la plupart d'entre eux, pendant qu'ils ſe déſaltéroient. Il ſe dira à lui-même, qu'aucun Lecteur raiſonnable ne pourra lui reprocher d'avoir raconté des événemens malheureux, ou des

---

affaires, & relever les eſpérances des Syracuſains. Contraint par ſes collegues, du nombre deſquels étoit Démoſthene, qu'il ne faut point confondre avec l'Orateur, de livrer divers combats, les Athéniens furent battus ſur terre & ſur mer, & obligés de ſe retirer par terre chez les habitans de Sicile, alliés d'Athenes. Les deux Généraux furent pourſuivis dans leur retraite, & obligés l'un après l'autre de ſe rendre à diſcrétion. Le corps d'armée commandé par Nicias, fut atteint par les Syracuſains ſur le bord du fleuve Aſinare; la plupart y furent précipités & maſſacrés pendant qu'ils s'y déſaltéroient. Thucydide & Plutarque diſent que les deux Généraux furent mis à mort; & Juſtin, que Démoſthene ſe tua lui-même, & que Nicias fut fait priſonnier. Voyez l'Hiſtoire Ancienne de M. Rollin, tome III, p. 749 & ſuiv.

échecs occasionnés par quelque imprudence, précisément comme ils seront arrivés. Il en est l'Historien & non pas l'Auteur. Si ses compatriotes sont vaincus dans un combat naval, ce n'est pas lui qui les coule à fond avec leurs vaisseaux; s'ils prennent la fuite, ce n'est pas lui qui les poursuit. La seule chose qui dépendît de lui, & qu'on auroit droit de lui reprocher, s'il y eût manqué, c'étoit, avant l'événement, de faire des vœux pour ses concitoyens. S'il suffisoit de supprimer les défaites ou de les défigurer par de faux récits pour les réparer, Thucydide auroit, d'un léger trait de plume, renversé le fort bâti sur le sommet d'Epipole (*), submergé

(*) Hauteur hors de Syracuse, vers le nord & le couchant de la ville; ce roc étoit en plusieurs endroits fort escarpé, & d'un accès très-difficile. Les Athéniens y avoient construit une forteresse, nommée *Labdale*, qui fut ensuite

le vaisseau d'Hermocrate (*), fait mourir ce scélérat de Gylippe, qui intercepte tous les passages par de nouveaux retranchemens & de larges fossés (**); enfin il auroit condamné

---

repriſe par les Syracusains. Voyez Hist. Anc. *ibid.* p. 685 & 695, ainsi que le plan de Syracuse, dans le même Volume.

(*) Hermocrate étoit un des Chefs des Syracusains, qui se distingua le plus dans le siége par sa valeur, son bon sens & son expérience. Il conseilla à ses compatriotes de diminuer le nombre trop grand de leurs Généraux, & de n'en choisir que quelques-uns des plus habiles. Ce fut lui également qui les engagea à remonter leur marine, & à se rendre supérieurs aux Athéniens sur mer; en un mot, il ne contribua pas peu au salut de sa patrie & à la ruine des assiégeans. *Ibid.* p. 691 & 719.

(**) Depuis l'arrivée de Gylippe au siége de Syracuse, tous les murs de contrevallation des Athéniens leur devinrent inutiles, parce que ce Général leur ferma lui-même tous les accès vers la ville, par de nouveaux murs & des fossés, & les réduisit à ne pouvoir plus en approcher que par mer. *Ibid.* p. 708 & suiv.

les Syracusains aux carrieres (*), & envoyé les Athéniens bloquer les côtes de Sicile & d'Italie avec leur flotte, selon les premieres espérances d'Alcibiades (**). Mais ce qui est passé, Clothon ne peut plus le filer une seconde fois, ni Atropos le remettre sur sa

(*) Ce furent au contraire les Athéniens, qui, après leur déroute & leur défaite entiere, furent condamnés aux travaux des carrieres, où on leur donnoit seulement par jour deux mesures de farine & une d'eau. Quelques-uns obtenoient quelques adoucissemens à leur sort, en récitant aux Syracusains des vers d'Euripide, qui vivoit en ce même temps. *Ibid.* p. 753.

(**) Il repaissoit, dit M. Rollin, *ibid.* p. 646, le peuple de magnifiques espérances, dont lui-même étoit sans cesse occupé, ou, pour mieux dire, enivré. Toutes les nuits, dans ses songes, il prenoit Carthage, soumettoit l'Afrique, passoit de là en Étolie, & se rendoit maître du Péloponnese entier, regardant la Sicile, non comme le but & la fin de cette guerre, mais comme le commencement & le premier degré des exploits qu'il méditoit.

quenouille. L'unique tâche de l'Hiſtorien eſt de rapporter les faits comme ils ſont. Or il ne pourra jamais remplir ce devoir, tant qu'il ſera, par exemple, Médecin d'Artaxerxès (*), qu'il craindra d'indiſpoſer le Prince, ou qu'il en attendra une robe de pourpre, un collier d'or, ou un cheval de Niſée (**), pour récompenſe des louanges qu'il lui aura données dans ſon Hiſtoire. Ce n'eſt point ainſi qu'au-

(*) Lucien veut parler ici de Ctéſias de Cnide, contemporain de Xénophon, & Médecin à la Cour d'Artaxerxès pendant dix-ſept ans. Il avoit écrit l'Hiſtoire des Aſſyriens & des Perſes en vingt-trois Livres, dont il ne reſte plus que des fragmens. Il contrediſoit preſque en tout Hérodote, & s'écartoit auſſi très-ſouvent de Xénophon. Tous les Anciens l'ont regardé comme un Écrivain rempli de menſonge, & indigne d'être cru. Hiſt. Anc. tome XII, p. 187 & ſuiv.

(**) Les Anciens faiſoient grand cas des chevaux de Niſée, ſituée dans une contrée de l'Hyrcanie, appelée Parthienne.

roit écrit le véridique Xénophon, non plus que Thucydide. Ils auront beau avoir des ressentimens particuliers, ils sauront leur préférer les intérêts de la République, & faire céder les inimitiés à la vérité. De même l'amitié ne les aveuglera jamais, & ils ne feront grace aux défauts de personne. L'essentiel de l'Histoire, je l'ai déjà dit, est de tout sacrifier au vrai; & quiconque entreprend de l'écrire, ne doit avoir que ce but, sans s'inquiéter du reste. En général, une regle sûre & infaillible en ce genre, c'est de ne tenir aucun compte de l'opinion du moment, & de n'avoir égard qu'à la Postérité. Celui qui consulte seulement le temps où il vit, mérite d'être mis au rang des flatteurs, qui, dans tous les temps, ont été aussi éloignés du caractere de l'Historien, que la toilette des Courtisanes est éloignée des exercices du Gymnase. Cela me rappelle un mot mémorable d'Alexandre à son

Hiſtorien Onéſicrite (*). *Je voudrois*, lui dit-il, *pouvoir revenir quelque temps ſur la terre après ma mort, pour entendre ce que penſeront alors vos Lecteurs; vous ne devez pas être ſurpris qu'on loue votre Ouvrage & qu'on l'approuve de mon vivant; chacun regarde la flatterie comme un appât d'après lequel je ne puis refuſer ma faveur.* Bien des gens ſont tentés d'ajouter foi à toutes les merveilles qu'Homere raconte d'Achille, uniquement par la raiſon qu'il n'a point écrit du vivant de ſon Héros; nous ne voyons pas, diſent-ils, quelle raiſon il auroit pu avoir d'en

(*) Onéſicrite étoit Philoſophe, & Diſciple de Diogene. Il avoit écrit le commencement de l'Hiſtoire d'Alexandre, à l'imitation de la Cyropédie de Xénophon; mais il l'avoit remplie d'hyperboles, de menſonges & de flatteries. Cette Hiſtoire n'eſt point venue juſqu'à nous, & il paroît, d'après ce qu'en diſent Suidas & Diogene de Laërce, auſſi bien que Lucien, qu'on n'en doit pas beaucoup regretter la perte.

imposer. Je veux donc qu'un Historien soit inaccessible à la crainte, incorruptible, sincere, ami de la liberté & de la vérité, &, comme dit le Poëte, qu'il appelle un chat un chat (*); qu'il n'écoute ni haine, ni amitié, ni indulgence, ni pitié, ni honte, ni considération; qu'il soit juste, qu'il soit bienveillant envers tout le monde, sans donner à qui que ce soit plus qu'il ne lui est dû; qu'il soit Cosmopolite dans son Ouvrage, sans Patrie, sans Loix, sans Maître, ne s'inquiétant nullement de ce que pensera celui-ci ou celui-là, mais disant ce qui s'est passé (**). Thucydide a eu bien raison

(*) Le Texte dit à la lettre : *Et comme dit le Poëte Comique, qu'il appelle une figue une figue, & un pot un pot.* Tous les Commentateurs veulent que ce Poëte soit Aristophane ; cela peut être ; mais Reitzius a vainement cherché ce passage dans les Comédies que nous avons sous son nom.

(**) M. De Thou a pris pour épigraphe, à la tête de son Histoire, ce portrait d'un Historien impartial.

de ſe preſcrire cette regle, & d'avoir ſans ceſſe devant les yeux ce qui diſtingue le bon Hiſtorien d'avec le mauvais. Il ne perdoit point de vue Hérodote, qui avoit ſu inſpirer une ſi grande idée de ſes Ouvrages, qu'on donna le nom d'une Muſe à chacun de ſes Livres. *Vous avez*, nous dit ce même Thucydide, *un monument qui vous ſera utile dans tous les temps, & non pas une ſcene qui vous amuſe quelques inſtans; la Fable n'a rien qui puiſſe me plaire, & je tranſmettrai à la Poſtérité la vérité des faits.* Il montre enſuite l'avantage qui réſulte de ce principe, que tout homme ſage doit ſe propoſer en écrivant : *C'eſt que dans des circonſtances ſemblables, la connoiſſance du paſſé ſervira de guide pour l'avenir* (*).

Telles ſont les diſpoſitions de l'eſprit que je déſire dans un Hiſtorien.

(*) Thucydide, Liv. I.

Quant au ſtyle & à l'expreſſion, je ne voudrois point cette affectation de force, qui va juſqu'à la dureté, ni tant de longues périodes, ni ces raiſonnemens embarraſſans, ni ces mouvemens oratoires qui ſemblent faire violence au Lecteur. J'aimerois mieux une élocution douce & paiſible. Que les réflexions ſoient courtes & fréquentes; mais que la diction ſoit facile & polie, de maniere à rendre les choſes le plus clairement poſſible. Comme la liberté & la vérité ſont les deux premieres qualités de l'eſprit dans un Hiſtorien, la plus eſſentielle de ſon ſtyle eſt la clarté. Ses expreſſions, ſans être obſcures ni trop recherchées, ne doivent être non plus ni baſſes ni triviales, mais telles que le Peuple les entende, & que les gens inſtruits les approuvent. Il peut faire uſage des figures, pourvu qu'il n'y ait ni enflure ni affectation; car alors c'eſt un mets dont l'aſſaiſonnement trop relevé inſpire du dégoût. Il eſt per-

mis à l'Hiſtorien de s'élever juſqu'au ton de la Poéſie, & d'emprunter la magnificence & l'appareil de ſes expreſſions, lorſqu'il parle des armées, ou qu'il décrit des batailles de terre & de mer. Il a beſoin alors d'un ſouffle poétique, qui enfle les voiles de ſon vaiſſeau & le faſſe voguer heureuſement au milieu des flots amoncelés. Son ſtyle cependant doit ordinairement marcher terre à terre, & ne s'élever qu'avec la grandeur & la beauté du ſujet, l'égalant autant qu'il eſt poſſible, ſans jamais s'en écarter, ni tomber dans un enthouſiaſme qui l'emporte au delà des bornes; ce ſeroit s'expoſer à perdre le vrai ton de la choſe, & à donner dans la fureur poétique. C'eſt alors plus que jamais que l'Hiſtorien a beſoin de frein & de précaution, & qu'il doit ſe ſouvenir que trop d'ardeur & de feu eſt un auſſi grand défaut dans un Ecrivain, que dans un courſier. Ainſi il doit ſe regarder

comme un Cavalier monté ſur un cheval fougueux; & ſon ſtyle doit en quelque ſorte marcher à pied à ſes côtés, & tenir la bride, de peur qu'il ne ſoit renverſé. Au reſte, il eſt un juſte milieu à garder dans l'arrangement des mots; il ne faut point que les phraſes ſoient trop coupées, parce qu'il en réſulte un ſtyle dur & haché. Il ne faut pas non plus qu'on y remarque, comme dans la plupart des Ecrivains, le rithme poétique; le premier de ces deux excès eſt vicieux, & le ſecond eſt déſagréable à l'oreille. N'accumulez pas non plus les événemens au haſard; le choix en ce genre demande le plus grand travail, la plus mûre réflexion & le plus ſage diſcernement: on peut rapporter avec confiance ceux dont on a été ſoi-même témoin; pour les autres, on doit s'en tenir aux témoignages dans leſquels on aura remarqué le plus d'impartialité, qui ne paroîtront dictés par aucune prévention

pour ou contre, d'après laquelle on auroit pu retrancher ou ajouter quelque chose à la vérité. On n'apportera jamais trop de sagacité ni de jugement dans cet examen. Ce choix fait en tout ou en partie, il convient de recueillir les événemens d'abord en forme de Mémoires, & d'en composer un corps imparfait, dont les différentes parties ne seront point encore à leur place. Après les avoir convenablement disposés, il faut penser à les orner en y répandant les couleurs du style, en donnant à chaque chose la nuance qui lui est propre, & à tout l'Ouvrage le mérite de l'ensemble. L'Historien doit faire comme le Jupiter d'Homere, qui porte ses regards tantôt sur le pays des Thraces, excellens cavaliers, & tantôt sur celui des Mysiens qui combattent de près (*);

(*) Iliade, Chant XIII, vers 4. Voy. tome I, p. 440, où ce passage a déjà été cité.

comme lui, placé dans un point de vue élevé, il examinera avec soin, tantôt les Romains, & tantôt les Perses; il dira ce qu'il a remarqué de chaque côté, & ce qui s'est passé de commun entre eux, s'ils en viennent aux mains. Dans le fort de la mêlée, il ne doit point fixer ses regards sur un seul des deux partis, ni sur tel Cavalier, ni sur tel Fantassin, à moins qu'un Brasidas ne tente d'escalader les murs, & qu'un Démosthene ne le repousse (*). Qu'il prenne garde d'a-

(*) Lucien fait allusion à un passage de Thucydide, Liv. IV, où cet Historien rapporte que dans la septieme année de la guerre du Péloponnese, les Athéniens s'étant rendus maîtres de Pyle, petite ville de la Messénie, voisine de Lacédémone, Brasidas, l'un des Chefs de Sparte, voulut, entre autres actions de bravoure, escalader les murs de la ville pour y rentrer, & que Démosthene, l'un des Chefs des Athéniens, l'en empêcha. Voyez Hist. Anc. de Rollin, tome III, p. 586.

bord aux Chefs, & s'ils donnent des ordres, qu'il prête une oreille attentive pour juger de leurs diſpoſitions, de leurs deſſeins & de leurs vûes. L'action une fois engagée, ſa vue doit ſe porter également par-tout, peſer les événemens dans une juſte balance, & ſuivre des yeux les fuyards & ceux qui les pourſuivent. En tout cela il ſaura toujours s'arrêter à propos, de peur de fatiguer mal-adroitement le Lecteur par un verbiage de jeune homme, & parlera de tout avec aiſance & ſans affectation. Après avoir convenablement traité certains objets, il paſſera librement à d'autres qui demandent également ſon attention; qu'il ſoit prêt à tout événement, & toujours en meſure autant qu'il eſt poſſible; qu'il vole d'Arménie en Médie, & de là à tire d'ailes en Ibérie & en Italie, ſans ſe laiſſer devancer un ſeul inſtant. L'eſprit de l'Hiſtorien doit être un miroir net, clair & fidele, qui

rende

rende les objets dans leur forme naturelle, ſans la moindre altération dans leur figure ou leur couleur. Il n'écrit point pour des Maîtres d'éloquence, il rapporte des faits, il n'eſt chargé que de les citer & de les mettre à leur place ; il n'a point de ſujet à inventer, il lui ſuffit de chercher la maniere de l'énoncer. On peut en général le comparer à Phidias, Praxitele, Alcamene & autres grands Artiſtes ; ils ne compoſoient point l'or, l'ivoire, l'argent ; c'étoient les Eliens, les Athéniens, les Argiens qui leur fourniſſoient la matiere ; pour eux ils ne faiſoient que tailler & polir l'ivoire, & en rapprocher les différentes pieces ; ils donnoient un nouvel éclat à l'or, & leur art conſiſtoit à diſpoſer de la maniere la plus convenable ce qu'ils avoient entre les mains. La tâche de l'Hiſtorien conſiſte également à bien diſpoſer les événemens humains, & à leur donner

un nouveau luſtre en les racontant avec clarté & préciſion. Quand le Lecteur croit, d'après un récit, avoir été lui-même témoin des faits, & que ce récit lui arrache des éloges, alors notre Phidias en Hiſtoire peut ſe perſuader qu'il a fait un bon Ouvrage, & qu'il mérite véritablement d'être loué.

Il eſt quelquefois permis, lorſqu'on a diſpoſé tous les matériaux, de commencer une Hiſtoire ſans Préface ou Avant-propos, à moins que cela ne ſoit abſolument néceſſaire; on peut y ſuppléer en faiſant d'abord connoître les faits qu'on a intention de traiter. L'exorde de l'Hiſtorien, s'il croit en devoir faire, ne ſera pas compoſé de trois Parties, comme l'exorde oratoire; il laiſſera le lieu commun qui ſollicite la bienveillance, & ne demandera que de l'attention & de l'intérêt pour l'Hiſtoire même. Il obtiendra la premiere, ſi le Lecteur s'attend à voir des faits importans, néceſſaires, utiles,

& qui concernent la Patrie ; & l'intérêt naîtra de lui-même, ſi les cauſes des événemens & le point capital ſur lequel ils roulent, ſont développés avec clarté. Tels ſont les exordes de nos meilleurs Hiſtoriens. Hérodote nous prévient qu'*il a écrit pour empêcher que le temps ne plonge dans l'oubli des faits importans & dignes d'admiration, c'eſt-à-dire, les victoires des Grecs & les défaites des Barbares ;* & Thucydide, que *la guerre qu'il entreprend d'écrire eſt des plus mémorables, & plus importante qu'aucune autre par les événemens funeſtes qui l'ont accompagnée.* Enfin l'exorde doit être ou plus long ou plus court, ſelon que l'Ouvrage eſt plus ou moins étendu, & la tranſition de l'un à l'autre doit être facile & naturelle.

Le corps de l'Hiſtoire n'eſt qu'une longue narration ; il faut donc qu'elle en porte le caractere diſtinctif ; qu'elle marche d'un pas égal & uni, toujours

ſemblable à elle-même, ſans ſaillies comme ſans vides; qu'on remarque par-deſſus tout la clarté du ſtyle, qui viendra, comme je l'ai dit, de l'heureux enchaînement des matieres. C'eſt là ce qui mettra le ſceau de la perfection à tout l'Ouvrage; un morceau fini ſera ſuivi d'un autre bien amené & qui tiendra au précédent, comme les anneaux d'une chaîne tiennent l'un à l'autre. Il n'y aura ni intervalle ni lacune; ce ne ſera point un amas confus de récits jetés au haſard, mais un ſeul & même récit toujours continu & toujours uniforme depuis le commencement juſqu'à la fin. La préciſion, utile dans tous les cas, le devient davantage quand les matieres ſont abondantes; & cette préciſion, je la recommande moins encore dans le ſtyle que dans les choſes; c'eſt-à-dire, qu'il faut paſſer rapidement ſur les faits peu importans, & s'étendre convenablement ſur ceux qui le ſont davanta-

ge; il en eſt beaucoup qui ne méritent point qu'on en faſſe mention. Quand vous traitez vos amis, & que votre table eſt couverte de bonnes pâtiſſeries, de petits oiſeaux, de ſanglier, de lievres, de porc frais, vous ne ſerviriez point de préférence un plat de féves ou de poiſſon ſalé, & vous laiſſerez de côté les mets groſſiers; ſoyez de même fort réſervé ſur les deſcriptions de montagnes, de fortifications & de fleuves; craignez de faire mal-à-propos parade de ſtyle, & qu'on ne vous accuſe de vous occuper de vous aux dépens de votre objet. Lorſque pour des raiſons d'utilité ou de clarté, vous ſerez obligé de donner quelques explications de ce genre, faites court le plus que vous pourrez, & ne vous laiſſez point allécher par toutes ces minauderies. Faites comme le grand Homere en ces occaſions; tout Poëte qu'il eſt, il parle en courant de Tantale, d'Ixion, de Tityus & d'autres

ſemblables. Si Parthénius, Euphorion ou Callimaque (*), euſſent eu à traiter les mêmes ſujets, combien auroient-ils fait de vers pour amener l'eau ſur les levres de Tantale; com-

(*) Parthénius & Euphorion étoient Poëtes & Hiſtoriens Grecs. Suétone, dans la Vie de Tibere, Chap. lxx, dit que ce Prince faiſoit des vers à leur imitation; qu'il faiſoit grand cas de ces deux Auteurs, & qu'il fit placer leurs ouvrages & leurs portraits dans les Bibliotheques publiques, parmi ceux des plus célebres Écrivains; que les Gens de Lettres de ſon temps s'empreſſoient d'en donner des éditions & de les lui offrir.

Pour Callimaque, on ne ſait trop s'il eſt ici queſtion du Poëte, Garde de la Bibliotheque d Ptolomée Philadelphe, qui étoit regardé comme le Prince des Poëtes Élégiaques, & dont il ne nous reſte que quelques épigrammes & quelques hymnes, publiés par Madame Dacier. Pluſieurs Critiques penſent que Lucien a plutôt voulu parler d'un Callimaque plus jeune, & neveu du premier; car celui-ci ne donnoit que de petits Poëmes pleins d'élégance & de délicateſſe, & il diſoit qu'un *grand Livre eſt un grand mal.*

bien d'autres, pour faire tourner la roue d'Ixion? Prenez plutôt pour modele Thucydide, qui eſt extrêmement avare de ces ſortes de deſcriptions, & quitte toujours promptement les détails même utiles & indiſpenſables qu'il donne tantôt d'une machine de guerre, tantôt de la forme d'un ſiége, tantôt de l'Epipole, tantôt du port de Syracuſe. Lors même qu'il parle de la peſte, quel que long qu'il paroiſſe, vous conviendrez, en y réfléchiſſant, qu'il a été auſſi court qu'il pouvoit l'être, vu la multiplicité des événemens eſſentiels qui ſe préſentoient comme malgré lui ſous ſa plume. Si vous êtes obligé d'introduire dans votre Ouvrage quelque interlocuteur, ayez ſoin de ne lui faire dire que des choſes convenables au ſujet & à ſon caractere; qu'il s'exprime d'ailleurs d'une maniere claire & intelligible; il vous eſt même permis, dans ces occaſions, de faire l'Orateur & de montrer votre

éloquence. Mettez beaucoup de modération & de circonſpection dans vos reproches comme dans vos louanges ; évitez tout ſoupçon de calomnie ; ſoyez alors plus court que jamais, & que les réflexions de ce genre ſoient toujours amenées à propos & appuyées de preuves inconteſtables, parce que les jugemens que vous portez ne ſont point prononcés juridiquement, & qu'ils n'émanent point d'un Tribunal. Autrement vous mériteriez le reproche qu'on fait à Théopompe (*), qui ſe plaît à déprimer une

(*) Théopompe étoit un des Hiſtoriens les plus ſévères de l'Antiquité, & un de ceux qui voyoient le plus en mauvaiſe part les actions des hommes. Cornelius Nepos, dans la Vie d'Alcibiade, l'appelle *Maledicentiſſimus*, & s'étonne qu'il ait dit du bien de cet Athénien. Cicéron nous apprend qu'on appeloit ſtyle de Théopompe, la liberté avec laquelle un Écrivain ſe permettoit de tout dire. Athenée & Dion font de grands éloges de Théopompe, & diſent qu'il

infinité de gens, se permet contre eux de longues déclamations pour satisfaire ses ressentimens particuliers, & fait plutôt le rôle de délateur que celui d'Historien.

Si vous avez à rapporter quelque fait merveilleux, faites-en l'exposé tout simple, sans l'affirmer, & laissez à chacun la liberté d'en penser ce qu'il voudra; en ne prononçant ni pour ni contre, vous n'en serez point responsable. Une chose que je ne puis trop répéter, c'est de vous bien souvenir de ne point écrire pour le moment présent, ni pour être loué de vos contemporains. Ayez sans cesse la Postérité devant les yeux, & ne travaillez que pour les siecles futurs; n'attendez votre récompense que de ceux qui vivront alors, & qu'ils puis-

avoit fait des dépenses immenses pour se procurer des Mémoires sûrs & vrais. Voyez l'Apophrade, tome V, p. 294.

ſent dire de vous : *Cet Écrivain fut libre & courageux, jamais adulateur ni bas, mais toujours ami de la vérité.* Tout homme ſage préférera cet éloge aux vaines eſpérances de la vie, qui s'évanouiſſent ſi promptement avec elle. Rappelez-vous l'ingénieuſe prévoyance de l'Architecte de Cnide ; il avoit bâti la tour du Phare, l'une des merveilles du Monde (*), dont le fanal éclairoit au loin les navigateurs en pleine mer, & les empêchoit de venir échouer contre les rochers de Parœtonium (**), un des plus dangereux écueils. Il grava ſon nom ſur une

(*) Voyez tome I, p. 442.

(**) C'étoit une place importante de la partie de Libye, connue dans l'ancienne Géographie ſous le nom de *Marmarica*. Les Ptolémées la regardoient comme un rempart de leurs poſſeſſions en Egypte. Elle eſt connue aujourd'hui ſous le nom d'*Albarctoun*, & eſt ſous la domination du Grand-Seigneur.

des pierres de l'édifice, & le recouvrit avec du ciment, ſur lequel il inſcrivit le nom du Prince qui régnoit alors. Il prévoyoit, ce qui arriva en effet, qu'en peu de temps le ciment & les lettres qu'il portoit ſe détacheroient & laiſſeroient à découvert l'inſcription ſuivante : *Soſtrate de Cnide, fils de Dexiphanes, aux Dieux tutélaires des navigateurs.* Il n'eut égard ni aux circonſtances du moment, ni à la courte durée de ſa vie, mais à notre âge préſent, mais aux âges à venir, mais à tout l'eſpace des ſiecles où ſa tour ſera ſur pied, & où ſubſiſtera ce beau monument de ſon Art.

L'Hiſtoire doit donc être écrite en vûe de la vérité & des ſiecles futurs, plutôt que par des motifs d'adulation & l'envie de s'entendre louer de ſon vivant.

Tels ſont les principes d'après leſquels on ne peut manquer de faire

une bonne Hiſtoire. Si quelqu'un les prend pour regle, mon objet ſera rempli; ſinon, j'aurai roulé mon tonneau dans le Cranée.

# HISTOIRE VÉRITABLE,

## LIVRE PREMIER.

### *PRÉFACE.*

Les athletes, & en général tous ceux qui tiennent compte de leur santé, non seulement font de l'exercice pour augmenter leurs forces, mais ils regardent aussi comme une chose essentielle dans leur régime, l'attention de prendre du repos quand il le faut. Il me paroît également convenable que les Gens de Lettres qui se sont livrés à des études sérieuses, donnent quelque relâche à leur esprit, pour retourner à leurs travaux avec une nouvelle ardeur & un nouveau plaisir. Or rien n'est plus propre, selon moi, à remplir cet objet, que la lecture de quel-

que Ouvrage qui, sous l'apparence de l'enjouement & de la plaisanterie, renferme quelque instruction utile; & c'est ce que l'on trouvera, j'espere, dans les deux Livres suivans. Ils amuseront, non pas seulement par la singularité du sujet, par le comique de l'invention, ou par l'air de bonne foi avec lequel j'y débite des mensonges; ils plairont encore par un grand nombre d'allusions assez fines à plusieurs de nos anciens Poëtes, Historiens & Philosophes, qui nous ont bercé de je ne sais combien de prodiges & de contes incroyables. Je les aurois cités par leurs noms, si je n'avois pas présumé que vous les reconnoîtriez aisément (*).

(*) Il seroit à souhaiter que Lucien les eût nommés, au moins pour nous; car outre qu'une grande partie des Ouvrages qu'il avoit en vûe sont perdus maintenant, la plupart de ces allusions ne peuvent plus s'entendre aujourd'hui,

Ctésias de Cnide a laissé une relation des Indes, qu'il a remplie de faits qu'il n'avoit jamais vus ni entendus (*). Iambule nous raconte aussi du grand Océan des choses merveilleuses que personne ne croit, quoique son Ouvrage soit assez amusant (**). Beaucoup d'autres ont aussi écrit leurs voyages & leurs courses dans des pays où ils ont trouvé des animaux d'une grandeur extraordinaire, des hommes féroces & des mœurs tout-à-fait étranges. Leur Grand-Maître & leur Chef en ce genre de badinage, est l'Ulysse d'Homere, qui parle au bon Alcinoüs de

---

& n'ont plus par conséquent le même prix à nos yeux. Cependant ces deux Livres sont encore assez plaisans pour qu'on y trouve de l'agrément.

(*) Voy. la Maniere d'écrire l'Histoire, p. 14.

(**) On ne sait quand vivoit cet Auteur. Il paroît qu'il avoit écrit aussi un voyage aux Indes, dans lequel il parloit d'une espece d'hommes d'une forme toute particuliere. Ses Ouvrages sont perdus.

l'empriſonnement des Vents, d'hommes qui n'ont qu'un œil, de Barbares qui mangent de la chair crue, de Sauvages qui ne vivent que dans les bois, d'animaux à pluſieurs têtes, d'une potion qui change les hommes en bêtes, & autres curioſités ſemblables que les pauvres Phéaciens écoutent avec admiration (*). En liſant moi-

(*) Voyez l'Odyſſée, Chants VIII, IX & X. Ulyſſe, en quittant l'iſle de Calypſo, arrive dans celle des Phéaciens, & leur raconte tout ce qui lui eſt arrivé depuis ſon départ de la premiere. Il fait enſuite le récit de toutes ſes autres aventures, de ſes combats contre les Ciconiens, de ſon arrivée chez les Lotophages, & de là chez le Cyclope Polypheme, qui dévora ſix de ſes compagnons, puis dans l'iſle d'Éole, Roi des Vents, qui les lui livre enfermés dans un outre, & lui laiſſe le Zéphir pour le conduire; après cela, chez les Leſtrigons, Anthropophages; enfin, chez Circé, qui change ſes compagnons en pourceaux.

La crédulité des Phéaciens a fait dire à Juvénal, Satire XV, vers 23:

*Tam vacui capitis populum Phœuca putavit.*

même toutes ces fictions, je n'ai pas cru devoir en blâmer les Auteurs, quand j'ai réfléchi que ceux qui ne promettoient que de la philoſophie, leur en ont preſque toujours donné l'exemple. La ſeule choſe qui m'a ſurpris, c'eſt qu'ils fuſſent perſuadés que perſonne ne s'appercevroit de leurs menſonges. Tenté moi-même de la vanité de laiſſer quelque choſe à la Poſtérité, & d'uſer comme les autres du droit que chacun a de feindre, quand il n'a point de faits réels ou intéreſſans à tranſmettre, je me ſuis permis une eſpece de menſonges beaucoup plus vraiſemblables que ceux des autres, car je dis au moins une vérité, je déclare que je ments. J'eſpere obtenir grace ſur tout le reſte, en convenant que je ne dis rien de vrai. Je vais donc rapporter des faits que je n'ai ni vus, ni éprouvés, ni entendus de perſonne, des faits qui n'ont jamais exiſté & n'exiſteront jamais. Ainſi je préviens

mes Lecteurs, ſi j'en ai quelques-uns, de n'y point ajouter foi.

JE partis un jour ſur un vaiſſeau des Colonnes d'Hercule, & j'entrai dans l'Océan occidental, où je naviguois par un vent favorable. Le motif de mon voyage fut une certaine inquiétude d'eſprit, l'amour de la nouveauté, & l'envie de connoître les bornes de l'Océan, & les habitans des terres qui ſont plus loin. J'avois fait en conſéquence d'amples proviſions de vivres & d'eau douce ; je m'étois aſſocié cinquante voyageurs de mon âge, qui étoient dans les mêmes diſpoſitions que moi ; je m'étois en outre muni d'une grande quantité d'armes ; je n'avois rien épargné pour me procurer un excellent Pilote. Mon vaiſſeau étoit d'une médiocre grandeur, mais aſſez ſolidement conſtruit pour ſuffire à une longue & périlleuſe navigation. Nous voguâmes aſſez heureuſement un jour & une

nuit, & tant que nous n'eûmes point perdu la terre de vue, nous n'éprouvâmes point de vent trop violent; mais le lendemain, au lever du ſoleil, il gronda avec fureur, la mer devint houlleuſe, le temps ſe couvrit, & il nous fut impoſſible de caler la voile; il nous fallut céder au courant, & nous fûmes pourſuivis pendant ſoixante & dix-neuf jours par la tempête. Le quatre-vingtieme, quand le ſoleil vint à paroître, nous nous trouvâmes aſſez près d'une iſle dont le ſol élevé étoit hériſſé de forêts; les vagues alloient donner contre ſes bords avec peu de fracas, car l'orage étoit déjà diſſipé. Nous y abordâmes, & en y deſcendant, nous reſtâmes long-temps couchés ſur la terre, pour nous remettre de nos longues fatigues. Après nous être repoſés, nous choiſîmes trente hommes de l'équipage pour garder le vaiſſeau, & vingt autres pour reconnoître avec moi l'intérieur de

l'isle. Nous avions marché environ trente stades à travers les bois, lorsque nous vîmes une colonne de bronze sur laquelle on lisoit en caracteres grecs à moitié effacés : *Hercule & Bacchus sont venus jusqu'ici.* On appercevoit tout auprès, deux pas d'hommes tracés dans le roc : l'un tenoit à peu près l'étendue d'un arpent, & l'autre un peu moins ; je crois que ce dernier étoit le pas de Bacchus, & le plus grand celui d'Hercule. Ayant rendu hommage à ces Dieux, nous fûmes plus loin, & à quelque distance nous rencontrâmes un fleuve absolument semblable à une riviere de vin, & même de vin de Chio. Il étoit large, profond, & navigable en quelques endroits. En voyant des marques aussi frappantes de la présence de Bacchus, nous crûmes plus que jamais à l'inscription de la colonne. Curieux de voir d'où venoit ce fleuve, je m'acheminai vers sa source ; je ne trouvai au-

tume fontaine jailliſſante, mais une immenſe quantité de grandes vignes chargées de grappes; du pied de chaque ſep on voyoit s'écouler goutte à goutte un vin clair qui produiſoit le fleuve. On y voyoit nager des milliers de poiſſons qui avoient le goût & la couleur du vin. Nous en voulûmes manger quelques-uns, qui nous enivrerent; en les ouvrant, nous les trouvions pleins de marc & de lie. Nous imaginâmes enſuite de corriger avec de l'eau ce qu'il y avoit d'enivrant dans cette nourriture. Ayant traverſé le fleuve dans un endroit guéable, nous vîmes des vignes d'une nature bien extraordinaire; ce qui ſort de terre eſt un tronc verd & épais; le reſte eſt une femme parfaite depuis la ceinture. Telle on peint Daphné parmi nous, dans l'inſtant où Apollon, prêt à la ſaiſir, n'embraſſe qu'un arbre. Des extrémités de leurs doigts s'élevent des ceps garnis de raiſins; leur chevelure eſt com-

posée de tendrons de vignes, de feuilles & de grappes. Lorsque nous approchions, elles se courboient pour nous saluer, nous tendoient la main, & nous parloient, celles-ci en lydien, celles-là en indien, & la plupart en grec; elles nous embrassoient même; mais celui qui avoit reçu un de leurs baisers étoit tout à coup ivre & chanceloit sur ses jambes. Elles ne permettoient pas qu'on cueillît de leurs fruits, & la douleur les faisoit crier quand on leur en arrachoit. Quelques-unes voulurent s'unir à nous, & deux des nôtres ayant répondu à leurs désirs, il leur fut impossible de s'en séparer; ils ne faisoient plus avec la vigne qu'un seul & même tronc qui avoit des racines communes; leurs doigts se changerent en ceps, d'où sortoient déjà des tendrons de vigne, & ils sembloient promettre bientôt des fruits. Nous les laissâmes pour retourner au vaisseau & raconter à nos autres com-

pagnons la métamorphoſe des deux premiers, ainſi que tout ce que nous avions vu. Nous eûmes ſoin de remplir d'eau quelques-unes de nos amphores, & quelques autres de vin que nous puiſâmes dans le fleuve, & après avoir paſſé la nuit ſur le rivage, nous mîmes à la voile le lendemain matin par un aſſez bon vent.

Vers le midi, lorſque déjà nous avions perdu l'iſle de vue, un tourbillon vint envelopper notre vaiſſeau, le fit tourner ſur lui-même, & l'enleva à la hauteur de trois mille ſtades. Il ne retomba point dans la mer; mais le vent enflant les voiles, nous ſoutint en plein air, & nous fit voguer dans l'eſpace des cieux. Après ſept jours & ſept nuits de navigation aérienne, nous découvrîmes une terre immenſe; c'étoit une iſle très-apparente, en forme de globe, & éclairée d'une grande lumiere. En nous élevant toujours de plus en plus, nous y

abordons, nous la trouvons habitée & cultivée, quoiqu'il nous fût impossible de bien distinguer les objets dans le grand jour; mais lorsque la nuit fut venue, nous apperçûmes aux environs d'autres isles, les unes plus grandes, les autres plus petites, & toutes de couleur de feu (*), & au dessous de nous une autre terre avec des villes, des fleuves, des mers, des forêts & des montagnes; nous conjecturâmes que c'étoit la nôtre. Comme nous voulions aller plus loin, nous fûmes pris par des especes de Gardes qu'ils appellent *Hippopyges* (**), & que nous rencontrâmes en chemin. Ces Hippopyges sont

(*) Ce voyage de Lucien dans la Lune a donné lieu à celui de Cirano de Bergerac dans la même planete, & à celui de Guliver à Liliput, à Brodignac & à Laput. Il a aussi probablement donné à Voltaire la premiere idée du *Micro-Mégas*.

(**) En latin, *equi-vultures*, des chevaux ou des cavaliers-vautours, d'ἵππος, cheval, & γύψ, vautour.

des

des hommes d'une haute taille qui montent des vautours en guise de chevaux : ces vautours sont aussi fort gros, & ont ordinairement trois têtes ; on peut juger de leur énorme grandeur par la mesure de leurs plumes, dont chacune est plus haute que le mât d'un gros vaisseau. Il étoit enjoint à ces Hippogypes de conduire au Roi tous ceux qu'ils trouveroient voltigeans autour de leur terre, de sorte que s'étant saisis de nous, ils nous menerent vers lui. Celui-ci, après nous avoir considérés, conjecturant sans doute à nos habits de quelle nation nous pouvions être : » Etrangers, nous dit-il, » n'êtes-vous pas Grecs « ? Comme nous lui répondîmes que nous l'étions : » Eh ! comment avez-vous fait pour » traverser une aussi grande étendue » d'air « ? Nous lui expliquâmes tout ce qui en étoit, & lui à son tour nous raconta ses aventures en ces termes : » J'étois aussi un homme ; mon nom

» étoit Endymion. J'ai été enlevé de
» notre terre pendant mon sommeil,
» & porté en cette région, où je suis
» Roi. Ce pays est ce que vous appelez
» la Lune chez vous. Rassurez-vous &
» ne craignez rien; j'aurai soin de vous
» faire donner tout ce qui vous sera né-
» cessaire. Si je termine heureusement
» la guerre que j'ai avec les habitans du
» Soleil, rien ne manquera ici à votre
» bonheur. — Et quelles sont donc
» vos ennemis, & quel est le sujet de
» votre guerre? — Phaéton, Roi des ha-
» bitans du Soleil (car il y en a comme
» dans la Lune), nous fait la guerre
» depuis long-temps, & en voici la
» raison. J'avois rassemblé les plus
» foibles sujets de mon Empire, &
» j'avois résolu d'en faire une Colo-
» nie pour l'envoyer peupler Lucifer,
» qui est désert & inhabité. Le Roi du
» Soleil nous en a empêchés par ja-
» lousie, & s'est opposé au passage
» des émigrans avec ses HIPPO-

» Myrmeques (*); nous fûmes » vaincus en cette rencontre, & obli- » gés de nous retirer, parce que » nous n'avions pu nous préparer à » cette attaque. Mais j'en veux venir » aux mains une seconde fois, & ache- » ver mon entreprise. Si vous voulez, » vous y prendrez part avec nous. Je » vous donnerai des vautours de mon » palais, & toute l'armure nécessaire. » C'est demain que nous nous met- » tons en marche. — J'y consens, lui » dis-je, puisque cela vous fait plai- » sir «. Le Roi nous fit rester pour souper avec lui. Le lendemain matin, on nous fit lever pour marcher au combat, parce que nos sentinelles vinrent annoncer que l'ennemi approchoit. Sans compter les valets, les conducteurs des machines, l'infanterie & les troupes auxiliaires, l'armée étoit

(*) *Equi-formicæ*, des chevaux-fourmis, d'ἵππος & μυρμήξ, fourmi.

composée de cent mille combattans; savoir, quatre-vingt mille Hippogypes, & vingt mille de ceux qui montent les *Lachanopteres* (*). Ce sont des oiseaux d'une grosseur énorme, qui ont des especes d'herbes en forme de plumes, & dont les ailes ressemblent parfaitement à des feuilles de laitues. Près de ceux-ci, étoient rangés en corps de bataille les *Cenchroboles* (**) & les *Scorodomaques* (***). Il étoit venu aussi du Septentrion trente mille *Psyllotoxotes* (****) & cinquante mille *Anémodromes* (*****),

(*) De λάχανον, *olus*, herbe potagere, & πτέρον, aile.

(**) De κέγχρος, grain de millet, & βάλλω, lancer; *millii jaculatores*, des combattans qui lancent des grains de millet.

(***) *Aliis pugnantes*, combattant avec de l'ail, de σκόροδον, de l'ail, & μάχομαι, combattre.

(****) Psyllotoxotes, *Pulici-Sagittarii*, archers-puces; de ψύλλος, puce, & Τοξότης, archer.

(*****) *Venti cursores*, coureurs au vent, d'ἄνεμος, vent, & Δρομεὺς, coureur.

qui formoient une troupe d'alliés. Les premiers sont portés sur des puces monstrueuses, d'où ils tirent leur nom, & chacune de ces puces est aussi grosse que douze éléphans. Les Anémodromes n'ont point de monture, mais ils se soutiennent sans ailes au milieu des airs (*). Voici comment ils s'y prennent; ils ont de grandes robes qui leur pendent jusqu'aux talons; ils les relevent jusqu'à la ceinture, en présentent les pans au vent en forme de voile, & sont poussés comme des vaisseaux. Ils portent ordinairement des boucliers dans les combats. On nous avoit annoncé qu'il devoit venir aussi des étoiles visibles du côté de la Cappadoce, soixante & dix mille *Struthobalanes* (**), & cinq mille *Hippo-*

(*) On pourroit très-bien donner le nom d'*Anémodromes* à nos nouveaux Aéronautes.

(**) *Passeres glandium*, des moineaux de gland; de στρθός, & βάλανος, gland.

*géranes* (*); mais ils n'ont point paru, & je n'en puis rien dire. On en racontoit toutefois des choſes prodigieuſes & incroyables. Telles étoient les troupes d'Endymion; chaque combattant avoit la même armure; leur caſque étoit une écorce de féves, qui ſont chez eux d'une groſſeur & d'une dureté extraordinaires; leurs cuiraſſes étoient couvertes de peaux de lupins, couſues les unes ſur les autres en forme d'écailles; ce légume, chez eux, eſt auſſi dur que de la corne. Leurs épées & leurs boucliers étoient à la maniere des Grecs. Voici l'ordre de bataille. Les Hippogypes compoſoient l'aile droite commandée par le Roi, qui étoit environné des plus beaux d'entre eux, & qui nous admit à la même faveur; à la gauche, étoient les Lachanopteres, & au centre les Alliés, dont chaque

(*) *Equi-grues*, des chevaux-grues; d'ἵππος, chevaux, & γέρανος, grues.

troupe faiſoit un corps à part. Les gens de pied étoient au nombre de ſoixante mille Myriades. Vous ſaurez qu'il naît dans ce pays-là des multitudes d'araignées, dont chacune eſt auſſi groſſe qu'une des îles Cyclades. Elles eurent ordre de couvrir tout l'eſpace qui ſépare la Lune & l'Etoile du matin; ce qu'elles exécuterent en un clin d'œil, & ce qui fit le champ de bataille où l'infanterie ſe mit en ordre ſous le commandement de Nyctérion (*), fils d'Eudinax (**), avec deux Aides de camp. L'aile gauche des ennnemis étoit compoſée des Hippo-Myrmeques, commandés par Phaéton; ce ſont des fourmis volantes, entiérement ſemblables aux nôtres, à

(*) *Nocturnus*, nocturne.

(**) Si l'on dérive le mot εὐδιάναξ d'εὐδία, air ſerein, cela voudroit dire fils de la Sérénité, ou bien fils du Sommeil, ſi l'on fait venir ce mot d'εὕδω, je dors.

la groſſeur près, car la plus grande auroit bien occupé deux arpens ; elles ne laiſſent pas leurs cavaliers combattre ſeuls, elles attaquent auſſi avec leurs cornes. On faiſoit monter leur nombre à peu près à cinquante mille. A l'aile droite, étoient cinq mille *Aérocono-pes* (*), tous archers montés ſur de groſſes mouches ; après eux venoient les *Aréocoraces*, qui ſont un corps d'infanterie armée à la légere, mais très-redoutables guerriers (**). Ils lançoient avec des frondes des radis d'une groſſeur ſi extraordinaire, qu'on mouroit ſous le coup ; & la bleſſure exhaloit à l'inſtant l'odeur la plus fétide. On dit qu'ils trempent ces raves dans du jus de mauve, qui eſt un venin. Près ceux-ci, étoient dix mille *Caulo-*

(*) Mouches aériennes ; d'ἀήρ, ἀέρος, l'air, & κώνωψ, mouche.

(**) *Aérocoraces*, corbeaux aériens ; d'ἀήρ, & κόραξ, corbeau, oiſeau conſacré à Apollon.

*Mycetes* (*), portant une armure pesante & combattant de près. On les nomme ainsi, parce que leurs boucliers sont des champignons, & leurs lances des tiges d'asperges. A côté de ces derniers, quinze mille *Cynobalanes* (**) envoyés par les habitans de l'Etoile Syrius. Ce sont des hommes qui ont des têtes de chien, & combattent dans des glands armés d'ailes. On disoit qu'il leur manquoit plusieurs corps de leurs troupes auxiliaires, & en particulier les Frondeurs que Phaéton avoit attendus de la voie lactée : ainsi que les *Néphélocentaures* (***) : ces derniers cependant arri-

(*) *Cauol-fungi*, queues de champignons ; de καυλὸς, tige de chou & de toute autre plante, & μύκης, *fungus*, champignon.

(**) *Cani glandarii*, chiens aux glands ; de κύων, chien, & βάλανος, gland.

(***) *Nubi Centauri*, les Centaures aériens, de Νεφέλη, nuée, & Κένταυρος, centaure.

verent au milieu de la bataille ; & plût aux Dieux qu'ils ne fussent jamais venus ! Les Frondeurs ne parurent point, & l'on assure que Phaéton, furieux contre eux, réduisit leurs habitations en cendres. Telle etoit l'armée avec laquelle il marchoit contre nous. Cependant le combat s'engage, & des ânes, selon l'usage du pays, se mirent à braire pour en donner le signal. L'aile gauche des *Héliotes* (*) fut d'abord renversée, ne pouvant soutenir le choc de nos Hippogypes. Mais les Aëroconopes de la droite des ennemis fondirent avec tant de vigueur sur notre gauche, qu'ils pénétrerent jusqu'à notre infanterie. Cependant celle-ci venant à la charge, les fit reculer à leur tour, & ils plierent, sur-tout quand ils virent leur aile gauche hors de combat. Leur déroute fut complette ; nous fîmes grand nom-

(*) Sujets ou Soldats du Soleil. Ἥλιος, Soleil.

bre de prisonniers, & il y en eut encore plus de tués. Le sang tomboit par ruisseaux sur les nuages, devenus aussi rouges que ceux qu'on voit au coucher du Soleil. Il en coula jusque sur la terre, & je conjecturai que quelque aventure de ce genre, arrivée jadis dans les régions supérieures, avoit occasionné la pluie de sang que Jupiter fit tomber, selon Homere, après la mort de Sarpédon. Au retour de la poursuite des ennemis, nous érigeâmes deux trophées, l'un pour l'infanterie, sur la toile des araignées, & l'autre dans les nuages, pour ceux qui avoient combattu dans les airs. A peine les avions-nous finis, que nos espions nous annoncent l'arrivée des Néphélocentaures, que Phaéton auroit désirés avant le combat. C'étoit de loin un spectacle superbe, qu'une armée de guerriers montés sur des chevaux ailés. Les hommes égaloient, par leur taille, le colosse de Rhodes depuis

la ceinture jusqu'en haut, & les chevaux avoient l'air de grands vaisseaux. Je ne parlerai point de leur nombre prodigieux, car on ne voudroit point me croire. Ils avoient pour Chef le Sagittaire du Zodiaque. Voyant leurs amis déjà vaincus, ils envoyerent un Courrier à Phaéton pour le rappeler au combat. Ils fondirent en corps de bataille sur les *Sélénites* (*) en désordre, séparés les uns des autres & dispersés de tous côtés, soit pour la poursuite de l'ennemi, soit pour le butin. Ils nous mettent tous en fuite, & poursuivent le Roi lui-même jusque dans sa ville capitale, après avoir tué la plupart de ses oiseaux; ils arrachent nos trophées, parcourent tout le camp de toiles d'araignées, & nous prennent vivans, moi & deux de mes compagnons. Phaéton lui-même parut,

(*) Habitans ou Soldats de la Lune. Σελήνη, Lune.

& ils érigerent de nouveaux trophées à leur tour. On nous conduisit dès ce jour en préſence du Prince, les mains liées derriere le dos avec des cordes faites de fil d'araignées. Ils ne voulurent point aſſiéger la ville d'Endymion; mais de retour chez eux, ils éleverent un mur, fait d'un double rang de nuages, pour ſe ſéparer d'avec la Lune, & empêcher la lumiere de parvenir juſque là; auſſi les ſujets d'Endymion éprouverent-ils une éclipſe complette, & ils furent plongés de tous côtés dans les plus profondes ténebres. Leur Roi, accablé de cette calamité, envoya une Ambaſſade au Soleil, & le ſupplia de détruire cette circonvallation, & de ne point les laiſſer plus long-temps dans cette obſcurité; il promit de lui payer un tribut, de lui fournir des troupes auxiliaires, & de ne plus armer contre lui, en donnant des otages pour garans de ſes promeſſes. Phaéton tint

deux conseils : on n'écouta que le ressentiment dans le premier ; mais dans le second l'on changea d'avis, & la paix fut accordée aux conditions suivantes :

» Il est convenu entre les Héliotes & » leurs alliés d'une part, & les Séléni- » nites & leurs alliés de l'autre, que » les Héliotes démoliront le rempart » qu'ils ont élevé, qu'ils ne feront » plus d'incursions dans la Lune, & » rendront les prisonniers selon la ran- » çon dont on conviendra ; que les » Sélénites laisseront les autres Etoiles » jouir de leur liberté & de leur indé- » pendance ; qu'ils ne feront plus la » guerre aux Héliotes, mais leur four- » niront des troupes auxiliaires en cas » d'attaque de la part de quelque autre » Puissance ; que le Roi des Sélénites » payera chaque année au Roi des Hé- » liotes dix mille amphores de rosée, » & autant d'otages pour garantie de » ce tribut ; que les deux Puissances en- » verront des colonies en commun

» dans Lucifer, & que toute autre Na-
» tion sera également libre d'y en-
» voyer. Le présent Traité sera gravé
» sur une colonne d'ambre, placée au
» milieu des airs sur la frontiere des
» deux Etats. Ainsi arrêté sous la foi du
» serment entre Pyronides, Théritès
» & Phlogius pour les Héliotes, & Nyc-
» tor, Menius & Polylampe pour les
» Sélénites (*) «.

La paix ainsi conclue, on détruisit la muraille & on nous rendit notre liberté. A notre retour dans la Lune, nos compagnons, & Endymion lui-même, accoururent au devant de nous & nous embrasserent en pleurant. Il me prioit de rester dans ses Etats, & de

(*) *Pyronides*, de πυρώδης, *igneus*, de feu; *Phlogius*, de φλόγιος, flamboyant; *Théritès*, de θερίτης, *æstivus*, brûlant; *Nyctor*, *nocturnus*, de νύκτωρ, nocturne; *Menius*, de μήνιος, *mensruus*, menstruel; *Polylampe*, *multilucius*, très-illuminé, de πολὺς, beaucoup, & λάμπω, luire.

nous laisser inscrire dans sa nouvelle colonie, avec la promesse de me donner son fils en mariage, car il n'y a point de femmes parmi eux. Mais je ne me laissai nullement persuader, & je le conjurai de nous faire descendre sur la mer. Voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir, il nous renvoya après nous avoir splendidement régalés une semaine entiere.

Je vais maintenant raconter tout ce que j'ai vu de nouveau & de surprenant dans la Lune, pendant le séjour que j'y ai fait. D'abord les naturels ne naissent point d'une femme, mais d'un homme. Les hommes y épousent des hommes, & ils ignorent jusqu'au nom de femme. Chacun d'eux est l'épousé l'espace de vingt-cinq ans, & ce terme passé, il devient l'épouseur à son tour. Ils portent le fœtus, non pas dans leur sein, mais dans le gras de la jambe. Quand une fois ils ont conçu, leur mollet grossit; quelque temps après,

ils en tirent un enfant, d'abord sans vie, qu'ils animent ensuite en l'exposant à l'air la bouche ouverte. Je présume que c'est de là que les Grecs ont pris leur expression de *ventre de jambe* (*), pour dire le mollet, parce que c'est dans cette partie que s'opere la conception chez ces Peuples aériens. Voici quelque chose de bien plus surprenant encore. On voit parmi eux une espece de gens appelés *Dendrites*, qui naissent de la maniere suivante (**). On coupe le testicule droit d'un homme, & on le dépose en terre; il en pousse un arbre très-grand, tout de chair, & qui a la forme d'un Phallum. Il a aussi des branches & des feuilles, & ses fruits sont des glands longs d'une coudée. Quand ils sont murs, on les ouvre & on en tire un homme. On

(*) En grec γαστροκνήμια, de γαστὴρ, le ventre, & κνήμη, le gras de la jambe.

(**) Race issue des arbres, de δένδρον, un arbre.

ouve à ſes côtés, dans la même enveloppe, des parties génitales, qui ſont d'ivoire pour les riches, & de bois pour les pauvres; elles doivent leur ſervir un jour à ſe reproduire eux-mêmes. Quand un homme a vieilli, il ne meurt point, mais ſe diſſipe en fumée au milieu des airs. Leur nourriture eſt uniforme chez eux; ils allument du feu, font rôtir ſur des charbons ardens des grenouilles qui volent par milliers autour d'eux; ils s'aſſeyent autour du foyer, reſpirent la vapeur qui s'en exhale, & leur repas eſt fait. Leur boiſſon eſt de l'air, qui, exprimé dans un vaſe, ſe liquéfie en forme de roſée. Ils n'urinent point & ne font abſolument aucune ſecrétion; la Nature ne leur a point donné les mêmes iſſues qu'à nous; ils n'en ont qu'aux jarrets. Pour être beau parmi eux, il faut être entiérement chauve, & ils ont en horreur ceux qui portent des cheveux; ces derniers, au contraire,

sont les plus estimés dans les Cometes, comme nous l'avons appris de quelques étrangers qui y avoient voyagé & se trouvoient alors dans la Lune. Ils ont cependant un peu de barbe au dessus des genoux ; ils n'ont point d'ongles aux pieds, mais seulement un gros doigt. Il leur pousse à tous au dessus du derriere, un gros chou toujours verd & en forme de queue, qui ne se casse point quand ils viennent à tomber dessus. Ils rendent par le nez un miel très-âcre, & quand ils ont travaillé ou fait de l'exercice, il coule de tout leur corps une sueur abondante de lait ; de sorte qu'en mêlant cette sueur avec un peu de leur miel, ils en font des fromages. Ils tirent de certains oignons une huile onctueuse & d'une odeur aussi suave que du parfum. Ils ont beaucoup de vignes très-fertiles, dont les grains ressemblent à de la grêle, & je crois que quand il grêle chez nous, c'est

que le vent agite leurs ceps & en détache les grappes. Leur ventre, qui s'ouvre & se ferme à volonté, leur sert de poche, & ils y portent ce qu'ils veulent. On n'y voit ni intestins ni foie, mais il est velu & bien fourré en dedans, de sorte que les enfans s'y cachent quand ils ont froid. Les riches portent des habits de verre flexible, & les pauvres en ont de fil d'airain tissu; car ce métal abonde dans ces régions, & ils le filent comme de la laine, en l'humectant d'un peu d'eau. Je n'ose parler de leurs yeux, de peur qu'on ne me prenne pour un menteur, tant la chose est peu vraisemblable; ils peuvent les ôter à volonté, & ils les mettent à part jusqu'à ce qu'ils en aient besoin; ils les reprennent lorsqu'ils ont envie de voir quelque chose. Il y en a qui ont perdu les leurs, & qui empruntent ceux des autres. Les riches en ont toujours une certaine provision. Leurs oreilles sont

généralement de feuilles de platanes, excepté que ceux qui sont nés de glands en ont de bois. J'ai vu chez le Roi un prodige d'un autre genre ; c'est un grand miroir placé au fond d'un puits qui n'est pas très-profond ; quand on y descend, on entend tout ce qui se dit sur nôtre terre, & en jetant les yeux sur le miroir, on voit toutes les villes & toutes les Nations ; comme si l'on étoit à la fois habitant de chaque pays. J'ai vu moi-même mes amis & tous mes compatriotes. Je ne puis assurer s'ils m'ont vu de leur côté. Quiconque ne voudra pas me croire, peut y aller voir, & il se convaincra que je ne ments pas. Après avoir pris congé du Roi & de sa Cour, nous remontâmes dans nôtre vaisseau & nous partîmes. Endymion me fit présent de deux robes de verre, de cinq d'airain, & d'une armure complette de lupins ; mais j'ai laissé le tout dans le ventre de la baleine, dont je parlerai bien-

tôt. Le Roi avoit auſſi chargé mille Hippopyges de nous eſcorter l'eſpace de cinquante ſtades. Dans ce trajet aérien, nous paſſâmes devant beaucoup de terres différentes ; nous abordâmes à Lucifer, qui venoit d'être peuplé de nouveaux colons, & nous y deſcendîmes pour faire de l'eau. Enſuite, traverſant le Zodiaque, nous paſſâmes en préſence du Soleil, le laiſſant à notre gauche. Malgré le déſir de tout l'équipage, nous ne pûmes y aborder, parce que le vent s'y oppoſoit. Nous reconnûmes cependant de loin que c'étoit une contrée verdoyante, fertile en toutes ſortes de productions. Les Néphélocentautes, qui ſont des troupes à la ſolde de Phaéton, nous ayant apperçus, vinrent fondre ſur notre vaiſſeau, pour nous arrêter ; mais quand ils virent que nous étions compris dans le traité, ils ſe retirerent.

Nos Hippogypes nous avoient auſſi

quittés, & nous avions navigué un jour & une nuit depuis leur retraite, dirigeant toujours notre vaisseau en descendant. Vers le soir, nous fûmes portés sur une terre nommée *Lychnopolis* (*). Elle est située entre les Pléïades & les Hyades, un peu plus bas que le Zodiaque. Nous y abordâmes sans y voir d'hommes, mais beaucoup de lampes qui alloient & venoient sur la place publique & sur le port (**); la plupart étoient petites, & avoient l'air de la menue populace; quelques-unes, en petit nombre, répandoient un grand éclat, & formoient les Grands de la Nation. Chacune avoit sa demeure & son nom, comme les hommes sur la

(*) Ville des lampes; de λύχνος, lampe, & πόλις, ville.

(**) Lucien se moque ici des Philosophes, qui prétendoient que notre ame n'étoit qu'une flamme légere, & regardoient par cette raison la mort des noyés comme la plus funeste.

terre; nous les avons auſſi entendues rendre des ſons de voix. Loin de nous faire aucune injure, elles nous inviterent à accepter chez elles l'hoſpitalité; mais malgré leurs offres obligeantes, nous ne pûmes nous empêcher de craindre, & aucun de nous n'oſa ni manger ni dormir parmi elles. Le palais du Prince eſt au centre de la ville; lui même eſt aſſis ſur ſon trône pendant toute la nuit, & appelle chacun de ſes ſujets par ſon nom. Quiconque ne ſe préſente pas devant lui, eſt condamné à mort, c'eſt-à-dire, à l'extinction, comme déſerteur de ſon poſte. Nous en entendîmes pluſieurs s'excuſer de leur retardement à paroître. Je reconnus ma propre lampe dans la multitude; je lui parlai, & lui demandai comment tout alloit chez moi. Après avoir paſſé la nuit dans cette région, nous partîmes le lendemain, & naviguâmes dans la région des nuages. Nous y admirâmes, en paſſant, la

ville

ville de *Néphélocouygie* (*) dont le vent nous écartoit; les habitans ont pour Roi Coronus, fils de Cottiphion (**). Je me rappelai alors les écrits du sage & véridique Aristophane, qu'on a tort de ne pas croire sur cet article. Le troisieme jour d'après, nous reconnûmes bien distinctement l'Océan, & le quatrieme à midi, nous en touchâmes la surface par un vent doux & favorable. Je ne puis vous exprimer la joie que nous éprouvâmes en nous retrouvant sur la mer. Nous fîmes un repas proportionné à nos provisions, & comme il faisoit alors un grand calme, nous nous jettâmes à la nage pour prendre le bain.

(*) Nuage ou ville des coucous, des oiseaux; c'est une ville de l'invention d'Aristophane dans la Comédie des Oiseaux; de νεφέλη, nuée, & κόκκυξ, υγος, un coucou.

(**) *Coronus*, corbeau, de κορώνη, corneille. *Cottiphion* veut dire fils de merle, du mot κόττιφος, un merle.

Nous éprouvâmes bientôt que souvent un moment de prospérité est l'avant-coureur des plus grands malheurs. Nous avions à peine navigué deux jours, & dès le troisieme au matin, nous apperçûmes grand nombre de monstres marins, & des baleines, mais une sur-tout qui avoit quinze cents stades de circonférence. Elle s'avançoit vers nous la gueule béante, faisant blanchir la mer écumante autour d'elle, & nous montrant des dents beaucoup plus longues que les phallum de notre pays. Elles étoient aiguisées en pointes comme des pieux, & blanches comme l'ivoire. Nous l'attendions en nous tenant étroitement embrassés, & nous disant mutuellement un éternel adieu. Elle nous atteint & nous engloutit tous dans sa gueule, équipage & vaisseau. Cependant elle ne ferma point sur le champ ses deux mâchoires, & nous glissâmes entre ses dents. Au premier moment

que nous fûmes descendus dans son corps, il nous fut impossible de rien voir, & nous étions comme dans un obscur cachot ; mais quand elle vint à respirer, nous distinguâmes une enceinte d'une hauteur & d'une largeur immense ; de sorte qu'une ville de dix mille habitans auroit pu tenir aisément dans son ventre. Nous voyions autour de nous de petits poissons, d'autres animaux en morceaux, des voiles & des ancres de navires, des ossemens humains, & des bagages de toute espece. La bourbe qu'elle avaloit avoit formé dans le centre une terre sur laquelle je crus appercevoir des collines ; il y étoit cru une forêt & des arbres de toute espece ; des légumes y avoient germés, & l'on auroit dit que le terrein étoit cultivé. Cette espece d'isle avoit deux cent quarante stades de tour. On y voyoit beaucoup d'oiseaux marins, des poules de mer, & des alcyons qui faisoient leurs nids

ſur les arbres. Nous verſâmes en ce moment des torrens de larmes. Bientôt après je fis prendre courage à mes compagnons ; nous jetâmes l'ancre, & ayant tiré du feu d'un caillou, nous apprêtâmes notre repas de ce qui ſe préſentoit ſous nos mains, c'eſt-à-dire, des morceaux de poiſſons de toute eſpece & en grande quantité. Il nous reſtoit encore de l'eau de Lucifer. Le lendemain, à notre lever, nous diſtinguions, toutes les fois que la baleine reſpiroit, tantôt des montagnes, tantôt ſeulement le ciel, & ſouvent des iſles. Nous ſentions auſſi que le monſtre parcouroit avec une grande rapidité les diverſes parties de la mer. Quand nous fûmes un peu faits à cette nouvelle demeure, je pris avec moi ſept de mes compagnons, & je m'enfonçai dans la forêt pour aller à la découverte du pays. Après avoir marché à peu près cinq ſtades, je trouvai un temple conſacré à Neptune, ſelon

l'inſcription du frontiſpice ; un peu plus loin, grand nombre de tombeaux avec des colonnes ſépulcrales, & tout auprès, une fontaine d'eau claire. Nous entendions auſſi des aboiemens de chiens, & nous appercevions de la fumée dans le lointain, ce qui nous fit conjecturer qu'il y avoit là quelque habitation. Nous hâtâmes le pas, & nous vîmes un vieillard & un jeune homme fort occupés l'un & l'autre à cultiver un jardin potager, & travaillant à y conduire de l'eau de la fontaine. A cet aſpect, nous reſtâmes immobiles & partagés entre la joie & la crainte ; on imagine bien qu'ils ne le furent pas moins que nous, & ils nous regardoient en ſilence. Cependant, après quelques inſtans, le vieillard nous adreſſa ces paroles : » Etrangers, » qui êtes-vous ? Parlé-je à des Gé- » nies de la mer, ou à des infortunés » comme nous ? car nous ſommes auſſi » des hommes & des enfans de la terre

» devenus habitans des eaux, & errans
» avec l'animal qui nous renferme dans
» ſon ſein. Nous ne ſavons trop que
» penſer de notre ſort; nous préſu-
» mons que nous ſommes au rang des
» morts, & cependant nous croyons
» vivre encore. — Et nous auſſi, mon
» pere, lui répliquai-je, nous ſommes
» des hommes nouvellement venus en
» ces lieux; nous avons été engloutis
» avant-hier avec notre vaiſſeau. Nous
» marchons depuis quelques inſtans,
» dans l'intention de connoître l'in-
» térieur de cette forêt, qui nous a
» paru d'une grande étendue. Sans
» doute quelque Génie bienfaiſant
» nous a conduits vers vous, pour
» nous apprendre que nous n'étions
» pas ſeuls enſevelis dans la balei-
» ne. Mais faites-nous connoître vos
» aventures, dites-nous à qui nous
» parlons, & comment vous êtes en-
» tré ici «. Avant de nous répondre,
ou de nous faire à nous-mêmes la

moindre question, il voulut nous faire les présens de l'hospitalité selon son pouvoir, & nous fit entrer dans sa maison, qu'il avoit rendue assez commode; il y avoit fait des lits, & tout ce qui lui étoit nécessaire. Lorsque nous eûmes mangé des légumes, des fruits de ses arbres, & du poisson, & que nous eûmes bu du vin qu'il nous avoit servi, il nous demanda ce qui nous étoit arrivé, & je lui racontai le tout par ordre; notre tempête, nos aventures de l'isle, notre navigation aérienne, notre guerre, & le reste jusqu'à notre entrée dans la baleine. Il nous marqua toute sa surprise, & nous fit son histoire à son tour. » Mes chers » hôtes, nous dit-il, je suis de l'isle » de Chypre. Des vûes de commerce » m'ont fait quitter ma patrie avec » mon fils que vous voyez, & un » grand nombre de gens qui étoient » à mes gages. Je suis parti de l'Italie » sur un vaisseau chargé de toutes

» ſortes de marchandiſes, & que vous
» avez peut-être vu amarré dans la
» gueule de la baleine. Nous avons
» navigué heureuſement juſqu'en Si-
» cile; mais un vent violent nous
» ayant pouſſés en trois jours de cette
» iſle dans l'Océan, nous rencontrâ-
» mes bientôt ce monſtre, qui nous a
» tous engloutis avec notre bâtiment.
» Tous nos campagnons ſont morts,
» & nous avons échappé ſeuls, mon
» fils & moi. Après leur avoir donné
» la ſépulture & élevé un temple à
» Neptune, nous avons pris le parti
» de paſſer nos jours à cultiver des
» légumes dans notre jardin, & nous
» mangeons avec cela des fruits & du
» poiſſon. L'épaiſſe forêt que vous
» voyez, renferme auſſi beaucoup de
» vignes qui nous donnent d'excellent
» vin. Nous avons auſſi une ſource
» d'eau très-limpide & très-fraîche,
» que peut-être vous avez vue. Nous
» nous ſommes fabriqué des lits de

» feuillages ; nous faiſons grand feu ;
» nous prenons des oiſeaux au vol ;
» nous pêchons tout vivans les poiſ-
» ſons qui entrent ici par les ouïes de
» la baleine. Nous nous baignons auſſi
» quand il nous plaît, car nous avons
» un lac d'eau ſalée, qui a vingt ſtades
» de circuit, & nourrit des poiſſons
» de toute eſpece. Nous y nageons ;
» nous nous y promenons dans une
» petite barque que j'ai conſtruite.
» Voilà déjà vingt-ſept ans que nous
» avons été avalés. Notre état ſeroit
» ſupportable, ſans des voiſins in-
» commodes, inſociables & féroces.
» —Comment ! il y a encore ici d'au-
» tres habitans ? — Beaucoup ; ils ſont
» ſauvages, & d'un horrible aſpect. A
» l'occident de la forêt, & vers la
» queue du monſtre, habitent les *Ta-*
» *richanes* (*), peuple guerrier, auda-

(*) Poiſſons ou hommes ſalés, de τάριχος, poiſſon ſalé.

» dacieux, crudivore; ils ont des yeux
» d'anguille & une tête d'écrevisse.
» Vers le flanc droit, sont les *Tritono-*
» *mendetes* (*), qui ont la forme hu-
» maine de la ceinture jusqu'en haut,
» & ressemblent par le bas à des be-
» lettes. Ils sont cependant moins in-
» justes que les autres. Au flanc gau-
» che, habitent les *Carcinochires* (**) &
» les *Thynnocéphales* (***), qui sont
» alliés & ont fait entre eux un traité

---

(*) Tritons qui ont des pieds de bouc, de Τριτων, Triton, & Μένδης, un bouc ou le Dieu Pan. Quelques Commentateurs demandent ici quelle analogie il peut y avoir entre des pieds de bouc & la forme d'une belette; mais nous pensons que le mot *Tritonomendetes* est ici une dénomination vague, & qu'on ne doit point toujours chercher une exacte analogie entre la définition d'une chose & sa dénomination.

(**) Homme aux griffes du Cancer; de καρκίνος, Cancer.

(***) Monstres à la tête de thon; de τυννος, thon, gros poisson de mer, & κεφαλή, tête.

» de guerre offensive & défensive. Le
» milieu est occupé par les *Pagura-*
» *des* (*) & les *Psittopodes* (**), nation
» très-belliqueuse & très-légere à la
» course. Les parties orientales & voi-
» sines de la gueule de la baleine sont
» presque inhabitées, parce qu'elles
» sont exposées aux inondations de la
» mer. Je les possede cependant, sous
» la redevance de cinq cents huîtres de
» tribut que je paye chaque année aux
» Psittopodes. Voilà quel est le pays
» en détail. C'est à nous à chercher
» les moyens de résister à tant de Na-
» tions, & de pourvoir à notre sub-
» sistance. — Sont-ils en grand nom-
» bre? — Mais j'en connois plus de

(*) Gens à figure de crabe; de *πάγουρος*, crabe.

(**) *Gens aux pieds de poisson*, si on lit dans le grec *ψιττόποδες*, venant de *ψῆττα* ou *ψίττα*, comme le veulent quelques Commentateurs; *gens aux pieds d'oiseau*, si, comme d'autres le pensent, il faut lire *ψιττάποδες*.

» mille. — Quels armes ont-ils? — Point » d'autres que des piquans de poisson. » — En ce cas, nous ferons fort bien » de les attaquer, puisque nous som- » mes bien armés & qu'ils ne le sont » pas; quand une fois nous les aurons » vaincus, nous vivrons sans crainte «. Cela fut résolu; nous retournâmes au vaisseau pour faire nos préparatifs de guerre. Nous étions sûrs de l'avoir, en refusant le tribut annuel dont l'échéance approchoit. Ils vinrent en effet le demander, & le vieillard renvoya leurs Députés avec une réponse pleine de fierté. Les Pisttopodes & les Pagurades indignés, vinrent d'abord fondre en grand tumulte sur l'habitation de *Scinthare* (c'étoit le nom du vieillard) (*). Comme nous nous attendions à cette invasion, nous sortîmes de la maison pour les attendre

(*) Le Plongeur, de σχινθός, plongeon, nageur, ou celui qui a fait naufrage.

de pied ferme, tandis qu'une troupe de vingt-cinq hommes des nôtres avoit ordre de se mettre en embuscade, & d'en sortir à l'improviste, quand l'ennemi les auroit passés. Ils s'acquittèrent parfaitement de leur devoir, & tuèrent beaucoup de monde par derriere. Nous étions aussi vingt-cinq de notre bande, & nous fûmes à leur rencontre avec Scinthare & son fils, montrant tous beaucoup d'ardeur & de courage dans le combat, qui fut des plus dangereux. Enfin nos ennemis furent obligés de prendre la fuite, & nous les poursuivîmes jusque dans leurs antres. Ils perdirent cent soixante & dix des leurs, & de notre côté, il n'y eut que mon Pilote qui fut percé par-derriere d'une côte de surmulet. Nous restâmes tout le jour & la nuit suivante sur le champ de bataille dont nous étions maîtres, & nous y élevâmes pour trophée l'épine du dos d'un grand dauphin, qui étoit desséchée. Les autres

ayant appris cette nouvelle, revinrent à la charge le lendemain ; les Tarichanes, sous la conduite de *Pélame* (*), formoient l'aile droite, les Thynnocéphales la gauche, & les Carcinochires le centre de bataille. Les Tritonomendetes voulurent demeurer neutres. Nous fûmes au devant de l'ennemi, & nous l'attaquâmes aux environs du temple de Neptune, en poussant de grands cris, dont l'intérieur de la baleine retentit comme une vaste caverne. Ces nouveaux guerriers étant nus & sans armes, nous leur fîmes prendre encore la fuite, & les poursuivîmes dans la forêt. Bientôt après ils nous envoyerent des émissaires, enleverent leurs morts, & nous firent des propositions de paix ; mais nous refusâmes de les entendre, & le lendemain nous marchâmes de nouveau contre eux, & les défîmes tous, à l'ex-

(*) Le Bourbeux ; de πηλός, bourbe.

ception des Tritonomendetes. Ceux-ci voyant le carnage des autres, coururent aux ouïes de la baleine, & se précipiterent dans la mer. Pour nous, après avoir reconnu tout le pays, & nous être assurés qu'il étoit nettoyé d'ennemis, nous en restâmes paisibles possesseurs, & nous livrâmes sans crainte aux exercices du corps & à la chasse; nous cultivions nos vignes, nous cueillions nos fruits, en un mot, nous menions, comme des hommes détenus dans une vaste prison sans espoir d'en sortir, la vie la plus délicate & la plus heureuse possible. Nous passâmes de cette maniere un an & huit mois; mais le quinzieme jour du neuvieme mois, au second bâillement de la baleine, ce qui lui arrivoit une fois par heure, & si réguliérement, que ce signe auroit pu nous servir d'horloge, nous entendîmes tout à coup de grands cris & un bruit qui sembloit annoncer l'approche d'une

bande de matelots & de rameurs. Nous courons tout troublés vers la gueule de l'animal, & nous tenant au milieu de ſa mâchoire, nous regardons ce qui ſe paſſe. C'étoit le ſpectacle le plus étonnant que j'euſſe jamais vu; des hommes hauts d'un demi-ſtade, naviguoient ſur des iſles fort étendues, comme ſur nos plus grands vaiſſeaux. Dût-on n'en rien croire, j'acheverai le récit de cette aventure. Ces iſles étoient aſſez longues, mais peu élevées, & avoient environ cent ſtades de tour. Chacune étoit montée par vingt-huit hommes d'équipage, dont pluſieurs, aſſis de chaque côté, ramoient avec des cyprès d'une groſſeur énorme, chargés de leurs branches & de leurs feuilles. Dans la partie poſtérieure, que j'appellerois la poupe, le Pilote, debout ſur une colline élevée, conduiſoit un gouvernail d'airain, long d'un ſtade; à la proue, quarante guerriers ou environ, portant

des armes, combattoient avec vigueur. Ils ſont en tout ſemblables aux autres hommes, à l'exception de leur chevelure, qui eſt un faiſceau de rayons ardens qui les diſpenſent de porter des caſques. Une forêt touffue, agitée par les vents, au milieu de chaque iſle, faiſoit l'office de voiles, & la conduiſoit par-tout où le Pilote vouloit la diriger. Un des Matelots animoit les rameurs, & les iſles, comme des vaiſſeaux longs, ſe mouvoient avec une grande rapidité, par le moyen des rames. Nous ne vîmes d'abord paroître que deux ou trois de ces iſles mouvantes; mais peu après nous en apperçûmes juſqu'à ſix cents, qui, s'étant placées à une diſtance convenable, ſe battoient comme une flotte ſur mer. Les unes ſe choquoient proue contre proue, & la violence du choc en fit couler un grand nombre à fond ſous nos yeux; quelques-unes, accrochées l'une à l'autre, ſe livroient de terribles com-

bats, & ne se séparoient pas aisément. Ceux qui étoient à la proue montroient une ardeur extraordinaire ; on les voyoit s'élancer d'un saut sur l'isle ennemie, & y faire un grand carnage ; pas un seul combattant ne fut fait prisonnier. Au lieu de crampons de fer, ils se servent de gros polypes de mer (*), qu'ils entrelacent les uns dans les autres ; ils les jettent autour de la forêt d'une isle, & la tiennent ainsi amarrée à la leur. Ils se jetoient à la tête, des huîtres dont chacune auroit empli un chariot, & des coquilles qui auroient couvert un arpent ; aussi se faisoient-ils de grandes blessures. Ils nommoient le Chef d'une flotte, *Eolo-Centaure* (**), & celui de l'autre, *Tha-*

(*) C'est une espece de gros poisson, chargé d'un grand nombre de piquans.

(**) L'Éole-Centaure, ou le rapide Centaure, d'αἰόλος, nom d'Éole, Roi des Vents, qui signifie encore léger, rapide.

*Laſſo-potès* (*). Il paroît que le ſujet de leur querelle étoit un vol; ils diſoient, autant que nous pouvions l'entendre au milieu de leurs clameurs, que Thalaſſo-potès avoit détourné de nombreux troupeaux de dauphins appartenans à Eolo-Centaure. La victoire ſe déclara enfin pour ce dernier; ſes troupes coulerent bas environ cent cinquante iſles des ennemis, & en prirent trois avec leurs équipages; le reſte ſe ſauva en faiſant force de rames. Les vainqueurs, après les avoir pourſuivis quelque temps, revinrent ſur la fin du jour recueillir les débris du naufrage, & en recouvrerent la plus grande partie, tant des vaincus que de leur propre flotte; car ils avoient bien perdu quatre-vingts iſles eux-mêmes. Pour trophée de ce combat naval, ils amarerent une iſle ennemie à la tête de

(*) Buveur de la mer; de θάλασσα, la mer, & πότης, buveur.

l'animal, & passerent la nuit autour de son corps, en y enfonçant leurs harpons & leurs ancres, qui sont d'une grosseur & d'une force dont on n'a point d'idée, quoiqu'ils ne soient que de verre. Le lendemain, après avoir fait des sacrifices sur la baleine, & enseveli leurs morts sur son dos, ils partirent avec joie & comme en chantant l'hymne de la victoire. Tels sont les détails du combat des isles.

# HISTOIRE VÉRITABLE,

## LIVRE SECOND.

ENNUYÉ, depuis ce moment, de nôtre long séjour dans la baleine, & de la vie que nous y menions, je m'occupai des moyens d'en sortir. Ma premiere pensée fut de percer une issue dans son flanc droit pour nous sauver, & nous commençâmes en effet à creuser; mais voyant que nous étions déjà parvenus à une profondeur de cinq stades sans être beaucoup plus avancés, nous renonçâmes à ce premier dessein pour brûler la forêt, dans l'intention que l'animal périroit par cet incendie, & que sa mort nous laisseroit la liberté d'échapper; en conséquence on mit le feu aux parties voisines de la queue. La balaine fut sept jours & sept nuits sans en rien sentir; mais le

huitieme & le neuvieme, nous comprîmes qu'elle étoit malade, parce que ſes bâillemens étoient plus éloignés, & qu'elle refermoit la gueule bien plus promptement que de coutume quand elle reſpiroit; le dixieme & le onzieme elle tiroit à ſa fin, & commençoit à ſentir mauvais; au douzieme, nous eûmes à peine le temps de réfléchir que ſi l'on n'empêchoit, par des eſpeces de coins, ſes deux mâchoires de ſe rejoindre, nous étions en danger de nous voir enſevelis tout vivans dans ſon cadavre. Nous prîmes donc la précaution de lui pouſſer de groſſes poutres dans la gueule; puis nous diſpoſâmes notre vaiſſeau, & fîmes de grandes proviſions d'eau & de toutes les autres choſes néceſſaires. Scinthare devoit prendre la fonction de Pilote. Le lendemain, la baleine ne donnoit déjà plus ſigne de vie; après avoir tiré notre navire de ſon corps, nous le fîmes paſſer entre ſes dents, nous l'y ſuſpendîmes en dehors, & le laiſſâmes cou-

ler doucement sur la mer. Nous montâmes sur le dos de l'animal, nous fîmes des sacrifices à Neptune, & nous fûmes contraints par le calme, d'y rester trois jours entiers auprès du trophée; on ne put mettre à la voile que le quatrieme au matin. Nous vîmes flotter à la surface de la mer une quantité prodigieuse de ceux qui étoient morts dans le combat naval, & nous mesurions avec admiration la masse colossale de leurs cadavres. Pendant quelques jours le vent fut assez favorable; mais ensuite il s'éleva un furieux Borée, accompagné d'un froid si vif, que la mer étoit gelée jusqu'à trois cents pas de profondeur. Notre vaisseau, qu'il nous fallut débarrasser, voguoit ensuite sur la glace. Ne pouvant supporter un vent si rigoureux, nous eûmes recours à un expédient qu'imagina Scinthare; ce fut de nous creuser une grande caverne sous la glace, & nous y restâmes trente jours entiers, pendant lesquels les poissons que nous

avions trouvés en creusant, nous servirent de nourriture. Nos provisions consommées, nous fûmes obligés d'arracher notre vaisseau enfoncé dans les glaces, puis, déployant les voiles, nous glissions aussi doucement que sur les eaux. Cinq jours après, il fit plus chaud, la glace fondit, & tout redevint liquide. Nous avions navigué environ trente stades, lorsque nous trouvâmes une petite isle déserte, où nous fîmes de l'eau qui nous manquoit déjà, & où nous tuâmes à coups de fleches deux taureaux sauvages; ils portoient leurs cornes, non pas au sommet de la tête, mais sous les yeux, comme le vouloit Momus. Ayant continué notre course, nous entrâmes peu après dans une mer qui n'étoit plus d'eau, mais de lait. On y voyoit une isle couverte de vignes; cette isle, comme nous l'avons éprouvé en y goûtant, étoit un grand fromage bien pris, de vingt-cinq stades de tour. Les vignes

chargées

chargées de grappes rendoient du lait au lieu de vin. Au milieu, s'élevoit une chapelle dont l'inſcription annonçoit qu'elle étoit conſacrée à la Néréïde Galathée. Tant que nous reſtâmes en ce lieu, le ſol fut notre nourriture, & le lait des vignes notre boiſſon. Tyro (*), fille de Salmonée, régnoit, dit-on, dans cette iſle, & Neptune l'en avoit fait Reine après ſa mort. Nous en partîmes ſix jours après que nous y étions abordés, par un vent frais qui agitoit doucement les vagues, & en deux jours nous rentrâmes dans la mer verte & ſalée, où nous apperçûmes un grand nombre de gens courant comme ſur la terre. Ils ſont hommes par tout le corps, excepté les pieds qu'ils ont de liége, ce qui leur a fait donner le nom de *Phellopedes* (**). Nous fûmes fort

(*) Voyez tome III, p. 528.

(**) Hommes aux pieds de liége; *ſuberi pedes*; de φελλός, liége, & πούς, ποδός, pied.

étonnés de les voir se tenir droits à la surface de l'eau, & marcher sans crainte sur les flots. Ils nous abordèrent, nous saluerent en Langue Grecque, & nous dirent qu'ils retournoient à Phello (*) leur patrie. Ils firent route pendant quelque temps de conserve avec nous, en courant auprès de notre vaisseau, puis ils nous quitterent en nous souhaitant une heureuse navigation. Un peu plus loin, nous découvrîmes un grand amas d'isles, dont la plus voisine à notre gauche étoit cette Phello. La ville est bâtie au milieu d'un gros morceau de liége tout rond. A une plus grande distance à droite, nous distinguâmes cinq autres isles très-grandes & très-hautes, où brilloient beaucoup de feux. A cinq cents stades au moins, en face de notre proue, s'en présentoit une autre fort large &

(*) Ce mot reviendroit à nos expressions modernes de *Pays de Liége*, ou de *Sibérie*.

fort baſſe. A meſure que nous en approchions, nous reſpirions un air charmant, odorant & ſuave, tel que celui qu'on reſpire dans l'Arabie-Heureuſe, au rapport de l'Hiſtorien Hérodote. Cette odeur étoit un mélange de celles de la roſe, du narciſſe, de l'hyacinthe, du lis, de la violette, du myrte, du laurier, & de la fleur de vigne. Nous approchions de l'iſle en reſpirant ce doux parfum, & nous livrant aux plus douces eſpérances, après tant de travaux. Nous y voyions grand nombre de ports très-vaſtes & très-ſûrs, & des fleuves qui mêloient doucement leurs eaux limpides avec celles de la mer; dans le continent, des prairies, des forêts, & des oiſeaux qui faiſoient entendre leur ramage, tantôt ſur le rivage, & tantôt ſur les branches des arbres. L'air du pays eſt pur & doux, & un vent léger agite mollement les feuillages. Il ſortoit de la forêt de longs & agréables roucoulemens, ſemblables

aux ſons des flûtes qui retentiſſent dans une profonde ſolitude ; il s'y mêloit auſſi un bruit qui n'étoit point tumultueux, à peu près ſemblable à celui que fait à table une troupe de convives joyeux, parmi leſquels ceux-ci jouent de la flûte & d'autres inſtrumens, & ceux-là marquent le plaiſir qu'ils éprouvent par leurs applaudiſſemens. Nous abordâmes au milieu de ce délicieux concert. Ayant jeté l'ancre dans l'un des ports, nous eûmes la curioſité de pénétrer dans le pays, & nous laiſſâmes Scinthare avec deux autres de nos compagnons à la garde du vaiſſeau. Après avoir traverſé une prairie émaillée de fleurs, nous rencontrâmes ceux qui étoient chargés de garder le rivage. Ils nous enchaînèrent avec des guirlandes de roſes, qui ſont parmi eux les liens les plus forts, & nous conduiſirent à leur Roi Rhadamanthe. Ils nous apprirent en chemin, que nous étions dans l'iſle For-

tunée. Arrivés en la présence du Prince, nous attendîmes que notre tour fût venu pour lui parler, car il avoit trois causes à entendre avant nous. La premiere étoit celle d'Ajax, fils de Télamon, & il s'agissoit de juger s'il seroit admis ou non parmi les Héros. On lui reprochoit sur-tout ses fureurs, qui l'avoient porté à se tuer lui-même. Après qu'on eut pesé mûrement toutes les raisons pour & contre, Rhadamanthe prononça que pour le moment on lui feroit prendre de l'ellébore, & qu'on l'enverroit vers Hippocrate, Médecin de Cos; que lorsqu'il auroit recouvré sa raison, il seroit admis au banquet des heureux. La seconde cause étoit celle de deux amans, Thésée & Ménélas, qui se disputoient Hélene, & Rhadamanthe jugea qu'elle devoit appartenir à ce dernier, qui avoit encouru tant de fatigues & de dangers pour elle; que Thésée d'ailleurs avoit assez d'autres femmes, entre autres

la Reine des Amazones & les filles de Minos. Le troiſieme étoit une diſpute ſur la préſéance entre Alexandre & Annibal; elle fut adjugée au Roi de Macédoine, qu'on fit aſſeoir à côté de Cyrus l'Ancien, Roi des Perſes. Nous parûmes enſuite devant le Tribunal. Le Juge nous demanda par quel motif nous étions venus vivans dans cette région ſacrée. Nous lui racontâmes toutes nos aventures, & après nous avoir fait un peu éloigner, il mit notre affaire en délibération, & conſulta long-temps ſur notre compte avec ſes Conſeillers, parmi leſquels nous vîmes le juſte Ariſtide d'Athenes. Il réfléchit en particulier quelques inſtans, & nous annonça qu'après notre mort nous ſerions punis de notre curioſité & de ce voyage téméraire; que nous ſortirions de l'iſle quand nous aurions paſſé quelque temps à la compagnie des Héros, & qu'il nous défendoit d'y ſéjourner plus de ſept

mois. L'Arrêt prononcé, nos chaînes de roſes tomberent d'elles-mêmes, & on nous introduiſit dans la cité, pour y être admis à la table des Héros. Cette ville eſt toute d'or; les remparts en ſont d'émeraude; on y entre par ſept portes, dont chacune eſt faite d'un ſeul arbre de cinnamomum; les rues en ſont toutes pavées d'ivoire. Tous les temples des Dieux y ſont bâtis de pierres de béril, & les grands autels ſur leſquels on immole les hécatombes, ſont d'une ſeule pierre d'améthyſte. Autour des murs coule un fleuve d'un parfum exquis, large de cent coudées de Roi, & aſſez profond pour qu'on y puiſſe nager. Les bains ſont de très-grands édifices de criſtal, parfumés de cinnamomum; au lieu d'eau, les baignoires ſont remplies d'une roſée chaude. Les vêtemens des Héros ſont tiſſus d'une toile d'araignée très-fine & couleur de pourpre. Eux-mêmes n'ont ni corps ni chair, quoiqu'ils en ayent

l'apparence; & cependant ils se tiennent debout, se meuvent, raisonnent & parlent. Leur ame, qui n'a qu'une enveloppe apparente, est en quelque sorte toute nue. Quoique cette enveloppe soit impalpable, on a peine à se persuader que ce qu'on voit n'est point un corps. Ce sont des ombres, mais des ombres qui ne sont ni étendues sur la terre, ni accompagnées de traces noires, comme celles qui nous suivent. Personne ne vieillit en ces lieux; on y reste toujours à l'âge qu'on avoit en y entrant. Il n'y fait jamais nuit, & le jour n'y est pas non plus très-éclatant; il ressemble à peu près au crépuscule du matin. Ils ne connoissent aussi qu'une saison dans toute l'année, & cette saison est un printemps perpétuel; il ne souffle qu'un seul vent, c'est le Zéphire. Le pays abonde en fleurs de toute espece, & en plantes salutaires qui donnent encore de l'ombre. Les vignes sont douze fois fertiles

par an, & produiſent tous les mois; les grenadiers, les pommiers & les autres arbres fruitiers y rapportent treize fois, parce qu'on les cueille deux fois dans le mois de Minos. Les épis de blé donnent des petits pains tout cuits, en forme de champignons qui croiſſent au haut de la tige. Il y a autour de la ville trois cent ſoixante & cinq fontaines d'eaux, autant de ſources de miel, & cinq cents de parfums, qui cependant ſont plus petites que les autres. Il y coule encore ſept fleuves de lait & huit de vin. La ſalle des banquets eſt bâtie hors l'enceinte des murs, dans un lieu appelé le *Champ Elyſée*. C'eſt une ſuperbe prairie environnée d'une forêt variée & touffue, qui donne un ombrage épais quand on veut s'y repoſer ſur le gazon fleuri qui en tapiſſe le ſol. Les vents ſont l'office de ſerviteurs, & apportent tout ce dont on a beſoin, excepté qu'ils ne verſent pas le vin

dans les coupes, parce que cela n'eſt pas néceſſaire; on trouve ſous ſa main, autour de la ſalle, de grands arbres du criſtal le plus tranſparent, dont les fruits ſont des vaſes de différente forme & de différente grandeur; quand on arrive pour ſe mettre à table, on en cueille un, qu'on place devant ſoi, & qui ſe remplit auſſi-tôt de vin. Les guirlandes & les fleurs du feſtin ſont fournies par des roſſignols & d'autres oiſeaux chantans, qui vont en prendre à leur bec dans les prairies voiſines, viennent voltiger ſur la tête des convives, & les laiſſent tomber ſur eux comme des flocons de neige. Des vapeurs épaiſſes s'élevent du fleuve des parfums, pour former des nuages odoriférans que le vent pouſſe doucement au deſſus de la ſalle, & ils tombent en roſée très-déliée. Pendant les repas, ils ont le plaiſir de la muſique & du chant. Les paroles ſont ordinairement des vers d'Homere. Ce Poëte eſt au

milieu des Héros, & il eſt placé à table immédiatement au deſſus d'Ulyſſe. Il y a des chœurs de jeunes garçons & de jeunes filles, dont les coryphées ſont Eunome de Locres (*), Arion de Leſbos, Anacréon & Stéſichore; car j'ai vu auſſi ce dernier en ces lieux, & il avoit fait ſa paix avec Hélene (**). Quand ceux-ci ont fini, on voit s'avancer un ſecond chœur compoſé de cygnes, d'hirondelles & de roſſignols (***), & leur concert eſt ſuivi des accords de flûtes que font entendre tous les arbres de la forêt à l'aide des vents. Près la ſalle, ſont encore

(*) C'étoit un Muſicien célebre, dont parle Saint Clément d'Alexandrie.

(**) Voyez tome III, p. 150.

(***) La prétendue voix des cygnes & des hirondelles eſt une pure fiction, qui n'a de fondement que dans la Fable, & n'en a jamais eu dans la Nature. Voyez tome I, p. 116 & ſuiv. voyez auſſi tome VII des Mém. de l'Académie, p. 319 des Belles-Lettres, une Diſſertation de M. Morin ſur ce ſujet.

deux fontaines deſtinées à maintenir la joie parmi les convives ; l'une eſt celle des Ris, & l'autre celle de la Volupté. Ils boivent de toutes deux en ſe mettant à table, & les délices & la gaîté accompagnent tous leurs repas (*). Je vais vous dire quels ſont les grands hommes que j'ai vus dans ce ſéjour : d'abord tous les demi-Dieux & tous les guerriers qui ſe ſont trouvés au ſiége de Troie, excepté Ajax le Locrien ; on diſoit qu'il étoit le ſeul d'entre eux condamné aux ſupplices des méchans (**) ; du nombre des Bar-

(*) Il eſt probable que cette deſcription des Champs Élyſées a fourni à Voltaire l'idée du pays d'Eldorado dans Candide, Chap. xvij & xviij.

(**) C'eſt Ajax, fils d'Oïlée, qui outragea Caſſandre, Prêtreſſe de Minerve, dans le temple même de la Déeſſe, & fameux par ſon impiété envers les Dieux ; ſelon les uns, il fut foudroyé, & ſelon les autres, englouti ſous les eaux par Neptune, qui fendit avec ſon trident le rocher

bares, les deux Cyrus, le Scythe Anacharsis, le Thrace Zamolxis, & l'Italien Numa. Outre cela, Lycurgue de Lacédémone, Phocion & Tellus d'Athenes, avec les sept Sages, excepté Périandre (*). J'y vis aussi Socrate, fils de Sophronisque, qui s'amusoit à causer avec Nestor & Palamede; il avoit autour de lui Hyacinthe, Narcisse, Hylas, & d'autres beaux garçons; il paroissoit passionné pour le premier, & beaucoup d'indices le trahissoient à cet égard; on disoit même que Rhadamanthe n'étoit pas trop content de lui, & l'avoit souvent menacé de le chasser de l'isle, s'il continuoit à débiter ses contes, & s'il ne renonçoit pas à sa piquante ironie. Platon seul

où il s'étoit sauvé après la tempête que ce Dieu fit élever à son départ de Troie, à la priere de Minerve.

(*) Parce qu'il fut Tyran de Corinthe sa patrie. Voyez Ambassade de Phalaris, tome V, page 418.

manquoit à ſa compagnie ; mais il habitoit, diſoit-on, ſa République, & vivoit ſelon les Loix qu'il avoit lui-même établies. Ariſtippe & Epicure étoient des plus conſidérés, comme les plus doux, les plus aimables des hommes, & les plus agréables convives. Eſope le Phrygien étoit le bouffon de la compagnie. Diogene de Sinope avoit tellement changé de caractere, qu'il étoit marié à la courtiſane Laïs ; il s'enivroit ſouvent, danſoit toujours & ſe livroit à toutes ſortes de folies bachiques. On n'y voyoit pas un ſeul Stoïcien ; ils graviſſoient encore, à ce qu'on diſoit, la colline eſcarpée où ils perchent la vertu. On nous apprit auſſi qu'il étoit défendu à Chryſippe d'entrer dans l'iſle avant d'avoir pris quatre doſes d'ellébore. Les Académiciens auroient bien voulu y être admis, mais ils doutoient encore, peſoient le pour & le contre, & n'étoient pas aſſurés que l'iſle exiſtât ou non. Peut-être auſſi

redoutent-ils le jugement de Rhadamanthe, & qu'ils ont peur de convenir qu'il y ait de jugement certain. On nous racontoit que beaucoup d'entre eux avoient ſuivi, dans un premier mouvement, ceux qui deſcendoient dans ce ſéjour, mais que le courage leur avoit manqué à moitié chemin, & qu'ils étoient retournés ſur leurs pas. Tels ſont les plus célebres perſonnages que nous vîmes en ces lieux. Achille y eſt auſſi en grand honneur, & Théſée après lui. Pour ce qui eſt des plaiſirs de l'amour, ils n'ont là rien d'indécent, & les habitans s'y livrent publiquement & ſous les yeux les uns des autres (*). Il n'y

(*) M. de Bougainville & le Capitaine Cook ont retrouvé la même liberté à l'iſle d'Otahiti. Au reſte, Lucien rend compte de cet uſage avec une licence digne des Héros fortunés, & qui paſſe celle des Otahitiens eux-mêmes. *Miſcent corpora publicè, & in conſpectu omnium, cum mulieribus pariter & cum maribus, & nequaquam malum hoc illis videtur.*

avoit que Socrate qui proteſtoit avec ſerment, qu'il ne ſe paſſoit rien de particulier dans ſes aſſiduités auprès des jeunes gens : mais tout le monde étoit perſuadé qu'il ſe parjuroit ; car Hyacinthe & Narciſſe convenoient ſouvent de ce qu'il nioit avec opiniâtreté. Les femmes y ſont communes, & jamais un homme n'a de jalouſie contre un autre ; ils ſont en cela Platoniques parfaits. L'autre amour y eſt auſſi des plus faciles, & il n'y a pas d'exemple d'un refus.

Deux ou trois jours après mon arrivée, je m'abouchai avec Homere, dans un moment où nous étions tous deux de loiſir ; & entre beaucoup d'autres queſtions, je lui demandai d'où il étoit, en lui obſervant que le lieu de ſa naiſſance étoit un problême juſqu'à ce jour parmi les vivans. Il me répondit que nous étions tous des ignorans, en le faiſant naître, les uns à Chio, les autres à Smyrne ; & la plu-

part à Colophon. » Je suis, dit-il, de Babylone; dans ma patrie on me nommoit Tygranes, & c'est pendant mon séjour en Grece qu'on a changé mon nom en celui d'Homere «. Je voulus encore savoir si les vers qu'on rejetoit dans ses Ouvrages étoient de lui, & il m'assura qu'il les avoit tous faits; ce qui me fit rire des froides diatribes des Grammairiens Zénodote & Aristarque. » Pourquoi, lui dis-je aussi, avez-vous commencé votre Iliade par la colere d'Achille? — C'est, me répondit-il, parce que cela s'est présenté d'abord à mon esprit «. Enfin, je fus curieux d'apprendre s'il étoit vrai, comme le prétendoient beaucoup de gens, qu'il eût composé l'Odyssée avant l'Iliade, & il me protesta que c'étoit faux. Comme je m'appercevois, de maniere à n'en point douter, qu'il faisoit usage de ses yeux, je n'eus pas besoin de lui faire de question sur l'aveuglement prétendu que la tradition lui prêtoit. Toutes

les fois que je le voyois libre, je m'approchois de lui pour satisfaire ma curiosité sur une infinité de choses, & il me répondoit toujours avec une extrême complaisance, sur-tout depuis qu'il étoit sorti victorieux d'une accusation intentée contre lui. Thersite l'avoit cité au Tribunal de Rhadamanthe, pour l'avoir injurieusement tourné en ridicule dans ses vers. Mais Homere, secondé d'Ulysse qui plaida sa cause avec lui, avoit gagné complétement. Pythagore de Samos arriva pendant notre séjour, après avoir éprouvé sept métamorphoses, & avoir vu passer alternativement son ame dans le corps de sept animaux différens. Il avoit tout le côté droit d'or. Les Juges déciderent que pour cette fois il resteroit dans l'isle, & on ne savoit s'il falloit l'appeler Pythagore ou Euphorbe. Empedocle se présenta aussi tout rôti & tout couvert de brûlures, &, malgré ses instantes prieres, on

refusa de l'admettre. Nous fûmes aussi témoins de la célébration des Jeux qu'ils appellent *Thanatusies* (*). Achille & Thésée y présidoient, le premier pour la cinquieme fois, & le second pour la septieme. Sans entrer dans aucun détail, je dirai seulement que Carus, descendant d'Hercule, remporta la victoire à la lutte sur Ulysse, qui fut vaincu. Arée d'Egypte, qui fut enseveli à Corinthe, combattit au pugilat contre Epée; mais ils partagerent également le prix. Il n'est point d'usage d'en proposer pour le pancrace chez les Morts. Je ne me souviens plus de celui qui fut vainqueur à la course. Parmi les Poëtes, Homere étoit infiniment supérieur à tous les autres; Hésiode toutefois remporta le prix. La récompense, dans tous les

(*) Jeux ou fêtes des Morts, par allusion aux Jeux funéraires des Grecs, &c. de Θάνατος, la Mort.

Jeux, étoit une couronne de plumes de paon.

A peine étoient-ils finis, qu'on vint annoncer que ceux qui étoient détenus dans le séjour des impies, après avoir brisé leurs chaînes & terrassé leurs Gardes, s'avançoient vers l'isle, ayant à leur tête Phalaris d'Agrigente, Busiris d'Égypte, & Diomede de Thrace, avec Scyron & Pityocampte. A cette nouvelle, Rhadamanthe envoya les Héros vers les rivages, sous la conduite de Thésée, d'Achille & d'Ajax, fils de Télamon, qui avoit recouvré ses sens. Ils combattirent les rebelles & remporterent la victoire, qui fut due en grande partie aux exploits d'Achille. Socrate, qui étoit à l'aile droite, se montra bien mieux en cette rencontre, qu'il n'avoit fait autrefois au combat de Delium; car il ne prit point la fuite & ne tourna pas le dos à l'approche de l'ennemi. Aussi, pour récompenser dignement sa valeur, on

lui accorda un beau & grand jardin hors la ville. Il y rassembla depuis ses amis, & ce fut l'Académie du séjour des Morts. Les vaincus furent pris, remis aux fers, & destinés à des supplices plus rigoureux qu'auparavant. Homere avoit chanté ce combat, & m'avoit fait présent de son Poëme pour l'apporter sur la terre; mais je l'ai perdu depuis avec beaucoup d'autres choses. Il commençoit par ce vers :

Muse, des Héros morts raconte les exploits.

La guerre ainsi heureusement terminée, on fit, pour célébrer la victoire, un banquet, dans lequel on ne servit que des féves, selon la coutume des ombres. Ce fut une grande fête dans toute l'isle; il n'y eut que Pythagore qui n'y prit aucune part, & s'éloigna du festin par l'aversion qu'il a pour les féves. Nous avions déjà passé six mois dans le séjour des Héros, & vers le milieu du septieme, il arriva une sin-

guliere aventure. Cinyre (*), fils de Scinthare, jeune homme beau & bien fait, aimoit Hélene depuis long-temps, &, ſelon toute apparence, elle l'aimoit elle-même à la fureur. Ils s'élançoient des œillades dans les repas, ſe portoient des ſantés, & ſortoient enſemble pour aller ſe promener tête à tête dans les bois. La paſſion & l'inexpérience avoient porté Cinyre juſqu'à enlever Hélene, & celle-ci étoit bien réſolue de ſon côté à ſe ſauver avec lui dans quelqu'une des iſles voiſines, comme Phello ou Tyroeſſa (**). Ils avoient mis depuis long-temps dans leurs intérêts trois de mes compagnons des plus audacieux, qui devoient favoriſer leur fuite. Le jeune homme n'en avoit rien dit à ſon pere, bien aſſuré qu'il s'oppoſeroit à ſon deſſein. Ils

(*) Ce mot ſignifie *le Plaintif* ou *le Gémiſſant*.

(**) *L'iſle du fromage*, dont il eſt parlé plus haut, ſans lui donner de nom; de τυρός, fromage.

l'exécuterent quand ils crurent en avoir trouvé le moment favorable, & profiterent d'une nuit où j'étois éloigné, parce que je m'étois endormi par hasard après le repas; ils partirent à la hâte & à l'insu de tout le monde, avec Hélene. Ménélas s'éveillant au milieu de la nuit, & ne trouvant pas son épouse à ses côtés, fit d'abord grand bruit, & courut avec son frere au palais de Rhadamanthe (*). Au point du jour, les Gardes rapporterent qu'ils voyoient un vaisseau déjà fort éloigné en mer. A l'instant on fit partir cinquante Héros sur un autre na-

(*) L'Auteur oublie ce qu'il a dit plus haut de la communauté des femmes, & du peu de jalousie qui régnoit parmi les Morts. On a dû remarquer dans ce Roman beaucoup d'autres incohérences, & des contradictions; mais Lucien sans doute les a bien vues lui-même, & ne s'en est point fait scrupule. Sa Préface rend excusables toutes ces invraisemblances, d'ailleurs pleines d'esprit & d'allusions très-ingénieuses.

vire fait d'une seule piece d'asphodele, avec ordre d'aller à la poursuite des fugitifs. Ceux-ci faisant force de rames, les atteignirent vers le milieu du jour, au moment où ils entroient dans la mer Lactée près l'isle de Tyroessa, & peu s'en fallut qu'ils ne leur échapassent. Ils remorquerent le vaisseau des amans au leur avec une chaîne de rose, & le ramenerent dans le port. Hélene pleurant à chaudes larmes & toute confuse, s'étoit enveloppé la tête pour cacher son embarras. Rhadamnthe interrogea Cinyre & ses compagnons, pour savoir s'ils n'avoient point de complices; puis les ayant jugés coupables, il les fit lier par les parties; on les fouetta avec des branches de mauve, & ils furent relégués dans le séjour des impies. On décida en même temps que nous sortirions incessamment de l'isle, & on ne nous donna que le jour suivant pour faire les préparatifs de notre départ. Je

fus

fus consterné de cette Sentence, & je gémis en pensant à la vie délicieuse que nous allions quitter pour courir de nouveaux hasards. Les ombres tâchoient de me consoler, en me disant que dans un petit nombre d'années je reviendrois en ces lieux, & déjà elles me montroient le siége & la place que j'occuperois parmi les plus vertueux. Je fus trouver Rhadamanthe, & le supppliai de me dire ce qui devoit m'arriver, & les pays que j'aurois à parcourir dans ma navigation. Il me répondit qu'après beaucoup de courses & de dangers, je retournerois dans ma patrie ; mais il ne voulut point me dire dans quel temps. Voyez-vous, ajouta-t-il, six isles devant vous? On apperçoit dans les cinq plus voisines un feu toujours ardent, & c'est la demeure des impies. Plus loin est l'isle de Calypso, mais on ne la voit pas d'ici. Quand vous aurez passé au delà, vous arriverez à un vaste continent,

diamétralement oppoſé à votre patrie ; vous y aurez beaucoup à ſouffrir, & après y avoir parcouru un grand nombre de Nations, vous trouverez enfin une autre contrée. Il arracha enſuite une racine de mauve & me la donna, en me preſcrivant de l'invoquer dans les grands dangers auxquels je ſerois expoſé ; il ajouta que quand je ſerois aux Antipodes, il falloit me donner de garde de jamais remuer du feu avec mon épée, de manger du lupin, ou de me livrer à une femme qui eût plus de dix-huit ans ; qu'avec ces précautions je pourrois eſpérer de revenir dans l'iſle Fortunée. Je m'occupai dès-lors des préparatifs de mon voyage, & je fis encore un repas avec les Héros. Le lendemain je priai Homere de me faire une inſcription en deux vers, & je les gravai ſur une petite colonne de pierre de beril que j'élevai ſur le port. Elle étoit conçue en ces termes :

Après avoir connu le séjour des Heureux, Lucien revit la terre, à la faveur des Dieux.

Je partis le jour suivant, & tous les Héros me reconduisirent. Ulysse m'aborda en particulier, & me remit, en cachette de Pénélope, une lettre adressée à Calypso dans l'isle d'Ogygie. Rhadamanthe m'avoit donné le Nocher Nauplion pour m'accompagner, afin que si l'on vouloit nous arrêter dans les isles voisines, il pût faire connoître que nous passions outre. Après avoir traversé l'athmosphere odoriférante, nous passâmes dans une autre, où l'on ne respiroit que des vapeurs de soufre, de bitume & de poix, mêlées avec une odeur insupportable de chair humaine brûlée; ce nouvel air épais & sombre distille une rosée de poix; nous entendions aussi de loin retentir des coups de fouet, & les gémissemens d'une nombreuse multitude. Nous n'abordâmes qu'une seule de ces isles, & je ne décrirai que celle-là. Elle est par-

tout environnée d'affreux précipices, & de rochers ſtériles & eſcarpés ; on n'y voit ni plantes ni eau. A force de gravir en rampant, nous avançâmes par un ſentier hériſſé de pointes & d'épines ; nous traverſâmes une plaine hideuſe, & nous parvînmes enfin aux cachots & au lieu des ſupplices. L'aſpect de ce ſéjour nous inſpira une ſurpriſe mêlée d'horreur ; le ſol en eſt ſemée d'épées & de pointes aiguës ; il eſt environné de trois fleuves, dont l'un eſt de limon fangeux, l'autre de ſang, & le troiſieme de feu. Ce dernier eſt d'une largeur immenſe, qu'il eſt impoſſible de traverſer ; il coule comme tout autre fleuve, & forme des vagues ainſi que la mer. Il nourrit un grand nombre de poiſſons, dont pluſieurs reſſemblent à de gros tiſons enflammés, & les plus petits, qu'on nomme *Lychniſques*, ont l'air de charbons ardens. Il n'y a qu'une entrée fort étroite au milieu de ces trois fleuves, & la

garde en est confiée à Timon le Misanthrope. Cependant nous pénétrâmes plus loin, sous les auspices de notre guide Nauplion, & nous vîmes dans les tourmens une foule de Rois & de Particuliers, dont nous reconnûmes quelques-uns; entre autres Cynire, suspendu par l'endroit où il avoit été enchaîné, & entouré d'une épaisse fumée. Ceux qui nous montroient ces lieux, nous firent l'histoire des malheureux patiens, & nous expliquerent la cause de leurs supplices. Les plus rigoureux étoient pour ceux qui avoient menti pendant leur vie, & n'avoient pas écrit la vérité; de ce nombre étoient Ctésias de Cnide, Hérodote, & beaucoup d'autres. A leur vue, je conçus bonne espérance pour mon sort dans l'autre vie, en ne me sentant coupable d'aucun mensonge. Je me hâtai de retourner à mon vaisseau, & de prendre congé de Nauplion, parce que je ne pouvois supporter plus

long-temps un auſſi horrible ſpectacle.

Peu après nous apperçûmes l'iſle des Songes, qui nous ſembloit être dans un nuage, & que nous diſtinguions à peine, quoique nous n'en fuſſions pas fort éloignés. Elle étoit elle-même une eſpece de ſonge, car plus nous en approchions, plus elle paroiſſoit reculer devant nous. Lorſqu'enfin nous y fûmes abordés, nous entrâmes dans le port nommé *Hypnus* (*), près la porte d'ivoire, où eſt le temple d'Alectryon (**). Nous y deſcendîmes au crépuſcule du ſoir, & après avoir paſſé la porte, nous vîmes beaucoup de ſonges de toute eſpece. Je parlerai d'abord de la ville, dont perſonne n'a encore fait mention; Homere eſt le ſeul qui en ait parlé, mais il n'en a

(*) D'ὕπνος, ſommeil.

(**) Alectryon eſt le même que Gallus, dont Lucien a raconté l'hiſtoire dans le Dialogue du Coq. Voyez tome II, p. 96 & ſuiv.

pas fait une description exacte. Tout autour de l'isle, regne une forêt dont les arbres sont des pavots d'une hauteur prodigieuse, & des mandragores; leurs branches sont couvertes d'une multitude innombrable de chauves-souris; ce sont les seuls oiseaux qui naissent dans l'isle. Tout auprès, coule un fleuve qu'ils appellent Nyctipore (*); à côté des portes, sont aussi deux fontaines, dont l'une se nomme Negrete (**), & l'autre Pannychie (***). La ville est entourée d'un large fossé qui présente toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Homere ne lui donne que deux portes (****), mais elle en a

(*) Noctambule, errant pendant la nuit, de νὺξ, νυχτὸς, la nuit, & πορεύω, passer, voyager.

(**) Νήγρετος, *inexpertectus*, qu'on ne peut éveiller; de νὴ, particule privative, & d'ἐγείρω, éveiller.

(***) Πάννυχία, *pernox*, qui dure toute la nuit, de πᾶς, tout, & νὺξ, la nuit.

(****) Voy. l'Odyss. Chant XIX, vers 562.

quatre, deux desquelles donnent dans le champ de l'Indolence; l'une est de fer, & l'autre de brique; c'est par là, dit-on, que sortent les songes tragiques, cruels & terribles. Les deux autres portes regardent la mer & le port; l'une est de corne, & l'autre, par laquelle nous sommes passés, est d'ivoire. A droite, en entrant dans la ville, on rencontre le temple de la Nuit, qui est, avec Alectryon, la Divinité qu'ils réverent le plus. Le temple de ce dernier est près du port. A main gauche, est le palais du Sommeil; il est Roi de l'isle, & il a deux Satrapes ou Ministres, Taraxion, fils de Matœogene (*), & Plutoclès, fils de Phan-

---

Virgile ne lui en donne pas davantage; voyez Enéide, Chant VI, vers 893.

(*) Taraxion veut dire, *terriculum*, épouvantail; & Matœogene signifie, qui donne de vaines espérances, qui fait évanouir celles qu'on avoit conçues; c'est à peu-près comme si l'on disoit, l'*Épouvantail, fils du Contre-temps.*

tasion (*). Au milieu de la place, est une fontaine appelée Cathéotis (**), & aux deux côtés, les temples de l'Imposture & de la Vérité. Ils ont aussi un sanctuaire où l'on rend des oracles; Antiphon (***) en est le Prêtre & le Prophete, & c'est lui qui interprete les songes; il tient cette dignité de la puissance royale. Les songes ne sont ni de même nature, ni de même espece; les uns sont grands, beaux & bienfaits; les autres sont petits & difformes; ceux-ci sont d'or, & ceux-là sont de vil prix. On en voyoit aussi quelques-uns qui étoient ailés & d'une forme singuliere; d'autres décorés comme pour une pompe, & on les

(*) Plutoclès veut dire, vanité ou orgueil des Riches; & Phantasion, erreur, fantôme, imposture.

(**) Profond sommeil, de κάθος, assoupissement.

(***) Contradicteur.

auroit pris pour des Rois ou des Dieux. Nous en reconnûmes plusieurs que nous avions vus autrefois chez nous. Il y en avoit qui venoient au devant de nous, & nous saluoient comme s'ils avoient été de notre connoissance. Ils nous prenoient par la main, nous assoupissoient, nous faisoient la réception la plus magnifique, & nous promettoient de nous faire Rois ou Satrapes ; quelques-uns même conduisoient chacun de nous dans sa patrie, nous faisoient voir nos amis, & nous ramenoient le même jour. Nous passâmes chez eux trente jours & trente nuits à dormir & à manger. Au bout de ce terme, un grand coup de tonnerre vint tout-à-coup nous éveiller, & après nous être munis de provisions, nous levâmes l'ancre.

En trois jours nous fûmes portés à l'isle d'Ogygie. Avant de débarquer, j'ouvris la lettre dont j'étois chargé, & j'y lus ce qui suit : » Ulysse à Ca-

» lypso ; salut. Vous saurez qu'après
» mon départ de chez vous, sur le
» vaisseau que vous m'aviez donné,
» je fis naufrage & me fauvai à peine,
» grace à Leucothée, qui me fit con-
» duire à l'isle des Phéaciens. De là je re-
» tournai chez moi, où je trouvai beau-
» coup de poursuivans qui aspiroient à
» la main de mon épouse, & menoient
» une vie délicieuse à mes dépens. Après
» que je me fus délivré d'eux tous ; je
» fus tué moi-même par Télégon que
» j'avois eu de Circé, & maintenant
» je suis dans l'isle des Héros fortu-
» nés. Je suis bien fâché d'avoir quitté
» votre séjour & renoncé à l'immorta-
» lité que vous m'aviez offerte. Si je
» puis trouver une occasion favorable,
» je m'échapperai d'ici, & j'irai vous
» rejoindre ». Ulysse ajoutoit à cela quelques mots de recommandation, & lui demandoit l'hospitalité pour nous. En avançant dans l'intérieur de l'isle, je trouvai, à quelque distance

de la mer, une caverne telle qu'elle eſt décrite dans Homere; là Calypſo étoit occupée à filer de la laine. Elle prit la lettre, la ferra dans ſon ſein, & répandit d'abord un torrent de larmes. Elle nous fit enſuite l'accueil le plus flatteur, nous traita ſplendidement, & nous parla beaucoup d'Ulyſſe. Elle nous demanda ſi Pénélope étoit belle, & auſſi vertueuſe qu'Ulyſſe s'en flattoit autrefois. Nous fîmes à toutes ces queſtions les réponſes que nous jugions devoir être les plus agréables, puis nous retournâmes à bord, & nous dormîmes près du rivage.

Le lendemain matin nous partîmes par un vent aſſez violent. Après avoir été tourmentés de la tempête pendant deux jours, nous fûmes jétés le troiſieme chez les Colocynthopirates (*).

(*) Qui naviguent dans des coloquintes ou courges; de κολοκύνθη, *cucurbita*, & πείρω, faire trajet, ou faire le métier de Pirates.

Ce ſont des eſpeces de Sauvages des iſles voiſines, qui commettent toutes ſortes de déprédations contre les navigateurs qui paſſent dans ces parages. Ils ont de grands vaiſſeaux faits avec des courges de ſix coudées de long. Quand elles ſont deſſéchées, ils les vident, les creuſent & leur donnent la forme d'un navire; leurs mâts ſont des roſeaux, & leurs voiles des feuilles de coloquinte. Ils joignirent enſemble l'équipage de deux bâtimens, fondirent ainſi ſur nous, & nous bleſſerent beaucoup de monde avec des amandes de courges, qu'ils lançoient au lieu de pierres. Nous combattions depuis long-temps à armes égales, lorſque nous apperçûmes, vers le milieu du jour, les Caryonautes (*) qui s'avançoient derriere les Colocynthopirates dont ils étoient ennemis, comme

(*) Qui naviguent dans des coquilles de noix; de κάρυον, noix, & Ναύτης, Pilote, Navigateur.

l'événement nous le fit connoître ; car ceux-ci les sentant approcher, nous quittèrent pour aller à leur rencontre. Ayant hissé nos voiles, nous prîmes le large, les laissant aux mains les uns avec les autres. Il nous parut que l'avantage resteroit aux Caryonautes, qui étoient plus nombreux, & combattoient avec cinq vaisseaux plus solides que ceux des autres, & mieux garnis de monde. Ces vaisseaux étoient des moitiés de coquilles de noix, dont chacune avoit quinze pas de long. Une fois hors de leur portée, nous pansâmes nos blessés, & depuis ce moment nous fûmes toujours sous les armes, dans la crainte de quelque nouvelle attaque. Ce ne fut pas sans raison ; car avant la fin du jour nous vîmes sortir d'une isle déserte une bande d'environ vingt hommes qui s'avançoient vers nous, portés sur des dauphins. C'étoient aussi des Pirates. Ces animaux sont pour eux une excel-

lente monture, & nous les entendions hennir de joie, comme des chevaux. Quand ils furent près de nous, ils se rangerent des deux bords de notre vaisseau, & se mirent à nous lancer des seches racornies & des yeux de crabes. Mais ils ne purent tenir contre nos fleches & nos traits, & ils se sauverent presque tous blessés dans leur isle.

Vers le milieu de la nuit, comme il faisoit un grand calme, nous fûmes donner, sans le savoir, contre un nid d'alcyons qui avoit à peu près six cents stades de circuit. Un alcyon presque aussi grand étoit dessus à couver ses œufs. Il s'envola subitement, & peu s'en fallut que le vent de ses ailes ne nous fît couler à fond. Il faisoit entendre, en fuyant, une voix tout-à-fait lamentable. Quand le jour parut, nous descendîmes dans le nid pour le considérer; on l'auroit pris pour un grand vaisseau, & il étoit construit avec des arbres entiers. F

contenoit cinq cents œufs, dont chacun étoit plus gros qu'un baril de Chio. Les petits étoient déjà tout formés dans la coque, & on les entendoit crier. Nous en briſâmes un à coups de coignée, & nous en tirâmes un oiſeau ſans plumes, auſſi gros pour le moins que vingt vautours.

Ayant continué notre courſe, il nous arriva, à deux cents ſtades du nid d'alcyons, un prodige des plus ſurprenans; une oie vint ſe percher ſur notre proue, battit des ailes & chanta; puis les cheveux repouſſerent tout-à-coup à notre Pilote Scintharre, qui étoit chauve par toute la tête. Ce qui nous étonna davantage encore, le mât de notre vaiſſeau reverdit, pouſſa des branches, & donna des fruits; c'étoient des figues & des grappes de raiſins encore vertes. On imagine bien qu'à cette vue nous fûmes ſaiſis d'un grand trouble, & nous priâmes les Dieux de détourner de nous tout mauvais augure.

Cinq cents ſtades plus loin, nous découvrîmes une immenſe forêt de cyprès & de pins. Nous crûmes d'abord toucher un continent, mais les arbres ſortoient de la mer, & quoiqu'ils n'euſſent point de racines, ils ſe tenoient droit ſur leurs troncs, en nageant au gré des flots. Arrivés auprès, nous fûmes fort embarraſſés du parti que nous avions à prendre. Il nous étoit impoſſible, avec notre vaiſſeau, de traverſer une forêt touffue, & il nous paroiſſoit bien difficile de retourner dans notre patrie. Je montai ſur la cime d'un arbre des plus élevés, pour découvrir juſqu'où la forêt pouvoit s'étendre; je vis qu'elle avoit plus de cinq cents ſtades de long, & que la mer reprenoit enſuite. Nous réſolûmes de hiſſer notre vaiſſeau ſur la cime des arbres qui étoient fort ſerrés, & de gagner ainſi l'extrémité oppoſée, s'il étoit poſſible. En conſéquence nous attachâmes le navire à un gros cable,

& montant ſur les arbres, nous le tirâmes à force de bras & de peines, puis l'ayant poſé ſur les branches, nous étendîmes nos voiles & voguâmes à la faveur du vent, comme ſi nous avions été ſur la mer. Je me rappelai alors le vers du Poëte Antimaque, qui dit quelque part (*) :

Leur vaiſſeau parcouroit une mer de branchages.

Ayant ainſi traverſé la forêt, nous deſcendîmes notre vaiſſeau comme nous l'avions monté, & nous naviguâmes ſur une mer claire & limpide, juſqu'au bord d'un gouffre profond, cauſé par la ſéparation des eaux qui laiſſoient entre elles un vide immenſe, à peu

(*) Antimaque, ſelon Athénée, avoit mis en vers la guerre des Peuples d'Argos contre les Thébains, & ce Poëme étoit intitulé la *Thébaïde*. Il paroît que ce Poëte étoit fort eſtimé; & l'Empereur Adrien le préféroit, dit-on, à Homere, ce qui ne prouveroit rien contre le Prince des Poëtes.

près comme ces ouvertures qu'on voit dans les plaines à la suite des tremblemens de terre. Nous serrâmes les voiles avec précipitation, & notre vaisseau s'arrêta au moment où nous allions être engloutis. Nous alongeâmes le cou pour regarder en bas, & nous vîmes avec une surprise mêlée de frayeur, un précipice de mille stades au moins de profondeur, entre les deux côtés de la mer, qui restoient droits & en équilibre comme deux murailles (*). En promenant nos regards de tous côtés,

(*) L'ancien Scholiaste Grec de Lucien, qui étoit Chrétien, mais qui paroît un peu superstitieux, prétend que notre Auteur se moque ici du passage de la mer Rouge, & il voit également des sarcasmes impies en plusieurs autres endroits de ce jeu d'esprit. Pour nous, nous pensons plus que jamais, avec les meilleurs Critiques, que Lucien ne connoissoit ni l'Ancien ni le Nouveau Testament, & qu'il n'avoit que des notions très-superficielles & très-fausses de la Religion des Juifs & de celle des Chrétiens.

nous apperçûmes, dans le lointain, un pont d'eau qui joignoit les bords des deux mers & conduiſoit de l'une à l'autre. Nous fîmes tous nos efforts pour y entrer à force de rames, & après bien des travaux, nous traverſâmes le précipice, contre toute eſpérance.

Cette nouvelle mer étoit calme & paiſible, & nous y rencontrâmes une petite iſle de facile accès, & que nous trouvâmes habitée, mais par des Sauvages nommés Bucéphales, qui ont une tête & des cornes de taureau, comme on repréſente le Minotaure. Nous deſcendîmes pour faire de l'eau & quelques proviſions, s'il étoit poſſible, car nous n'avions plus rien à manger. Nous trouvâmes aiſément des ſources, mais il n'y avoit pas d'apparence que nous puſſions nous pourvoir de vivres; ſi ce n'eſt que nous entendions de grands mugiſſemens dans le lointain. Perſuadés que c'étoit un troupeau de bœufs, nous avançons, & nous voyons des

hommes. Dès qu'ils nous apperçoivent eux-mêmes, ils nous poursuivent, & se saisissent de trois de nos compagnons : nous prîmes tous la fuite vers la mer ; puis prenant les armes, pour ne point abandonner nos amis sans les défendre, nous fondons sur les Bucéphales, déjà occupés à se partager les chairs de ces malheureux qu'ils avoient mis en pieces. Nous répandons la terreur parmi eux, nous les poursuivons à notre tour, nous en tuons environ cinquante, & nous en prenons deux vivans. Nous revînmes avec eux au vaisseau, sans avoir trouvé de provisions. Tout l'équipage étoit d'avis qu'on mît à mort nos deux prisonniers ; mais je n'approuvai point ce parti, & je résolus de les garder jusqu'à ce que les Bucéphales nous envoyassent des Députés pour les ravoir, en nous payant leur rançon. Il étoit aisé de pressentir, à leurs mugissemens lugubres, qu'ils y étoient assez dispo-

ſés, & ils avoient tout l'air de vouloir nous demander grace. Le prix de la rançon fut un grand approviſionnement de fromages, de poiſſons ſecs, d'oignons, avec quatre cerfs, dont chacun avoit les deux pieds de devant confondus & réunis en un. Nous leur rendîmes leurs compagnons en échange, & nous partîmes après une halte d'un jour.

Bientôt après, nous vîmes des poiſſons nageant ſous l'eau, des oiſeaux voler autour de nous, & tous les autres indices qui annoncent l'approche du continent. Mais un peu plus loin, nous rencontrâmes des navigateurs d'un genre tout nouveau. Ils ſont eux-mêmes les pilotes & le vaiſſeau, & ils voyagent couchés ſur le dos, à la ſurface de l'eau. Je n'oſe nommer le mât naturel qui s'éleve au milieu de leur corps, & dont la hauteur eſt proportionnée à la maſſe du navire (*);

(*) Le Texte dit à la lettre : Ὀρθώσαντες τὰ αἰδοῖα, μεγάλα δὲ φέρουσιν.....

ils y attachent des voiles, dont ils tiennent les cordages inférieurs entre leurs mains, & ils voguent ainsi au gré des vents.

Après eux, en venoient d'autres assis sur des morceaux de liége. Ils se font traîner par deux dauphins attelés ensemble & conduits par des rennes. Ceux-ci n'étoient ni insolens, ni sauvages; ils venoient paisiblement & sans crainte autour de nous; ils admiroient notre vaisseau, & le considéroient avec une extrême curiosité.

Sur le soir, nous abordâmes à une petite isle habitée par des femmes qui nous semblerent parler grec. Elles nous approchoient, nous prenoient les mains & nous embrassoient. Elles étoient toutes belles, jeunes, & parées en courtisanes, avec des robes qui leur tomboient jusqu'aux talons. Leur isle se nomme Cobaluse (*), & leur

(*) Ce mot & le suivant paroissent assez dif-

ville Hydamardie (*). Chacune d'elles s'emparoit de quelqu'un de nous, vouloit nous conduire chez elle & nous donner l'hoſpitalité. Je me faiſois un peu prier, parce que toutes ces avances ne m'annonçoient rien de bon. En effet, en examinant le local avec plus d'attention, je vis la terre couverte d'oſſemens humains & de crânes. Je ne voulus point crier pour appeler mes compagnons & leur faire prendre les armes; mais ayant tiré ma

---

ficiles à interpréter à tous les Commentateurs, & ils le ſont en effet. Sans entrer ici dans des diſcuſſions ennuyeuſes; nous adoptons la conjecture, d'après laquelle il faudroit lire *Cobaluſe*, l'iſle Trompeuſe, du mot κόβαλος, fourbe, malicieux, impoſteur.

(*) Ce nom eſt encore plus embarraſſant que le premier; ce qu'on pourroit dire de plus ſatisfaiſant, ce ſeroit d'y voir une alluſion au changement de ces Magiciennes en eau, & de lire Hyda Maurie, *ville dont les habitans ſe diſſipent en eau*; διὰ τὸ εἰς ὕδωρ ἀφανίζεσθαι.

branche

branche de mauve, je lui fis de preſſantes ſupplications pour échapper au danger préſent. Quelques momens après, & pendant que mon Hôteſſe étoit occupée à me ſervir, je m'apperçus qu'elle n'avoit pas des jambes de femme, mais des pieds & des cornes d'âne. Alors, l'épée à la main, je me ſaiſis de ſa perſonne, je la lie, & j'exige qu'elle m'informe avec vérité de tout ce qui concerne l'iſle & les femmes qui l'habitent. Elle eut bien de la peine à y conſentir; elle m'avoua enfin qu'elles étoient des femmes marines, qu'on nommoit *Onoſceles* (*); qu'elles mangeoient ceux qu'elles recevoient dans leur demeure. Nous les enivrons, me dit-elle, nous les faiſons coucher avec nous, & quand ils ſont endormis, nous faiſons main baſſe ſur eux. A ces mots, je la laiſſe dans ſes liens, je monte au

(*) *Aſini cruras*, femmes aux pieds d'âne; d'ὄνος, l'âne, & σκέλος, la cuiſſe, la jambe.

haut de la maiſon, & j'appelle mes compagnons de toutes mes forces. Quand ils furent raſſemblés, je les informai de tout ce que je venois d'apprendre; je leur fais obſerver les oſſemens épars, & je les conduis à ma priſonniere. A l'inſtant elle fondit en eau, & diſparut à nos yeux. Cependant je plongeai mon épée dans cette eau, pour voir ce qui en réſulteroit, & elle ſe changea auſſitôt en ſang. Nous courûmes à grands pas à notre vaiſſeau, & prîmes bien vîte la fuite.

Au Soleil levant, nous découvrîmes un continent, que nous conjecturâmes être préciſément oppoſé au nôtre, au delà de l'Océan. Après y avoir fait des ſupplications & des vœux, nous délibérâmes ſur le parti que nous devions prendre. Les uns étoient d'avis que nous revinſſions ſur nos pas, après avoir ſeulement reconnu cette terre; les autres vouloient laiſſer le vaiſſeau à l'ancre, & aller à la découverte du pays &

de ſes habitans. Pendant toutes ces délibérations, il s'éleva une furieuſe tempête, qui pouſſa violemment notre vaiſſeau contre la côte, & le mit en pieces; à peine eûmes-nous le temps de prendre nos armes & les choſes les plus néceſſaires, & de nous ſauver à la nage.

Telles ſont les aventures qui nous ſont arrivées juſqu'à ce naufrage; tant ſur mer que dans les iſles, dans l'air, dans la baleine, dans l'iſle Fortunée, dans celle des Songes, chez les Bucéphales & les Onoſceles. Je continuerai dans les Livres ſuivans le récit de ce que nous avons éprouvé chez les Antipodes (*).

(*) Lucien n'a point continué le récit qu'il ſemble annoncer; & il y a grande apparence que cette promeſſe même étoit une fiction, comme tout le reſte.

# ANACHARSIS,

## OU

# DE LA GYMNASTIQUE (*).

## ANACHARSIS, SOLON.

ANACHARSIS. DITES-MOI, Solon ; que signifie ce que je vois faire à vos jeunes gens (**) ? Les uns se colletent &

(*) Voyez sur le Scythe Anacharsis, & sur ses liaisons avec Solon, le Discours du Scythe, ou l'Hospitalier, tome I, p. 75.

(**) M. Burette a fait plusieurs Mémoires sur les Athletes & les différens exercices du Gymnase. Ce Dialogue de Lucien lui a beaucoup servi ; mais il en a expliqué lui-même beaucoup d'expressions & de passages, & nous le citerons avec reconnoissance.

Par exemple, pour bien entendre ce commencement, nous dirons, d'après lui, que les

se donnent le croc en jambe (*); les autres se prennent à la gorge, se tor-

---

Athletes s'exerçoient tous les jours dans la palestre, sous la conduite de plusieurs Officiers qui leur étoient préposés ; qu'ils se mettoient nus pour certains exercices, comme la lutte, le pancrace, & même certaines courses ; qu'après s'être dépouillés de leurs habits, ils étoient frottés d'huile, ou seule, ou mêlée avec une certaine quantité de cire & de poussiere, dans un endroit destiné à cet usage, & par des Officiers particuliérement chargés de ce soin ; quelquefois cependant ils se rendoient réciproquement ce service, comme on le voit ici. D'autres fois, après s'être huilés, ils s'enduisoient de boue ; le plus souvent ils se couvroient de sable & de poussiere, soit en s'y roulant eux-mêmes, soit en se faisant saupoudrer. Premier Mémoire sur les Athletes, tome I, p. 292 & suiv. Mémoire sur la Lutte, tome IV, p. 327 & suivantes.

(*) Le même Savant, Mém. sur la Lutte, p. 352, distingue deux sortes de lutte, l'une, qui est celle-ci, dans laquelle les Lutteurs combattoient debout & de pied ferme, en cherchant à se terrasser, l'autre, dont il est question après la premiere,

dent les membres, se roulent & se vautrent dans la boue comme des pourceaux. J'ai remarqué que lorsqu'ils étoient déshabillés, ils s'huiloient d'abord fort paisiblement entre eux, mais qu'ensuite baissant la tête, ils s'entrechoquoient tout-à-coup comme des beliers. Quand l'un a fait perdre l'équilibre à l'autre & qu'il l'a terrassé, il ne lui permet plus de se relever; il le tient serré entre ses jambes, lui foule le ventre à deux genoux, & lui met le coude sur la gorge en le suffoquant. Le malheureux porte la main à l'épaule de son adversaire, sans doute pour lui faire entendre par ce signe qu'il lui demande grace. Quoiqu'ils soient frottés d'huile, cela ne

---

& que M. Burette appelle *horizontale* ou *renversée*, consistoit à se rouler sur le sable, à fouler son adversaire, & à le serrer de maniere à l'obliger à demander grace. Les Athletes se rouloient aussi seuls dans le sable, uniquement pour s'en couvrir le corps.

les empêche pas de s'enduire de boue; l'ordure & la ſueur rendent leurs onctions inutiles, & ils me font rire quand je vois qu'ils eſquivent les mains de leurs compagnons comme des anguilles. En voilà qui font la même choſe en plein air; ils ne ſe roulent point dans la boue comme les autres, mais ſe couvrent mutuellement du ſable qui remplit cette foſſe, & s'y roulent comme des coqs, pour rendre leur corps moins gliſſant & donner plus de priſe à leur antagoniſte (*); ils s'en relevent pour fondre l'un ſur l'autre à coups de pieds & à coups de poings. Voilà un pauvre infortuné qui vient d'en recevoir un ſur la mâchoire; il crache ſes dents, & il a la bouche pleine de ſang & de pouſſiere. Pourquoi ce particulier que je vois en robe de pourpre, & qui a l'air du Préſident ou de

(*) Voyez tome IV, p. 328, & tome I des Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, p. 293.

quelque Magiſtrat, ne les ſépare-t-il pas, en mettant fin au combat (*)? Au contraire, il les anime davantage, & applaudit au plus fort. D'autres s'exercent plus loin par différentes ſecouſſes. Ils prennent leur élan comme s'ils vouloient courir, ſans cependant changer de place, & ils ſautent en l'air avec beaucoup d'agilité. Je voudrois ſavoir quel peut être le but de tout cela, car je vous avoue que je n'y vois qu'une frénéſie, & l'on aura peine à me perſuader que ces gens-là ne ſoient pas en démence.

SOLON. Je ne ſuis point ſurpris que

(*) C'étoit le Gymnaſiarque, ou le premier de tous les Officiers du Gymnaſe. Il avoit toute juriſdiction ſur les Athletes, diſpenſoit les châtimens ou les récompenſes, & avoit droit de porter une baguette & d'en faire porter devant lui; il exerçoit même dans le Gymnaſe une eſpece de Sacerdoce. Premier Mémoire ſur les Athletes, tome I, p. 300; Mémoire ſur la Courſe, tome IV, p. 423.

vous jugiez ainſi d'un uſage ſi étranger pour vous, & ſi éloigné des mœurs des Scythes. Je ne doute pas qu'un Grec, voyageant parmi vous, n'y trouvât également beaucoup de choſes extraordinaires. Raſſurez-vous cependant, mon ami; il n'y a dans tout ceci ni fureur ni querelle; ſi vous les voyez ſe rouler par terre & ſe couvrir de pouſſiere, c'eſt qu'ils n'y trouvent pas moins de plaiſir que d'avantage, & que cela ne contribue pas peu à augmenter les forces du corps. Vous en conviendrez bientôt vous-même, & vous ferez comme eux, ſi vous reſtez quelque temps chez nous, comme je l'eſpere.

ANACH. Jamais, Solon, vous ne me perſuaderez qu'il y ait en cela rien d'utile ou d'agréable; & ſi quelqu'un s'aviſoit de me barbouiller de boue, il verroit que ce n'eſt pas en vain qu'un Scythe porte un cimeterre. Mais enfin, dites moi quel nom vous don-

nez à ce que je vois & à ce qu'ils font.

SOL. Cet endroit se nomme le Gymnase, & il est consacré à Apollon Lycéen (*); vous voyez sa statue : il est représenté appuyé sur une colonne, tenant un arc de la main gauche, & de sa droite soutient sa tête, pour marquer qu'il se repose après de longs travaux. Ce combat dans la boue est la lutte; ceux qui se roulent dans la poussiere luttent encore l'un contre l'autre; ceux qui sont debout & se chargent de coups, se battent au pancrace. Il y a encore d'autres exercices qu'on appelle le pugilat, le disque & le saut. On propose des défis dans tous ces genres; celui qui remporte la victoire est mis au dessus de tous ses rivaux, & gagne le prix.

---

(*) Apollon avoit à Athenes un temple appelé *le Lycée*, d'où sans doute le Gymnase a pris le même nom, soit à cause du voisinage, soit par toute autre raison.

ANACH. Et quels ſont ces prix ?

SOL. A Olympie, c'eſt une couronne d'olivier ſauvage; dans l'Iſthme, une couronne de pin; à Némée, une couronne d'ache; dans les Jeux Pythiens, des fruits conſacrés à Apollon; & parmi nous, dans les Panathénées, des fruits de l'olivier conſacré à Minerve (*). Vous riez, Anacharſis; eſt-ce de la modicité de ces récompenſes ?

ANACH. Oh, point du tout ! Convenons plutôt qu'il n'eſt rien de ſi magnifique au monde; que ceux qui les ont inſtituées ſe ſont diſputé de généroſité; que cela mérite, de la part de vos athletes, des efforts plus qu'humains : convenons auſſi que l'olive & l'ache ſont des choſes aſſez rares; que

(*) Voy. troiſieme Mémoire ſur les Athletes, tome I des Mémoires de l'Académie, p. 334 & ſuiv. *& alibi paſſim.* M. Buretre obſerve que cette diſtribution de couronnes reçut pluſieurs changemens de ſiecle en ſiecle.

pour s'en procurer un peu, l'on doit se faire étouffer & se faire casser bras & jambes ; que l'unique moyen d'avoir une couronne d'ache ou de pin, est de se couvrir le visage de boue & de recevoir mille coups de poings.

SOL. Mais, mon ami, ces couronnes ne sont pas l'unique but des combattans ; on ne les regarde que comme le signe de la victoire, & la marque distinctive du vainqueur. C'est la gloire qui les suit, qui est d'un prix inestimable : quand elle est le fruit de tant de travaux, on ne croit point l'acheter trop cher par les coups les plus rudes ; car il faut essuyer beaucoup de peines & de fatigues avant d'obtenir ce dédommagement utile & honorable.

ANACH. Utile & honorable ! Quoi ! parce que vos athletes paroîtront couronnés en public, & qu'ils recevront quelques louanges après avoir fait long-temps gémir sur leur malheureux sort & leurs souffrances, vous les croi-

rez ſuffiſamment dédommagés ! Vous les croirez heureux pour une branche d'ache ou quelques fruits !

SOL. Encore une fois, Anacharſis, vous n'êtes point au fait de nos uſages, & vous en jugerez tout autrement avant peu. Attendez que vous ayez aſſiſté aux aſſemblées où l'appareil de ces ſpectacles attire une foule innombrable de peuple ; attendez que ces vaſtes paleſtres, qui contiennent tant de milliers d'hommes, ſoient remplis juſqu'à la derniere place ; attendez que vous ayez vu le triomphe des athletes, & le vainqueur recevoir les honneurs réſervés aux Dieux mêmes.

ANACH. Mais cette publicité des combats eſt, ſelon moi, le comble du malheur pour ces infortunés. Quoi ! ſouffrir d'auſſi affreux traitemens en préſence de tant de monde ! Entendre une multitude applaudir quand elle voit couler votre ſang, ou que vous êtes ſuffoqué par votre adverſaire !

car voilà le comble de la gloire dans ces sortes de victoires. Chez nous autres Scythes, quand quelqu'un frappe un citoyen, ou le terrasse, ou lui déchire ses habits, il est rigoureusement puni par les vieillards de la Nation; & pour cela il suffit qu'il y ait eu quelques témoins de l'action, & il n'est pas nécessaire qu'elle soit arrivée dans des assemblées aussi nombreuses que celles de l'Isthme ou d'Olympie. Je plains véritablement vos combattans de ce qu'ils ont à souffrir. Quant à vos spectateurs qui se rendent à ces Jeux de tous côtés, je ne suis pas peu surpris que des hommes distingués dans leur patrie, quittent tout pour de pareils spectacles. Je ne conçois pas non plus quel plaisir on peut trouver à voir ses semblables se frapper, se couvrir de contusions, se terrasser, & se meurtrir de coups.

SOL. Si nous étions au temps des Jeux Olympiques, Isthmiques, ou des Pa-

nathénées, vous verriez, Anacharsis, que nous avons de bonnes raisons pour cultiver ces exercices. Tout ce que je pourrois vous en dire ne rendroit pas le plaisir qu'on y éprouve; il faut assister à ces spectacles mêmes, juger par ses propres yeux, du courage des athletes, de la beauté de leur corps, de leur vigueur, de leur étonnante agilité, de leur force invincible, de leur audace, de leur passion pour la gloire, de leur patience à toute épreuve, & de leur ardeur inaltérable pour la victoire. Je réponds que vos éloges, vos cris, vos applaudissemens ne tariroient plus.

ANACH. Dites plutôt mes ris & mes plaisanteries. La valeur, la beauté, l'intrépidité, la vigueur, & toutes ces belles qualités dont vous parlez, sont en pure perte pour vous; car enfin votre patrie n'est point en danger, le pays n'est point ravagé, vos parens & vos amis ne sont point mena-

cés d'être enlevés ou maltraités ; & je les trouve d'autant plus ridicules, étant distingués comme vous dites qu'ils le sont, de s'exposer à tant de maux, de souiller de boue & d'ordures leur dignité & leur beauté pour une palme ou le fruit d'un arbre ; car j'aime à me rappeler des prix d'aussi grande valeur. Au reste, tous ceux qui entrent en lice ont-ils chacun le leur ?

SOL. Non ; il n'y a que celui qui l'a emporté sur les autres.

ANACH. Quoi ! cette foule de concurrens travaille pour une palme incertaine & douteuse ! ils savent qu'il n'y aura qu'un vainqueur, & beaucoup de vaincus qui recevront gratuitement des coups & même des blessures (*) !

(*) Ces réflexions rappellent celles de saint Paul sur le même sujet : *Ne savez-vous pas que quand on court dans la carrière, tous courent, mais un seul remporte le prix ?.... Or tous les Athletes gardent en toutes choses une exacte tem-*

SOL. Il me semble, Anacharsis, que vous n'avez pas encore réfléchi sur les principes d'un bon Gouvernement, car vous ne blâmeriez pas d'aussi belles institutions. Mais si vous êtes jamais curieux de vous instruire de ce qui constitue un Etat bien policé, & de ce qui tend à lui donner d'excellens citoyens, vous louerez alors tous ces exercices, & l'esprit d'émulation qui nous les rend précieux; vous sentirez que les travaux qu'on y supporte renferment de grands avantages, quoique d'abord on paroisse s'y soumettre sans aucun but apparent.

ANACH. Et ce n'est que pour cela que je suis venu de Scythie chez vous; que j'ai parcouru tant de pays, franchi la vaste étendue des mers orageuses du Pont-Euxin; c'étoit pour connoî-

---

*pérance, & ce n'est que pour gagner une couronne corruptible.* Première Epître aux Corinthiens, Chap. IX, ℣. 24 & 25.

tre les Loix des Grecs, leurs mœurs, & la forme de leur Gouvernement. C'eſt ce qui m'a déterminé à vous choiſir parmi les Athéniens pour mon hôte & mon ami, d'après la renommée qui m'avoit appris que vous leur aviez donné pluſieurs Loix, des coutumes excellentes, & des conſtitutions utiles; en un mot, que vous aviez formé une nouvelle République. Hâtez-vous donc de m'inſtruire, & regardez-moi comme votre diſciple; je perdrois volontiers le boire & le manger pour vous entendre diſſerter ſur des matieres auſſi importantes.

SOL. Il ſeroit difficile, mon ami, de vous parler en peu de mots de tout à la fois; quand vous voudrez entrer avec moi dans des détails plus circonſtanciés, je vous ferai connoître notre façon de penſer ſur les Dieux, ſur les parens, ſur les mariages, & ſur tout le reſte. Quant à préſent, je vais vous entretenir de la maniere dont

nous élevons nos jeunes gens, & de ce que nous exigeons d'eux lorſqu'ils ſont capables de connoître le bien, qu'ils commencent à devenir hommes & propres au travail. Vous ſaurez par quels motifs nous leur propoſons ces exercices, & pourquoi nous voulons rompre leur corps à la fatigue. Notre intention n'eſt pas qu'ils ſe battent uniquement pour remporter les prix; il n'y a qu'un petit nombre qui puiſſe y atteindre. Mais nous avons en vue le bien qui en réſulte pour la République en général, & pour chacun d'eux en particulier. Il eſt un autre combat univerſellement propoſé à tous les bons citoyens ſans exception; il eſt une autre couronne qui n'eſt ni d'olivier, ni d'ache, ni de pin; c'eſt le bonheur général des hommes, c'eſt la liberté de chaque individu, & celle de la patrie; ce ſont les richeſſes & la gloire, c'eſt le fruit qu'on retire du culte public, c'eſt la conſervation

de ſon patrimoine ; en un mot, ce ſont tous les biens que chacun déſire d'obtenir des Dieux. Voilà ce qui compoſe la couronne dont je parle ; on ne l'obtient que par cette lutte pacifique, qui eſt l'émulation de la vertu ; & ces exercices & ces travaux du corps y conduiſent infailliblement.

ANACH. Pourquoi donc, excellent homme, me parliez-vous d'ache, d'olivier ſauvage & de pin, quand vous aviez à faire valoir d'auſſi nobles récompenſes ?

SOL. Si vous m'avez bien compris, celles-là mêmes ne vous paroîtront point mépriſables ; elles tendent au même but, elles ſont des parties, quoique moins eſſentielles, du combat & de la couronne qui conſtituent le parfait bonheur. C'eſt par une ſuite, ou plutôt je ne ſais par quel déſordre de la converſation, que je vous ai d'abord parlé des Jeux Iſthmiques, Olympiques & Néméens. Mais puiſque nous

avons du loisir, & que vous désirez de m'entendre, nous pouvons revenir sur nos pas, & nous entretenir de cette émulation générale à laquelle tout le reste se rapporte.

ANACH. J'en serai charmé. Nos idées seront plus suivies, & j'apprendrai peut-être bientôt à ne plus trouver ridicule l'empressement qu'on montre ici pour être couronné d'olivier ou d'ache. Allons, si vous voulez, nous asseoir sous ces avenues à l'ombre; nous serons moins distraits par le bruit de ceux qui crient après les Lutteurs; d'ailleurs, pour n'avoir pas seul l'air étranger parmi vous, j'ai laissé mon chapeau à la maison, & je vous avouerai que je ne puis rester nu-tête exposé à toute l'ardeur du soleil; nous sommes dans la canicule & en plein midi; il darde ses rayons avec tant de force, il fait un air si étouffant & si sec, que la chaleur m'est insupportable. J'admire qu'un vieillard comme vous ne

paroiſſe pas ſeulement s'en appercevoir ; vous ne ſuez pas, & vous reſtez tranquillement au chaud ſans penſer à chercher de l'ombre.

SOL. Eh bien, Anacharſis, ce ſont ces travaux inutiles, ces luttes journalieres dans la boue, ces fatigues priſes en plein air dans l'arene, qui nous font un rempart contre les rayons du ſoleil ; nous n'avons pas beſoin de chapeau pour en garantir nos têtes. Mais venez à l'ombre. Dans ce que je vous dirai, n'allez pas vous en tenir à mes paroles comme à des Loix contre leſquelles il n'y a pas à revenir. Si vous avez quelque objection à me faire, ne balancez pas ; ne craignez point de me contredire & de diſcuter mes raiſons. Il en réſultera néceſſairement un avantage ou pour vous ou pour moi ; ou vous adopterez mon ſentiment après avoir bien peſé le pour & le contre, ou je pourrai moi-même réformer le mien, ſi vous avez

quelque chose de mieux à m'apprendre. Et en cela vous obligerez la République entiere des Athéniens; & les principes que vous me ferez épouser feront un bienfait pour eux tous. Je ne les leur laisserai point ignorer, & je veux, dans une assemblée générale, me présenter devant eux & leur dire : » Messieurs, jusqu'ici je vous ai donné » les Loix que j'ai cru les meilleures » pour la République; mais cet Etran» ger qui est un Scythe & un Sage en » même temps, m'a suggéré d'autres » idées, & m'a fait connoître une au» tre maniere de nous instruire & de » nous conduire. Que son nom soit » donc inscrit parmi ceux de vos bien» faiteurs, & placez sa statue à côté » de celle de vos Fondateurs & de » Minerve «. Comptez, mon ami, que les Athéniens ne rougiront pas d'apprendre des choses utiles de la part d'un Barbare & d'un Etranger.

ANACH. On m'avoit bien dit que

ces Athéniens étoient de fins railleurs. Eh quoi ! après avoir toujours erré d'un endroit à un autre, ſans demeure fixe, après avoir paſſé ma vie dans un chariot, ſans que j'aye habité ni vu aucune ville avant la vôtre, vous voudriez que j'euſſe acquis aſſez d'idées politiques pour inſtruire un peuple qui n'a point quitté le ſol où il eſt né, un peuple dont la ville antique fut depuis tant de ſiecles gouvernée par de bonnes Loix ! Un tel homme inſtruire Solon, qui, dit-on, s'eſt uniquement occupé depuis l'enfance à rechercher la meilleure & la plus heureuſe conſtitution poſſible ! Je dois, à cet égard, m'en rapporter à vous comme à un Légiſlateur ; & s'il m'arrive de vous faire quelque obſervation, ce ſera pour m'éclairer plus ſûrement.... Nous ſommes enfin à l'ombre, & voici un ſiége de pierre qui me paroît frais & commode. Commencez donc à m'apprendre pourquoi vous formez vos jeunes gens aux travaux

travaux dès leur enfance, comment ils deviennent des hommes estimables en sortant de la boue & de la poussiere des exercices, & en quoi tout cela peut contribuer à les rendre vertueux. C'est-là ce que je désirois savoir avant tout; nous causerons de chacune des autres choses en son temps. Souvenez-vous seulement que vous parlez à un Barbare; c'est-à-dire, tâchez de n'être ni obscur ni trop long. Je craindrois que vos dernieres réflexions ne me fissent oublier les premieres.

Sol. Vous préviendrez vous-même cet inconvénient mieux que je ne pourrois le faire; quand quelque chose ne vous paroîtra ni assez clair ni assez précis, vous serez le maître de m'interrompre. Vous me permettrez cependant de m'étendre un peu quelquefois, pourvu que je ne m'éloigne point trop de mon sujet. Ces petits écarts sont permis même dans l'Aréo-

page, qui eſt parmi nous le Tribunal qui juge les meurtriers. Lorſque les membres qui le compoſent ſont montés ſur la colline où ils ſont établis, pour prononcer ſur un homicide, ſur quelque bleſſure faite à deſſein, ou ſur un incendie, on permet aux deux Parties de plaider, ſoit par elles-mêmes, ſoit par le miniſtere d'un Avocat; l'Accuſateur parle le premier, l'Accuſé répond; tant qu'ils ne ſortent point de la cauſe, les Magiſtrats écoutent en ſilence : mais ſi quelqu'un cherche, par un préambule, à captiver la faveur, ou que par des moyens étrangers il s'efforce d'exciter la compaſſion ou l'indignation, ſelon l'uſage ordinaire des Rhéteurs, alors un Héros s'avance & lui impoſe ſilence; il ne ſouffre point qu'on diſe des choſes inutiles devant les Juges, ou qu'on embarraſſe la cauſe par de longs verbiages. Il faut préſenter les faits tout ſimplement aux yeux des Aréopagites. Je vous remets tous leurs droits

ſur moi en ce moment. Faites-moi taire ſi je cherche à vous amuſer par des ſubtilités de Rhéteur mais ſi je ne m'écarte point de mon objet, laiſſez-moi parler. Quand je ſerois un peu long, nous ſommes à l'abri du ſoleil, nous reſpirons le frais ſous ces arbres touffus, & nous avons du loiſir.

ANACH. Rien de plus raiſonnable. Je vous remercie de m'avoir inſtruit en paſſant, de ce qui ſe fait ſur la colline de Mars; ce ſont d'excellens Juges qui ne veulent prononcer que ſelon la juſtice & la vérité. J'accepte le rôle que vous me donnez, & je vous écoute en conſéquence.

SOL. Il faut d'abord vous expliquer en peu de mots ce que j'entends par ville & citoyens. Nous n'appelons point proprement ville cet amas d'édifices, de maiſons, de temples, d'arſenaux; tout cela eſt comme un corps matériel & immobile pour la retraite

& la ſûreté des habitans; mais nous faiſons conſiſter toute notre force dans les citoyens; ce ſont eux qui habitent, qui reglent, qui perfectionnent & qui conſervent ce corps extérieur, à peu près comme notre ame fait notre corps. En conſéquence, nous avons ſoin, comme vous voyez, de cette maſſe corporelle de la ville; nous l'embelliſſons pour nous à l'intérieur, & nous l'entourons au dehors par des remparts ſolides qui garantiſſent notre ſûreté. Mais nous n'épargnons ni ſoins ni peines pour perfectionner l'ame & le corps des citoyens eux-mêmes. Nous ſommes aſſurés que par-là ils ſe conduiront bien dans les affaires en temps de paix, qu'ils défendront la République en temps de guerre, & la conſerveront libre & heureuſe. Nous confions leurs premieres années aux meres, aux nourrices & aux inſtituteurs, pour qu'ils les élevent dans des principes honnêtes. Lorſqu'ils ſont en état de

juger de ce qui eſt bien, qu'ils ſont ſuſceptibles d'un ſentiment de honte, de pudeur, de crainte, d'émulation, que leur corps commence à prendre aſſez de conſiſtance & de force pour ſupporter les travaux, on leur donne une ſeconde éducation, on forme leur eſprit par d'autres études, & on accoutume leur corps à un travail proportionné aux forces qu'ils ont acquiſes. Nous ne nous contentons pas des qualités du corps ou de l'eſprit que chacun apporte en naiſſant, nous voulons que l'éducation & l'habitude forment en eux une ſeconde Nature, qui ajoute aux heureuſes diſpoſitions des uns, & changent en mieux ceux qui auroient été moins favoriſés. Nous prenons les Cultivateurs pour modeles; ils couvrent ſoigneuſement les plantes encore tendres, pour les prémunir contre les vents; mais lorſque la tige a pris quelque accroiſſement, ils en ſupprimment les rejetons ſuper-

flus, ils l'abandonnent à elle-même, & l'action de l'air, quelque agité qu'il ſoit, ne fait que la rendre plus féconde. Nous voulons d'abord que l'eſprit d'un enfant qu'agite également le moindre ſouffle, ſoit ſoutenu par l'étude de la Muſique & de l'Arithmétique, en même temps qu'on lui apprend à écrire & à lire diſtinctement. A meſure qu'il avance, on lui met ſous les yeux les maximes des Sages, des Ouvrages anciens, ou d'autres écrits utiles mis en vers, afin qu'il les grave plus aiſément dans ſa mémoire. En entendant de belles actions & de hauts faits, il déſire de les imiter, pour mériter d'être chanté lui-même & de faire l'admiration de la Poſtérité, ainſi que les Héros chantés par Homere & Héſiode. Lorſqu'il eſt en âge de prendre part au Gouvernement & de manier les affaires publiques.... Mais je m'apperçois que je m'écarte de mon premier objet, qui n'étoit pas de vous

dire comment nous formons l'esprit & le cœur de nos jeunes gens, mais seulement pourquoi nous les exerçons par tous ces travaux; ainsi je m'arrête moi-même, sans attendre que le Héraut ou le Juge m'impose silence, car je crois que vous n'osez le faire.

ANACH. N'encourt-on pas quelque peine dans l'Aréopage, lorsqu'on omet quelque chose d'essentiel à la cause?

SOL. Pourquoi me faites-vous cette question? Je ne vois pas où elle tend.

ANACH. C'est que vous oubliez précisément ce qui me feroit le plus de plaisir, & ce qui est le plus important à savoir, pour vous étendre sur vos Gymnases & vos exercices, qui m'intéressent beaucoup moins.

SOL. Mais, si je m'en souviens, nous sommes convenus de ne pas parler de tant de choses à la fois, de peur de surcharger votre mémoire. Au reste, je vais vous expliquer ce que vous demandez le plus succinctement possible,

ſauf à vous en inſtruire plus en détail dans une autre converſation.

Voici donc comment nous inſtruiſons nos jeunes gens ; on leur enſeigne les Loix de l'Etat, qui ſont écrites en gros caracteres, & expoſées dans un lieu public, afin que chacun puiſſe y lire ce qu'il doit faire & ce qu'il doit éviter ; nous les mettons ſous la conduite de quelques gens de bien, qu'on nomme Sophiſtes & Philoſophes, qui ſont chargés de leur apprendre ce qu'il eſt important qu'ils ſachent, comme de pratiquer en toute occaſion la juſtice, ſe mettre au fait du gouvernement, fuir tout ce qui eſt déshonorant, rechercher ce qui eſt honnête, & ne jamais commettre aucune violence. Nous les menons auſſi au théatre, où ils reçoivent l'inſtruction publique que donnent la Comédie & la Tragédie, en leur mettant ſous les yeux les vertus & les vices des Anciens ; ils y apprennent à éviter les uns & à

pratiquer les autres. Nous permettons même aux Auteurs comiques de lancer, en toute liberté, le ridicule sur les citoyens qui le méritent par quelque action méprisable, ou indigne de nos mœurs; & cela dans l'intention de corriger les coupables, & d'engager les autres à ne point s'y exposer.

ANACH. Je crois avoir vu vos Acteurs comiques & tragiques. Ce sont eux, je pense, qui portent des chaussures si pesantes & si hautes, que j'ai peine à concevoir comment ils peuvent faire un pas sans tomber; ils ont d'ailleurs des robes garnies de franges d'or, des casques extrêmement ridicules, qui ont une large bouche béante, & sous lesquels ils crient de toutes leurs forces. Je crois que la ville célébroit alors les fêtes de Bacchus. Les Acteurs de Comédie ne sont pas si haut montés; ils sont plus à notre portée, s'humanisent davantage, & ne crient pas si fort; mais leurs casques sont moins ridicules. Tous

les ſpectateurs rioient beaucoup en les voyant, au lieu qu'on écoutoit en ſilence les premiers, qui ſont beaucoup plus triſtes & plus graves; c'étoit, je crois, par compaſſion pour la gêne où on les voyoit dans leur attirail.

SOL. Non, ce n'étoit point par compaſſion; le Poëte avoit probablement mis ſur la ſcène quelque ancienne aventure tragique; ſes vers touchans & le ton lamentable des Acteurs tiroient ſûrement les larmes des yeux à tout le ſpectacle. Vous avez dû voir auſſi des Joueurs de flûtes & d'autres Muſiciens qui chantoient en chœur. Ces flûtes & ces chants ont encore leur utilité. Tous ces uſages & d'autres ſemblables, en élevant l'ame des citoyens, les rendent plus vertueux.

Voici maintenant ce qui regarde les exercices du corps ſur leſquels vous déſiriez ſur-tout des éclairciſſemens. Lorſque nos jeunes gens commencent à ſe développer & à n'être plus ſi dé-

licats, nous exigeons qu'ils paroiſſent nus en plein air, pour les accoutumer à toutes les intempéries des ſaiſons, & leur apprendre à ſupporter également le froid & le chaud. Nous les frottons d'huile, pour aſſouplir leurs nerfs & les rendre capables d'une plus longue tenſion. Nous penſons que ſi l'huile amollit des cuirs déjà ſans vie, les rend plus durables & les empêche de rompre, elle doit, à plus forte raiſon, produire ces bons effets ſur un corps nourri de ſucs vivifians. Nous avons enſuite inſtitué différens genres d'exercices, qui ont chacun des Maîtres particuliers. L'un s'applique au pancrace, l'autre au pugilat, pour ſe faire aux grandes fatigues, braver les coups aſſenés de près, & ne point craindre les bleſſures. Outre qu'ils en ſont plus intrépides dans les dangers, ils en retirent le double avantage d'endurcir leurs corps & d'être plus robuſtes & plus patiens. Ceux que vous voyez

penchés en luttant, s'exercent à tomber ſans ſe faire mal, & à ſe relever auſſi-tôt; ils apprennent à ſe pouſſer, à ſe colleter, à ſe donner des contorſions, à ſupporter les ſuffocations, à faire perdre terre à un adverſaire. Il ne faut pas regarder tout cela comme choſes inutiles; avec l'avantage de ſupporter courageuſement toutes ſortes de maux & de fatigues, ce qui eſt le premier & le plus important, il en réſulte un autre qui n'eſt pas à négliger, c'eſt qu'ils porteront cette diſcipline dans les camps & les batailles. Il eſt évident qu'un homme ainſi formé renverſera plus aiſément ſon ennemi, ou ſe relevera plus promptement s'il eſt terraſſé lui-même. Nous dirigeons tous nos ſoins pour les rendre habiles dans les armes, & nous ſommes perſuadés que des hommes exercés de cette maniere à combattre nus, qui chaque jour acquierent, au milieu de mille travaux, de la vigueur,

du nerf, de la légéreté, de la conſtance, doivent être de meilleurs ſoldats & ſe rendre plus terribles à leurs adverſaires. S'ils ſont redoutables même tout nus, que ſeront-ils ſous les armes? Vous ne voyez point en eux une lourde maſſe de chair ſans vie, ni un corps pâle & maigre, comme celui des femmes qui ſe flétriſſent à l'ombre, qui ſont toujours tremblantes, ſuent pour la moindre choſe, & pourroient à peine reſpirer ſous le caſque, ſur-tout s'il falloit ſupporter, comme en ce moment, les ardeurs brûlantes du ſoleil au milieu de ſa courſe. Que feroit-on de pareils ſoldats épuiſés par la ſoif, étouffés par la pouſſiere, qui ſe trouveroient mal à la vue de leur ſang, & ſeroient morts de peur avant d'être à la portée du trait & en préſence de l'ennemi? Mais nos jeunes gens ont un teint animé & baſané par le ſoleil; ils ont un air mâle, plein d'ardeur, de courage

& de réſolution ; ils ſont gais & bien portans ; ni trop gras, ni trop maigres, mais d'un embonpoint ſuffiſant & qui fait plaiſir à voir. Les ſueurs journalieres les débarraſſent d'une graiſſe ſuperflue & de toute humeur vicieuſe, en ne leur laiſſant que ce qui contribue à la force & à la bonne conſtitution du tempérament. Nos exercices ſont une eſpece de van qui écarte la paille & les ordures, & ne garde que le bon grain. Notre jeuneſſe doit donc ſe bien porter, réſiſter long-temps à la fatigue, & être peu ſujette aux maladies. Pour revenir encore à ma comparaiſon du van, je ſuppoſe qu'on y mêle des charbons ardens, la paille ſe conſumera en un clin d'œil, mais le grain réſiſtera beaucoup plus long-temps à l'action du feu ; il ne s'enflammera pas ſubitement, mais il rendra long-temps une épaiſſe fumée & ne brûlera qu'à la longue. De même la maladie & la fatigue n'auront d'abord

que peu de prise sur nos éleves, & ne les feront pas succomber aisément. L'intérieur est trop bien disposé, & le dehors est suffisamment prémuni, pour que le chaud ou le froid puisse leur nuire. Si quelqu'un cede par hasard, cette chaleur vivifiante qu'un bon régime a répandue depuis longtemps dans toute l'habitude du corps pour lui servir au besoin, y rappelle bientôt la force & la santé, & le rend infatigable. Cet excès passager de travail, loin de l'épuiser, ne fait que lui donner une vigueur toute nouvelle. Nous formons aussi nos jeunes gens à la course; quand l'espace à parcourir est long, il faut qu'ils y suffisent sans perdre haleine; quand il est court, il faut qu'ils le franchissent avec la plus grande vîtesse possible. Ils courent, non pas sur un terrein dur & qui résiste, mais sur un sable épais, qui, cédant à la moindre impression, ne leur permet pas d'affermir

la plante de leurs pieds, & les fait enfoncer à chaque pas (*). On les accoutume auſſi à franchir un foſſé ou tout autre obſtacle, en ſautant avec des boules de plomb dans les mains; on les exerce encore à lancer un javelot au loin. Vous avez vu auſſi dans la Paleſtre une maſſe d'airain, de forme ronde, aſſez ſemblable à un bouclier qui n'auroit ni poignée ni courroie; vous l'avez ſoulevé de terre, & il vous a paru fort peſant & d'un poli qui le rendoit aſſez difficile à manier. Ils diſputent entre eux à qui le jettera plus haut & plus loin. Cet exercice fortifie les épaules & rend les membres plus nerveux.

Je vais vous dire maintenant à quoi ſervent cette boue & cette pouſſiere, que vous avez trouvées d'abord ſi

(*) Voy. le Mém. ſur la Courſe, tome IV des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, p. 417 & 418.

ridicules. Premiérement, elles prévienent les chutes dangereuſes; enſuite, la peau des combattans, qui eſt couverte de boue, devient plus gliſſante quand ſon humidité ſe mêle avec l'huile, & c'eſt ce que vous compariez à une anguille. Il n'y a rien en cela d'inutile ni de riſible; au contraire, cet uſage contribue à la vigueur & à la tenſion des nerfs, en obligeant les athletes à ſe ſerrer fortement pour que leur adverſaire n'échappe pas de leurs mains. Croyez-vous qu'il ſoit ſi facile de ſoulever un homme ainſi frotté, quand il fait d'ailleurs tous ſes efforts pour eſquiver? Cela ſert encore dans la guerre, quand il faut enlever du champ de bataille un ami bleſſé, ou renverſer un ennemi qu'on a ſaiſi. On force un peu tous ces exercices, & on leur fait pratiquer ce qu'il y a de plus pénible, afin qu'ils ſupportent plus aiſément ce qui l'eſt moins. La pouſſiere produit l'effet contraire, & empêche

qu'on n'échappe ſi aiſément. La boue les oblige à bien ſaiſir ce qu'ils tiennent, & la pouſſiere les contraint à faire plus d'efforts pour ſe débarraſſer eux-mêmes quand on les ſerre étroitement. Les aſperſions de pouſſiere arrêtent auſſi les ſueurs trop abondantes, préviennent l'épuiſement des forces, & empêchent la trop vive impreſſion de l'air ſur un corps dont tous les pores ſont ouverts; elle enleve d'ailleurs toutes les ordures de la peau & la rend plus liſſe. Si je vous diſois : Choiſiſſez entre un de ces hommes au teint blanc, qui ſont aſſis près de nous & qui ont paſſé leur vie dans leur maiſon, & le premier venu de ceux qui s'exercent dans le Lycée, quand ils ſeront lavés dans le bain, & ſi je vous demandois auquel des deux aimeriez-vous mieux reſſembler ? Sans doute, quoique vous ne puiſſiez juger entre eux par les faits, vous ne balanceriez pas à pré-

férer l'air de vigueur & de ſanté de l'un, au tempérament délicat & foible de l'autre, dont la blancheur annonce qu'il n'a point trop de ſang pour qu'il en reflue au dehors.

Tels ſont, mon ami, les exercices par leſquels nous formons nos jeunes citoyens, perſuadés qu'ils ſeront d'excellens gardiens de notre ville, & que par eux nous conſerverons notre liberté, en repouſſant les ennemis qui nous attaqueroient; par eux nous ſerons toujours redoutables à nos voiſins, nous les forcerons à nous craindre & à nous payer des tributs. Pendant la paix, notre jeuneſſe ſera plus vertueuſe; elle ne fera rien de bas ni de honteux, & nous ne la verrons point ſe livrer par déſœuvrement à la débauche; parce que ces travaux la tiennent ſans ceſſe en haleine. Cette félicité publique, ce bien commun dont je vous ai parlé, conſiſtent ſurtout à avoir un grand nombre de jeu-

nes gens également propres à la paix & à la guerre, & s'appliquant en toute occaſion à ce qu'il y a de plus avantageux pour nous.

ANACH. Et quand vos ennemis viennent vous attaquer, vous commencez donc par vous ſaupoudrer de pouſſiere pour aller vous battre à coups de poing avec eux? Sans doute vous les faites trembler, & ils craignent que vous ne leur jetiez du ſable dans la bouche, ou que d'un ſaut léger vous ne les ſaiſiſſiez par-derriere, que vous ne leur preſſiez le ventre à deux genoux, & ne les étouffiez en leur portant le coude au défaut du caſque. Ils auront beau tirer des fleches de leur carquois & les lancer contre vous, ce ſera comme s'ils les lançoient contre des ſtatues, parce que vous êtes brunis par le ſoleil, & que vous avez une grande abondance de ſang. Vous n'êtes point comme la paille du van, pour que des bleſſures vous conſument ſi

promptement; ce ne ſera que long-temps après avoir été profondément bleſſés, que vous laiſſerez échapper quelques gouttes de ſang. Si j'ai bien ſuivi l'analogie de votre comparaiſon, n'eſt-ce pas là, mon ami, à peu près ce que vous dites? Peut-être, dans ces occaſions, prenez-vous l'attirail de vos Comédiens, & que pour marcher à l'ennemi, vous mettez en forme d'épouvantails ſur vos têtes ces grands caſques à bouche béante; peut-être auſſi faites-vous uſage de ces hautes chauſſures de théatre; elles me paroiſſent en effet aſſez légeres pour prendre la fuite, ſi vous y étiez contraints, ou très-propres à vous faire doubler le pas en pourſuivant l'ennemi en déroute. Tenez, j'ai bien peur que toutes ces belles choſes qui vous ſemblent ſi utiles, ne ſoient que des jeux d'enfans & des amuſemens frivoles, tout au plus faits pour des gens déſœuvrés. Pour vous maintenir véritable-

ment libres & heureux, vous avez besoin d'exercices un peu différens, je veux parler de ceux qui se font sous les armes. Apprenez à vous battre, non pas dans des jeux où des citoyens s'amusent ensemble, mais exercez-vous comme si vous aviez affaire à un ennemi déclaré. C'est au milieu des dangers qu'il faut vous former à la valeur. Ainsi, laissant là votre huile & votre poussiere, apprenez à vos jeunes gens à lancer des fleches & des javelots, non pas des javelots légers que le vent emporte, mais une longue javeline qui s'échappe en sifflant, mais une grosse pierre qui remplisse la main, mais une hache, un bouclier, une cuirasse, un casque. Si d'après vos institutions présentes vous n'avez pas encore succombé sous les coups de quelques ennemis même armés à la légere, vous le devez sans doute à la protection particuliere de quelque Dieu. Si, par exemple, je tombois avec ce petit ci-

meterre à la main ſur tous ces jeunes gens, je ſerois maître du Gymnaſe au premier cri; il n'y en auroit pas un ſeul qui oſât me regarder en face, & vous les verriez tous ſe ſauver les uns derriere ces ſtatues, les autres derriere ces colonnes; les larmes & les frayeurs de la plupart d'entre eux ſeroient ſûrement une bonne Comédie pour moi. Ces vives couleurs qu'ils ont maintenant, feroient bientôt place à la pâleur de la crainte. C'eſt une longue paix qui vous a réduits au point, que le panache d'un caſque ennemi vous feroit trembler.

SOL. Ce n'eſt pas là ce que diſoient ces Thraces, qui, ſous la conduite d'Eumolpe (*), firent une invaſion

(*) Eumolpe & Érectée ſe diſputerent le trône d'Athenes; les deux Chefs ayant péri dans le combat, les Athéniens, après leur mort, décernerent la ſouveraine puiſſance à la famille d'Érectée, & à celle d'Eumolpe la dignité

dans l'Attique, non plus que ces femmes de vos contrées, qui, avec Hippolythe à leur tête (*), s'emparerent de notre ville, ni enfin tous ceux qui ont combattu contre nous. Au reſte, heureux mortel, parce que nous dépouillons nos jeunes gens pour les endurcir aux travaux, ne croyez pas que nous les expoſions ſans défenſe aux dangers. Quand ils ont acquis un fond de vertu ſuffiſant pour eux mêmes, nous les exerçons dans les armes, & la premiere éducation qu'ils ont reçue leur apprend à s'en mieux ſervir.

ANACH. Et où eſt le Gymnaſe des

---

d'Hiérophantes, ou de Prêtres chargés particuliérement des Myſteres de Cérès. Voyez tome II de cette Traduction, p. 308.

(*) Cette Hippolythe étoit Reine des Amazones. Hercule, par ordre d'Euryſthée, s'empara de ſon Royaume, tua ſes enfans, la fit elle-même priſonniere, & la donna en mariage à ſon ami Théſée; d'autres diſent qu'il la fit mourir.

exercices

exercices militaires? J'ai parcouru toute votre ville, & je n'y ai rien vu de ce genre.

SOL. Vous le verrez, si vous restez quelque temps chez nous. Chaque citoyen a beaucoup d'armes différentes, qu'il sait manier quand il le faut; nous avons des panaches, des harnois, des chevaux, & des cavaliers qui composent presque la quatrieme partie de la ville. Nous croyons qu'il est inutile, en temps de paix, d'être toujours armés, & de porter un cimeterre à sa ceinture. Il y a même des peines infligées contre ceux qui portent des armes en public & dans l'enceinte de nos murs sans nécessité. Cet usage peut être bon parmi vous, qui êtes toujours en guerre. Comme vous n'habitez point de villes murées, vous êtes sans cesse exposés à toutes sortes d'embûches & de combats; vous avez toujours à craindre qu'un ennemi ne vienne vous surprendre au milieu de votre

ſommeil, & ne vous tue après vous avoir renverſés de vos chariots. La défiance où vous êtes ſans ceſſe les uns des autres, la liberté que chacun a de vivre à ſon gré, ſans être retenu par aucunes Loix, vous rendent néceſſaire la précaution des armes, afin de pouvoir vous défendre au moment où l'on vous attaque.

ANACH. Vous regardez comme inutile de porter des armes quand on n'en fait point uſage, & vous les ſerrez pour vous en ſervir au beſoin, ſans doute de peur de les perdre. Cependant vous croyez devoir exercer votre jeuneſſe à la fatigue, aux coups & aux ſueurs, ſans que vous ayez aucun échec à craindre; vous épuiſez leurs forces dans la boue & la pouſſiere, au lieu de les réſerver pour l'occaſion.

SOL. Il me ſemble, Anacharſis, que vous jugez de la force comme vous jugeriez d'une liqueur qui peut s'échapper d'un vaſe & ſe perdre en-

tiérement. Vous craignez que la vigueur ne s'évapore au milieu des travaux, & qu'elle ne s'épuiſe ſans retour. Plus on en dépenſe, au contraire, par le travail, plus il en revient. C'eſt, ſi vous la connoiſſez, la Fable de l'Hydre, à qui il croît deux têtes, pour une qu'on lui coupe. Si on laiſſe les forces dans l'inaction, & qu'on ne les tienne pas toujours en haleine, ou ſi on ne les exerce pas ſuffiſamment, il faut qu'enſuite elles ſuccombent au travail. Elles ſont, pour ainſi dire, comme le feu & une lumiere; le même ſouffle qui allumera l'un & l'augmentera tout à coup, éteindra l'autre, ſi elle n'a par elle-même aſſez de matiere pour l'entretenir; ce qui nourrit le premier détruit la ſeconde.

ANACH. Je ne comprends pas bien ce que vous dites. Ce ſont-là des ſubtilités au deſſus de ma portée, & qui demandent une autre ſagacité que la mienne. Je vous demande tout ſimple-

ment pourquoi, dans vos jeux publics, où tant de gens se rassemblent pour voir vos jeunes gens se battre entre eux, il n'y a pas quelquefois des combats militaires; pourquoi vous les faites toujours paroître nus, pour s'accabler mutuellement de coups de pieds & de coups de poings; enfin, pourquoi vous donnez aux vainqueurs des fruits & des couronnes d'olivier. Voilà précisément ce que je voudrois savoir.

SOL. Nous pensons que ces récompenses leur donneront plus d'ardeur pour les exercices, qu'ils auront plus d'émulation en voyant le vainqueur comblé d'honneurs, & loué publiquement en face de toute la Grece. D'un autre côté, la nécessité de se montrer nus les engage à se maintenir dans un état de santé dont ils n'aient point à rougir, & les force à se rendre capables de la victoire. Quant aux récompenses, je vous ai déjà fait voir qu'elles ne sont pas médiocres; ce sont les applaudisse-

mens des spectateurs, la célébrité, la gloire d'être cité par-tout comme le premier de tant de rivaux. Ajoutez à cela, que le plus grand nombre de ceux qui sont témoins de ce triomphe, & à qui leur âge permet encore de se livrer aux exercices, sont vivement enflammés d'amour pour le travail & la vertu. Eh! de quel bien est capable un homme qui a perdu tout sentiment d'honneur? que voudra-t-il entreprendre pour se distinguer? Vous pouvez imaginer ce que feront à la guerre des hommes armés pour leur Patrie, pour leurs enfans, leurs femmes & leurs Dieux, quand ils sont capables d'une aussi vive ardeur pour quelques branches d'arbres, dans des jeux où ils s'exposent à nu aux coups de leur adversaire. Que diriez-vous donc, si vous voyez parmi nous les combats de coqs & de cailles (*), & l'empressement

(*) Plusieurs Auteurs anciens ont fait men-

qu'on montre pour ces ſortes de ſpectacles ? Vous en rirez, ſur-tout ſi je vous dis qu'ils ſont établis en vertu d'une Loi ; qu'il eſt ordonné à tout homme fait d'y aſſiſter, & de voir ces oiſeaux ſe battre juſqu'à extinction de

---

tion des combats des cailles. Il paroît qu'on en mettoit deux dans un foſſé rond, & qu'on les agaçoit l'une contre l'autre ; celle qui avoit le deſſous appartenoit au maître de la victorieuſe.

Pline rapporte que tous les ans, à Pergame, on donnoit publiquement le ſpectacle d'un combat de coqs, qu'on alloit voir comme des Gladiateurs. Elien aſſure qu'on faiſoit la même choſe à Athenes. On ſait que ce ſpectacle eſt un des amuſemens favoris des Anglois. On voit, dit M. Thomas Franklin, dans une note de ſa traduction de Lucien ſur cet endroit, que nos combats de coqs peuvent s'autoriſer de l'exemple des Anciens, & c'eſt peut-être la ſeule excuſe qu'on puiſſe alléguer en leur faveur. Cependant, ajoute-t-il, on ne voit pas que les Anciens fuſſent, comme nous, dans l'uſage de donner à ces oiſeaux des armes artificielles pour ſe déchirer mutuellement.

forces. Cependant cela n'eſt point ridicule. Cette vue fait naître inſenſiblement dans les cœurs le courage de braver les dangers; on craint de paroître plus lâches & moins hardis que des coqs, de montrer moins de conſtance à ſupporter les bleſſures, les fatigues & toute autre peine. Mais voir nos citoyens ſe battre avec le fer & ſe bleſſer mutuellement, c'eſt ce que nous ne pourrions jamais ſouffrir. Il eſt féroce, cruel, & d'ailleurs inutile d'égorger de braves gens qui nous ſerviront infiniment mieux contre l'ennemi commun.

Puiſque vous vous propoſez de parcourir toute la Grece, n'allez pas vous moquer des Lacédémoniens, quand vous les verrez ſe précipiter les uns ſur les autres, & ſe battre dans le cirque pour ſe diſputer une balle (*); ne riez pas,

(*) Il eſt ici queſtion d'un jeu de balle, que M. Burette nomme *Harpaſton*, d'après Gallien. La deſcription en eſt curieuſe, & nous l'allons

quand vous les verrez se réunir dans une petite isle, se diviser en deux partis,

---

transcrire telle qu'elle est dans le Mémoire sur la Sphéristique ou la Paume des Anciens, tome I des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, p. 213.

Pour jouer à l'Harpaston, on se divisoit en deux troupes, qui s'éloignoient également d'une ligne que l'on traçoit au milieu du terrein, & sur laquelle on posoit une balle. On tiroit derriere chaque troupe une autre ligne, qui marquoit de part & d'autre les limites du jeu. Ensuite les Joueurs de chaque côté couroient vers la ligne du milieu, & chacun tâchoit de se saisir de la balle, & de la jeter au delà de l'une des deux lignes qui marquoient le but; pendant que ceux du parti contraire faisoient tous leurs efforts pour défendre leur terrein, & pour envoyer la balle vers l'autre ligne. Cela causoit une espece de combat fort échauffé entre les Joueurs, qui s'arrachoient la balle, qui la chassoient du pied & de la main, en faisant diverses feintes, qui se poussoient les uns les autres, se donnoient des coups de poing, & se renversoient par terre. Enfin, le gain de la partie étoit pour la troupe qui avoit envoyé la balle au delà de

l'un sous le nom de Phalange d'Hercule, & l'autre sous celui de Phalange de Lycurgue; ils sont nus, fondent avec impétuosité les uns contre les autres, & se poussent jusqu'à ce qu'une Phalange ait jeté l'autre dans l'eau. Cela fait, ils sont bons amis, & qui que ce soit d'entre eux ne voudroit en frapper un autre. N'allez pas sur-tout blâmer leur usage de fouetter les enfans jusqu'au sang devant les autels des Dieux. Les peres & meres eux-mêmes, loin de le voir avec peine, menacent les patiens, s'il leur arrive de se plaindre, & les encouragent à souffrir la douleur le plus long-temps possible. Beaucoup de ces enfans ont mieux aimé expirer sous les coups, que de s'avouer vaincus tant qu'il leur restoit un

---

cette ligne qui bornoit le terrein des antagonistes. On voit par-là que cet exercice tenoit en quelque façon de la course, du saut, de la lutte, & du pancrace.

ſouffle de vie, & d'obéir à leur corps ſous les yeux de leurs parens. On rend encore des honneurs publics aux ſtatues que la ville de Lacédémone leur a fait élever. Encore une fois, quand vous verrez tout cela, n'allez pas les prendre pour un peuple de foux, & ne leur reprochez pas de s'expoſer aux ſouffrances ſans motif plauſible, ni ſans y être contraints par un Tyran ou des ennemis. Lycurgue, leur Légiſlateur, vous donneroit une foule d'excellentes raiſons en leur faveur; il vous expliqueroit les vûes qu'il avoit en leur propoſant ces traitemens rigoureux; il vous diroit qu'il ne l'a fait ni par cruauté, ni par haine, ni dans l'intention de détruire l'eſpérance de ſes concitoyens, mais pour en faire les hommes les plus patiens, les plus capables de ſe montrer ſupérieurs à tous les maux dans les occaſions où il s'agit de ſauver la Patrie. Quoique ce ne ſoit pas Lycurgue lui-même qui vous le diſe,

vous concevez, je pense, que de pareils soldats mis aux fers par l'ennemi, ne trahiront jamais le secret de Lacédémone, au milieu même des plus affreux tourmens; qu'ils braveront au contraire les souffrances, & défieront leurs Bourreaux à qui se lassera plus tôt.

ANACH. Mais ce Lycurgue avoit-il été fustigé lui-même dans sa jeunesse, ou bien avoit-il passé le temps de pareilles épreuves, quand il prescrivit ces Loix séveres, & dont il n'auroit plus eu rien à craindre?

SOL. Il étoit déjà vieux, & ce ne fut qu'après son retour de Crete, où il avoit voyagé pour connoître les excellentes Loix qu'il savoit que Minos, fils de Jupiter, y avoit établies.

ANACH. Pourquoi donc ne faites-vous pas battre vos enfans de verges, à son exemple? car enfin vous admirez cette discipline, & il faut convenir qu'elle est tout-à-fait digne de vous.

SOL. Parce qu'il nous suffit de les

former aux exercices qui, de tout temps, ont été en uſage parmi nous, & nous ne croyons pas qu'il nous convienne d'adopter des coutumes étrangeres.

ANACH. Et pourquoi pas, puiſque vous ſentez combien il eſt utile d'habituer les jeunes gens à recevoir nus & les bras ſur la tête, une grêle de coups de fouet, & cela ſans aucun avantage préſent, ni pour celui qui les reçoit, ni pour ſa Patrie? D'après cette derniere réflexion, je vous avoue que ſi j'aſſiſte à pareille ſcène pendant mon ſéjour à Sparte, je crains fort de me faire lapider par les habitans du pays; car je ne pourrai m'empêcher de rire en les voyant traiter leurs enfans comme des voleurs, des brigands & des criminels. Il me ſemble qu'une ville entiere qui ſouffre de telles choſes, a beſoin d'une bonne doſe d'ellébore.

SOL. Vous raiſonnez fort à votre aiſe, parce qu'ils ne ſont pas ici pour vous.

répondre ; mais ne croyez pas pour cela leur cauſe déſeſpérée. Vous trouverez parmi eux à qui parler. Au reſte, puiſque vous n'approuvez pas nos uſages, dont je viens de vous donner le détail, je crois ne point vous faire une demande déplacée, en vous priant de m'apprendre à votre tour la maniere dont vous exercez vos jeunes gens, & comment vous les formez à la vertu.

ANACH. Aſſurément, vous en avez bien le droit. Nos coutumes ne reſſemblent en rien aux vôtres, & n'ont rien d'auſſi brillant. Nous ſommes ſi peureux, que nous ne pourrions même ſouffrir un ſimple ſoufflet. Cependant je vous en rendrai compte. Mais il faut remettre cette converſation à demain, pour me donner le temps de réfléchir ſur ce que vous m'avez dit, & me rappeler ce que j'ai à vous dire moi-même. Reſtons-en là pour aujourd'hui, & retirons-nous, car le jour commence à baiſſer.

# DE LA DANSE (*).

## LYCINUS, CRATON.

LYCINUS. PUISQUE vous m'avez communiqué, mon cher Craton, la

(*) Le sujet de ce Dialogue est fort clairement expliqué dans l'un des Mémoires de M. Burette, sur la Danse des Anciens, que nous citerons souvent, & qu'on trouve dans le tome I des Mémoires de l'Académie des Inscriptions, édit. *in*-12. d'Amsterdam, p. 120 & suiv.

Nous n'avons guere que Lucien parmi les Grecs, dit ce Savant, qui ait écrit de la Danse avec quelque sorte d'étendue & de détail. C'est dans son *Dialogue sur la Danse*, qu'on doit regarder plutôt comme une apologie, ou même comme un éloge de cet exercice, que comme un Ouvrage didactique, destiné à transmettre à la Postérité les préceptes qui concernoient la théorie & la pratique de cet Art. Lucien n'a songé, dans ce Dialogue, qu'à justifier le goût

censure sévere que vous aviez, je crois, composée d'avance contre les Danses particulieres & contre l'art en général; puisque vous reprochez à ceux qui l'aiment, de se faire une occupation sérieuse d'un amusement de femmelettes, je me propose, à mon tour, de vous faire sentir toute votre erreur, & de vous montrer que vous dédaignez sans raison un des plus beaux agrémens de la vie. Au reste, les principes austeres que vous avez adoptés de tout temps, & d'après lesquels vous ne croyez bon que ce qui paroît dur, excusent votre

---

qu'il avoit pour la Danse; il en parloit à des gens qui en connoissoient toutes les finesses aussi distinctement que nous connoissons celles de la nôtre; il ne s'agissoit nullement de les mettre au fait là-dessus; il n'étoit question que d'étaler avec agrément & avec éloquence, les prérogatives de cet Art, en lui donnant la préférence sur la Tragédie, sur la Comédie, & sur les autres Spectacles qui faisoient les délices des Grecs; & c'est de quoi Lucien s'est parfaitement acquitté.

mépriſe, & vous ont prévenu à tort contre une choſe que vous ne connoiſſiez pas.

CRATON. En vérité, mon cher, je ne ſuis pas médiocrement ſurpris de voir un homme qui ſe pique de belles connoiſſances & de philoſophie, renoncer à des goûts eſtimables, & à tout commerce avec les Anciens, pour repaître ſon oreille des ſons d'une flûte, pour admirer, nonchalament aſſis, un efféminé, dont les habillemens & les chants obſcenes rappellent les femmes perdues des ſiecles paſſés (*), pour marquer ſcrupuleuſement toutes ces cadences & battre la meſure du pied ſur

(*) *Les Phédres, les Parthénopes, les Rhodopes.* Nous avons déjà eu occaſion de parler des amours de Phédre; Parthénope étoit une des Syrenes dont Ulyſſe avoit rejeté les avances; Rhodope une courtiſane qui avoit amaſſé de ſi grandes richeſſes, qu'elle fit, dit-on, conſtruire à ſes frais une pyramide d'Égypte.

une escabelle; toutes choses assurément bien ridicules pour quelqu'un qui a reçu de l'éducation & qui est aussi instruit que vous. Dès que j'eus appris que vous passiez votre temps à un pareil spectacle, non seulement j'ai rougi pour vous, mais j'ai été très-fâché de vous voir quitter Platon, Chrysippe & Aristote, pour vous livrer à l'indolence d'un homme qui s'assit tranquillement, afin de se laisser chatouiller l'oreille avec une plume (*). Etes-vous excusable, quand sur-tout vous avez à choisir mille autres plaisirs intéressans pour l'œil & pour l'oreille, tant de concerts agréables dans les Sociétés, tant d'excellens Joueurs de harpe, & par-dessus tout, la Tragédie majestueuse, la gaîté de la Comédie, qu'on a jugées dignes de faire l'objet des prix publics? Vous aurez bien de la peine, mon cher, à vous

(*) Voyez tome II de cette Trad. p. 102.

juſtifier dans l'eſprit de tous les gens éclairés, de maniere à ne pas vous faire exclure de leur ſociété. Le meilleur parti que vous ayez à prendre, eſt de ne point vous vanter de ce mauvais goût, ou de nier tout net que vous l'ayez jamais eu. Prenez garde, à l'avenir, d'éprouver à notre inſçu quelque funeſte métamorphoſe, & de paſſer de l'état d'homme à celui d'une Lydienne ou d'une Bacchante; il n'y auroit pas ſeulement de votre faute, nous aurions auſſi à nous reprocher de ne vous avoir point arraché aſſez tôt aux Sirenes du théatre, comme Ulyſſe arracha ſes compagnons au délicieux Lotos & les rendit à leurs travaux ordinaires. Encore n'avoient-ils beſoin que de cire pour ſe boucher les oreilles; mais vous, mon ami, vous êtes pris tout à la fois par les oreilles & par les yeux.

Lyc. Ma foi, Craton, vous ne me ménagez guere dans vos reproches

mordans. Cependant vos comparaiſons du Lotos & des Sirenes ne ſont pas juſtes de tout point; quand on avoit goûté de l'un & écouté les autres, il falloit s'attendre à la mort; au lieu que moi j'ai éprouvé un plaiſir raviſſant, dont les ſuites m'ont encore été utiles; il ne m'a fait oublier ni ma perſonne ni mes vrais intérêts; je puis aſſurer au contraire que j'ai rapporté du théatre plus de ſageſſe & de prudence pour me conduire dans les différentes circonſtances de la vie. Je puis même dire avec Homère, qui a joui de ce ſpectacle :

Il a quitté ces bords, plus inſtruit & plus ſage (*).

CRAT. Quoi! vous êtes aſſez aveugle pour trouver des charmes à ce qui devroit vous faire rougir! En vérité, je déſeſpere de votre guériſon,

(*) Odyſſée, Chant XII, vers 188. Ce vers eſt tiré du diſcours des Sirenes à Ulyſſe, pour l'engager à les entendre, & à s'arrêter dans leur iſle.

quand je vous vois préconiſer des choſes auſſi mépriſables & auſſi honteuſes.

LYC. Mais avez-vous vu les Danſes & le Théatre dont vous dites tant de mal, ou les condamnez-vous ſeulement d'après l'idée que vous vous en faites? Dans le premier cas, vous ſeriez auſſi répréhenſible que moi; dans le ſecond, il ſeroit à craindre que votre cenſure ne ſoit injuſte & téméraire, & que vous ne blâmiez ce que vous ne connoiſſez pas.

CRAT. Il faut convenir qu'avec ma longue barbe & mes cheveux blancs, je n'avois rien de mieux à faire que d'aller prendre ſéance au milieu d'une troupe de femmelettes & de jeunes foux, pour applaudir indécemment un homme perdu, qui ſe diſloque les membres en cent façons.

LYC. Cela étant, vous êtes excuſable. Mais ſi jamais, à ma perſuaſion ou par curioſité, vous conſentez à ouvrir les yeux & à voir ce ſpectacle,

je ſuis ſûr que vous n'épargnerez rien pour avoir une des premieres places au Théatre, afin de mieux ſatisfaire vos yeux & vos oreilles.

CRAT. Que je périſſe, ſi jamais je conſens à pareille ſottiſe, tant que je ſaurai tant ſoit peu me reſpecter moi-même (*). J'ai vraiment compaſſion de votre pauvre cerveau, qui me paroît tranſporté d'une frénéſie de Bacchante.

LYC. Eh bien, mon ami, voulez-vous laiſſer là toutes vos déclamations, & me permettre de vous parler de la Danſe? Je vous ferai connoître tous ſes avantages; vous verrez qu'elle eſt auſſi utile qu'agréable; qu'on en peut retirer d'excellentes leçons, qu'elle regle l'ame du ſpectateur, qu'elle charme l'œil par la variété des mouvemens, & l'oreille par les accords des

(*) Tant que j'aurai les jambes velues & de la barbe au menton.

ſons ; en un mot, qu'elle développe à la fois les beautés du corps & les qualités de l'eſprit. Si, pour produire tous ces effets, elle a beſoin de la muſique & de la cadence, loin qu'on doive lui en faire un reproche, c'eſt un mérite de plus pour elle.

CRAT. Je n'ai pas trop le temps d'écouter une tête malade qui loue ſa folie. Si cependant vous voulez abſolument m'aſſommer de vos contes, je conſens par amitié à cette complaiſance ; mais ce que vous direz m'entrera par une oreille & ſortira par l'autre. En conſéquence, parlez à votre aiſe, comme ſi perſonne ne vous écoutoit ; pour moi je vais reſter muet.

LYC. C'eſt préciſément ce que je demandois. Nous verrons bientôt ſi ce que vous entendrez vous paroîtra toujours des contes.

D'abord, il ſemble que vous ignoriez que le goût de la Danſe n'eſt point une mode de deux jours, ni même

une invention de nos biſaïeux. Ceux qui connoiſſent ſa véritable origine, la font remonter à celle du monde, & prétendent qu'elle eſt née avec l'Amour, le plus ancien des Dieux. La marche cadencée des aſtres, la conjonction des planetes avec les étoiles fixes, l'harmonie & le concert des corps céleſtes, ſont les modeles ſur leſquels s'eſt formé cet Art naiſſant (*). Il s'accrut inſenſiblement, & acquit peu à peu cette variété & cette cadence réglée, qui l'ont porté à la perfection, & en ont fait pour nous un des plus beaux préſens des Muſes. On dit que Rhée l'aimoit beaucoup, & qu'elle preſcrivit la Danſe à ſes Corybanthes en Phrygie, & à ſes Curetes en Crete.

(*) M. Burette, *loc. cit.* p. 130, en convenant que la Danſe eſt auſſi ancienne que le genre humain, en attribue tout ſimplement l'origine au penchant naturel & invincible qu'ont tous les hommes au mouvement & à l'imitation.

On ſait qu'elle n'en retira pas un médiocre avantage; ce fut en danſant autour de Jupiter, qu'ils lui ſauverent la vie: ce Dieu leur doit ſon exiſtence, & ſans leur art il n'eût point échappé à la dent cruelle de ſon pere (*). Ces Danſeurs étoient munis d'armes bruyantes; ils frappoient leurs boucliers de leur épée, & comme s'ils euſſent été inſpirés, ils entroient ſubitement dans une fureur martiale. Dans la ſuite des temps, les plus braves d'entre les Crétois ſe livrerent tout entiers à cet exercice, & y excellerent bientôt; il faiſoit l'occupation non ſeulement du peuple, mais des Grands & des Rois de la Nation. Homere, voulant honorer Mérionne, le loue de ſon habileté dans cet art, qui lui mérita l'eſtime des Grecs & même celle des Troyens, qui avoient remarqué la ſoupleſſe & la légéreté que l'habi-

(*) *Ibid.* p. 135.

tude

tude de la Danſe donnoit à tous ſes mouvemens dans les combats. Voici les expreſſions du Poëte :

Tu n'eus plus fait un pas, quoiqu'habile à la Danſe,
Si ton corps trop léger, n'eût eſquivé ma lance (*).

Il ſut en effet éviter, grace à ſon art, le javelot dirigé contre lui. Parmi beaucoup d'autres Héros qui ſe rendirent également recommandables par ce talent, il me ſuffira de citer Pyrrhus, fils d'Achille, qui l'emporta ſur tous les autres, & inventa la belle Danſe qui, de ſon nom, fut appelée *la Pyrrhique* (**) ; ce qui réjouit le cœur de

(*) Mérionne étoit Crétois. Voyez Iliade, Chant XVI, vers 617.

(**) Voyez ſur cette Danſe le deuxieme Mémoire de M. Burette, même tome, p. 153 & ſuiv. Cette Danſe étoit militaire, & elle étoit exécutée par des Danſeurs armés de toutes pieces. Elle étoit très-fatigante. Scaliger le pere en fit l'eſſai en préſence de l'Empereur Maximilien & de toute ſa Cour. Il prétend que ce ſpectacle

ſon pere, plus que ſa valeur & ſa beauté. Ainſi ce fut ſon mérite dans la Danſe, qui renverſa de fond en comble la ville d'Ilion, juſqu'alors imprenable. Les Lacédémoniens, qui ont toujours paſſé pour les plus braves des Grecs, ont appris de Caſtor & Pollux la Danſe nommée *Carienne*, du bourg de Carie en Laconie (*). Ils font tout en meſure; la flûte donne le ſignal du combat; ils marchent & ſe battent aux ſons de cet inſtrument; ils doivent toutes leurs victoires à la cadence & à la muſique : auſſi

---

enleva l'admiration de tous les ſpectateurs, & qu'on en demanda pluſieurs repréſentations. Pope, cité par M. D. R., ſur le XIII^e. Livre de l'Iliade, vers 730.

(*) Caryæ ou Carium étoit un bourg de Laconie, où il y avoit un bois conſacré à Diane. Les filles Lacédémoniennes y danſoient tous les ans en l'honneur de la Déeſſe, & ſe diſputoient entre elles le prix de la guitare; leur Danſe ſe nommoit *Carienne*.

la jeuneſſe ne s'y applique-t-elle pas moins qu'aux armes, & la Danſe termine tous leurs exercices militaires. Un Joueur de flûte s'aſſied alors au milieu d'eux, & marque la meſure en frappant du pied; ils la ſuivent dans leurs différentes évolutions, & marchent ſur des airs tantôt mâles & guerriers, tantôt rapides & légers, faits pour plaire à Bacchus & à Vénus. L'Hymne qu'ils chantent en danſant, eſt une invitation qu'ils font à cette Déeſſe & aux Amours de danſer avec eux. Un autre hymne exprime les préceptes de l'art, & ils y diſent : *Alerte, jeunes gens, & danſez mieux* (*). Ils en uſent de même dans la Danſe appelée *le collier*, qui eſt un branle de garçons & de filles diſpoſés alternativement, & qui forment véritablement une chaîne de collier. Le premier garçon mene la Danſe du pas belliqueux dont il doit

(*) Voy. premier Mém. ſur la Danſe, p. 136.

marcher à l'armée, & la fille le ſuit, donnant à ſes compagnes l'exemple d'un pas modeſte & gracieux, ce qui fait voir dans cet exercice comme un aſſemblage de la force & de la tempérance (*). Ils danſent également dans les Jeux de la Gymnopédie (**). Vous avez ſûrement lu les vers d'Homere ſur Ariadne, dans le Bouclier d'Achille, & les détails de la Danſe que Dédale compoſa pour elle; je la paſſerai donc ſous ſilence, ainſi que les deux conducteurs ou coryphées, que le Poëte appelle *Danſeurs ſur la tête*, & dont il n'oublie point de dire, comme un des plus beaux traits de l'art de Vulcain, *qu'ils voltigeoient en tournant* (***). Quant aux Phéaciens qui

(*) *Idem, ibid.*

(**) C'étoit une fête des Lacédémoniens, dans laquelle des enfans & des hommes faits danſoient tout nus à deux chœurs. Voy. deuxieme Mémoire ſur la Danſe, p. 152.

(***) Iliade, Chant XVIII, vers 690 & ſuiv. Premier Mémoire ſur la Danſe, p. 137.

paſſoient leur vie dans les délices & la volupté, il étoit naturel qu'ils priſſent plaiſir à la Danſe; auſſi le même Poëte dit-il que ce fut une des choſes qui étonnerent le plus Ulyſſe, & il repréſente ce Héros admirant

Les mouvemens brillans de leur Danſe légere (*).

Les Theſſaliens faiſoient tant d'eſtime de cet exercice, que leurs Généraux & leurs plus grands guerriers en empruntoient le nom, & s'appeloient *Maîtres de Danſe*. On liſoit ſous les ſtatues érigées aux hommes illuſtres : La République l'a nommé *Maître de la Danſe; le peuple a fait élever cette ſtatue en l'honneur d'Ilation, pour avoir bien danſé au combat* (**). Il eſt inutile de dire que les anciens myſteres ne ſe faiſoient jamais ſans danſes; qu'Orphée, Muſée, & les plus habiles Danſeurs de

(*) Odyſſée, Chant VIII, vers 265. Premier Mémoire ſur la Danſe, p. 138.

(**) Premier Mémoire ſur la Danſe, p. 137.

ces temps, avoient preſcrit que perſonne ne fût initié que par là. Comme tout le monde ne l'eſt pas, nous ne pouvons ici parler des orgies ; mais qui ignore que l'on dit de ceux qui ont révélé ces myſteres, qu'*ils ont danſé hors de cadence* (*) ? La Danſe & la Muſique ont toujours fait partie des ſacrifices de l'iſle de Délos ; on y voyoit des chœurs de jeunes garçons, où les principaux menoient la bande au ſon de la flûte & de la lyre ; les hymnes compoſés pour ces cérémonies, & dont les Poëtes lyriques ſont remplis, ſe nommoient chants des Danſes (**). Qu'ai-je beſoin de vous

(*) Le grec dit ἐξορχεῖσθαι, *ſortir de la cadence*. Le Traducteur Anglois dit que le mot *exorciſme* pourroit bien venir de là ; mais il ſe trompe, & il eſt dérivé d'ἐξορκισμὸς, *adjuration, priere pour conjurer*, d'ὅρκος, *jurement, ſerment*, bien différent d'ὀρχησις, *danſe*.

(**) Τ'πυρχήμαλα ; ce mot, dit Meurſius dans ſon Traité ſur les Danſes des Anciens, ſignifie

citer les Grecs, puiſque les Indiens mêmes, en ſe levant, adorent le Soleil, non pas en baiſant la main comme nous, qui croyons cet uſage le culte le plus parfait, mais en ſe tournant vers l'Orient, & en danſant dans un profond ſilence, comme s'ils vouloient imiter le mouvement de cet aſtre? C'eſt à cela que ſe réduiſent leurs chœurs, leurs prieres & leurs ſacrifices, & ils font cet exercice réguliérement au commencement & à la fin du jour. Les Ethiopiens ne vont au combat qu'en danſant; & avant de tirer leurs fleches, qu'ils portent, ſans autre carquois, autour de leur tête en forme de rayons, ils prennent un geſte menaçant, & danſent d'une maniere à effrayer l'ennemi. Après ces deux Peuples, je ne dois point oublier les Egyptiens leurs voiſins. Il me ſem-

---

*des Odes chantées dans les chœurs de Danſe.* Voy. deuxieme Mémoire ſur la Danſe, p. 162.

ble que l'ancienne fable de Protée, l'un de leurs Rois, ſi connu par ſes diverſes métamorphoſes, ne ſignifie qu'un excellent Danſeur qui faiſoit mille poſtures différentes & ſavoit prendre toutes ſortes de formes, qui, par la célérité de ſes mouvemens, imitoit la mobilité de l'eau, l'agilité de la flamme, la férocité du lion, l'impétuoſité du léopard, l'agitation des feuillages, en un mot, tout ce qu'il vouloit. La Fable, pour mieux faire valoir ſon talent extraordinaire, a dit qu'il devenoit ce qu'il imitoit (*). Et cette Empuſe qu'on voyoit ſous mille apparences, étoit-ce autre choſe qu'un Danſeur de ce genre, que la Fable nous a donné comme un ſpectre (**)? Il ne faut point omettre la

(*) Premier Mémoire ſur la Danſe, p. 134.

(**) Hécate, diſoit-on, l'envoyoit aux hommes pour les effrayer; c'étoit un fantôme féminin, qui n'avoit qu'un pied & apparoiſſoit ſous toutes ſortes de formes hideuſes.

Danſe grave & ſacrée qu'exécutent, en l'honneur de Mars, les Prêtres appelés Saliens chez les Romains, & qu'on choiſit toujours parmi les premiers de l'Empire (*). On raconte, chez les Bithyniens, une fable aſſez analogue à cet uſage des Romains. Priape, Divinité belliqueuſe, qui eſt, je crois, un des Titans ou un Dactyle du mont Ida (**), très-habile dans l'art de manier les armes, fut chargé par Junon d'élever le Dieu Mars : on le lui avoit confié, lorſqu'il étoit encore enfant, mais d'une force & d'une vigueur étonnante ; il ne voulut lui apprendre à ſe battre que quand il l'eut rendu parfait Danſeur ; & Junon, pour le récompenſer de ce ſoin, exigea que Mars lui donneroit la dixieme partie du butin qu'il

(*) Saliens, de *ſalio*, danſer.

(**) Les Dactyles du mont Ida ſont les mêmes que les Curetes ou Corybanthes.

feroit à la guerre. Vous n'attendez pas de moi, ſans doute, que je vous apprenne que tout ce qui ſe paſſoit dans les fêtes de Bacchus n'étoit que des Danſes. Il y en a trois principales, la Cordace, la Sikinnis, & l'Emmélie (*),

(*) *La Cordace*, ſelon Athénée, étoit peu différente de celle appelée *Hyporchématique*, indiquée ci-deſſus. Elle étoit particuliere aux Pieces comiques, & répondoit, par ſes poſtures indécentes, aux caracteres licencieux des Comédies auxquelles on l'aſſocioit. Il étoit ſi rare de la voir danſer à d'autres qu'à des gens échauffés du vin, que Théophraſte met au nombre des actions d'un homme qui a perdu toute honnêteté, celle de danſer la Cordace de ſang froid & ſans être ivre. Démoſthene joint enſemble la diſſolution, l'ivrognerie, & la Cordace. Deuxieme Mém. ſur la Danſe, p. 161. La *Sikinnis*, ainſi nommée de ſon Auteur Sikinnos, qui eſt d'ailleurs fort peu connu, & dont on fait trois ou quatre perſonnes différentes, convenoit au Poëme ſatirique des Grecs. Ce Poëme étoit une eſpece de Paſtorale qu'on jouoit après les Tragédies; les Acteurs y étoient le plus ſouvent

qui toutes trois tirent leur nom des trois Satyres, Miniſtres du Dieu, qui les ont inventées. C'eſt par cet art que Bacchus ſoumit les Tyrrhéniens, les Indiens & les Lydiens; c'eſt par-là qu'il perſuada des Nations ſi belliqueuſes à célébrer ſes orgies & à former des chœurs en ſon honneur. Ainſi, mon cher ami, prenez garde de vous rendre coupable d'impiété en blâmant

---

traveſtis en Satyres, en Silenes, en Ménades, qui, par leurs chanſons libres, leurs bons mots, leurs traits ſatiriques & leurs Danſes groteſques, tâchoient de diſſiper la mélancolie des ſpectateurs. *Idem.* p. 163.

L'*Emmélie*, du mot εμμέλεια, *concinnitas*, *bienſéance*, *élégance*, convenoit aux Pieces tragiques, & c'eſt la ſeule à laquelle Platon donnât ſon ſuffrage. Elle avoit tout le ſérieux & toute la dignité néceſſaires pour exprimer les ſentimens dont on eſt pénétré quand on invoque les Dieux en faveur des malheureux, ou contre les coupables, quand on loue la vertu ou qu'on blâme le vice, quand on exhorte les ſpectateurs à refréner les paſſions violentes, &c. *Id.* p. 160.

un art divin & consacré aux mysteres, un art pratiqué par tant de Dieux, & cultivé pour leur gloire, un art, enfin, qui, comme je vous l'ai dit, réunit l'utile à l'agréable. Une chose me surprend en vous, c'est que chérissant Homere & Hésiode, comme vous le faites, vous osiez contredire les éloges magnifiques qu'ils donnent à la Danse. Le premier, en faisant l'énumération de ce qu'il y a de plus désirable & de plus délicieux dans la vie, parle du Sommeil, de l'Amour, & de la Musique; mais il appelle la Danse le seul *plaisir parfait*; il rend bien justice à la douceur enchantereſſe des sons musicaux, mais mon art seul a l'agrément du chant, & un plaisir dans lequel il n'y a rien à reprendre, quoique vous osiez le calomnier. Rappelez-vous cet autre endroit de l'Iliade :

L'un a reçu du Ciel la valeur en partage,
L'autre, habile Danseur, charme encor par sa voix (*).

(*) Iliad. Chant XIII, vers 730. Pope, cité

En effet, une belle voix eſt charmante avec le talent de la Danſe, & c'eſt le plus beau préſent des Dieux. Le Poëte paroît avoir diſtingué les vertus humaines en deux claſſes, celles de la guerre & celles de la paix; & parmi ces dernieres, il n'en trouve point de plus excellentes qu'il puiſſe mettre en

---

par M. D. R. ſur ce paſſage d'Homere, fait l'obſervation ſuivante. Il y avoit deux ſortes de Danſes chez les Anciens; l'une décente & honnête, inventée par Minerve, ou par Caſtor & Pollux; l'autre déshonnête, dont Bacchus ou le Dieu Pan étoient les inventeurs.

Madame Dacier ſupprime ce ſecond vers, d'après Euſtathe, qui le regarde comme étranger, & déshonorant la penſée du Poëte. On prétend qu'il a été ajouté par Zénodote. Madame Dacier, qui a ſenti que la citation qu'en fait Lucien, pouvoit être une objection contre ce ſentiment, dit, après avoir rapporté ce paſſage de notre Auteur, qu'*il n'examine pas le texte d'Homere en Critique; il le reçoit tel qu'il le trouve, & ne cherche qu'à s'en prévaloir, pour confirmer ce qu'il veut prouver.*

parallele avec les premieres. Héſiode, qui ne parle d'après perſonne, mais qui a vu lui-même les Muſes à leur lever, dit d'elles, au commencement de ſon Poëme, comme le plus bel éloge qu'il en puiſſe faire, qu'elles forment tous les jours des chœurs de Danſes autour de l'Hipocrene & de l'autel de Jupiter leur pere (*). Ainſi, en parlant auſſi mal de la Danſe, c'eſt preſque vous déclarer contre les Dieux.

Socrate, le plus ſage des Grecs, au témoignage même de la Pythie, ne ſe contentoit pas de louer cet art; il crut devoir l'apprendre lui-même, d'après la haute idée qu'il avoit conçue des effets merveilleux de la Muſique, de la meſure, & des modulations cadencées; il ne rougit pas, dans un âge déjà fort avancé, de regarder la Danſe comme une ſcience des plus ſé-

(*) Héſiode, Théogonie, Voy. III & IV. Lucien ne rapporte que le ſens de ces deux vers.

rieuſes. Il fit bien voir qu'elle ne lui avoit pas inſpiré un goût paſſager, en voulant l'approfondir dans les écoles des Joueurs de flûte. On ſait d'ailleurs qu'il ne refuſoit point d'entendre quelques chants graves de la courtiſane Aſpaſie (*). De ſon temps cependant l'Art n'étoit encore qu'à ſon berceau, & bien loin de la perfection où il eſt parvenu; ſi Socrate eût connu les grands Maîtres de nos jours, je réponds qu'il auroit voulu paſſer ſa vie à ce ſpectacle, & il auroit conſeillé que l'on commençât par là l'éducation de la jeuneſſe. Quand vous louez la Tragédie & la Comédie, vous oubliez, je crois, que chacune d'elles a une Danſe qui lui eſt propre. L'Emmélie tient à la premiere; la Cordace, & quelquefois même la Sikinnis, appartient à la ſeconde. Mais puiſque vous

(*) Premier Mémoire ſur la Danſe, p. 144 & 145.

préférez à la Danſe la Tragédie, la Comédie, les troupes de Joueurs de flûte & de lyre, qui ſont admis à diſputer les prix, & que par cette raiſon vous appelez des amuſemens honnêtes; comparons, je vous prie, ces divers genres avec la Danſe, ou laiſſons, ſi vous voulez, la flûte & la lyre, comme étant des dépendances de cette derniere.

Qu'eſt-ce que c'eſt d'abord que la Tragédie par elle-même? Quel dégoûtant ſpectacle! Vous y voyez un homme dont l'accoûtrement lui donne une taille plus que giganteſque; il eſt toujours guindé ſur de hauts cothurnes; défiguré par un maſque infiniment plus gros que ſa tête, & qui ouvre une large bouche, comme s'il vouloit avaler les ſpectateurs (*). Je ne parlerai

(*) Les maſques de théatre, outre les traits du viſage, repréſentoient encore la barbe, les cheveux, les oreilles, & juſqu'aux ornemens

point des couſſins dont on lui garnit la poitrine & le ventre, pour que ſa hauteur démeſurée ne jure point trop avec un corps maigre & fluet. Quand il vient à parler ſous ſon maſque, il en fait ſortir une voix tantôt fort haute & tantôt fort baſſe, mais toujours peu naturelle. Ce qu'il y a de plus choquant, c'eſt qu'il chante des vers ïambiques, & des malheurs qui lui ſont fort étrangers, ſans ſortir jamais du ton qui lui eſt preſcrit; & dans tout cela, ſa voix ſeule eſt à lui, puiſque le Poëte a pourvu aux paroles. Le chant eſt ſupportable, tant qu'il parle au nom d'Andromaque, d'Hécube ou de toute autre femme; mais quand c'eſt Hercule qui chante ſeul, le per-

---

que les femmes employoient dans leur coiffure. Voyez ſur tout ce paſſage un Mémoire de M. Boindin, ſur les maſques & les habits de théatre des Anciens, tome V, p. 172 & ſuiv. des Mémoires de l'Acad. des Inſcript. Voyez auſſi tome II de cette Traduction, p. 254.

ſonnage n'eſt plus lui-même; il oublie ſa peau de lion & ſa maſſue, & préſente un ridicule contraſte, que tout ſpectateur ſenſé peut bien appeler un ſoléciſme. Vous nous objectez que dans la Danſe les hommes repréſentent des femmes; mais ce reproche a bien plus de force contre la Tragédie & la Comédie, où les rôles de femmes ſont toujours en plus grand nombre (*). Pour la Comédie, elle tire un de ſes plus grands charmes des perſonnages ridicules, comme les Daves, les Tibius, les Marmitons; au lieu que l'habillement d'un Danſeur eſt toujours honnête & décent; il ne faut que des yeux pour s'en convaincre: ſon maſque eſt toujours gracieux & analogue au caractere du rôle; il n'a

(*) Il n'y avoit point d'Actrices chez les Anciens, & les rôles de femmes étoient toujours remplis par des hommes, ſous des maſques & des habillemens de femmes. Mémoire de M. Boindin. *Ibid.*

point une bouche hideuſe & béante, & il n'en a pas beſoin, parce que d'autres ſe chargent pour lui des paroles & du chant. Autrefois il en étoit chargé lui-même; mais comme l'agitation du corps nuiſoit à cette partie, on a jugé qu'il étoit plus commode de l'en débarraſſer. Pour tout le reſte, la Tragédie & la Danſe ſont à peu près de même, excepté que celle-ci eſt plus variée & plus inſtructive. Si elle n'eſt point admiſe parmi les ſujets des concours publics, cela vient de ce que les Préſidens des Jeux l'ont jugée un exercice trop noble & trop relevé, pour être ſoumis à pareille épreuve. Je pourrois ajouter cependant, qu'une des premieres villes d'Italie, qui tire ſon origine de Chalcis, a cru devoir joindre la Danſe à ſes autres Jeux publics, pour en faire le plus bel ornement (*).

(*) On croit que cette ville eſt Naples, qui fut fondée par une colonie de Cuméens : or

Pour éviter le ſoupçon d'ignorance, je me juſtifierai ici des omiſſions que j'ai faites. Je ſais que beaucoup d'Ecrivains, qui ont traité ce ſujet avant moi, ſe ſont étendus fort au long ſur chaque eſpece de Danſe; ils nous en ont appris les noms, tracé les formes, rappelé les Auteurs, pour montrer l'étendue de leurs connoiſſances. Pour moi, je regarde de pareilles recherches comme inutiles & déplacées à mon âge, & je m'en diſpenſerai par ces raiſons. Vous obſerverez d'ailleurs que je ne me ſuis point du tout propoſé d'entrer dans aucun détail ſur l'origine & les noms de chaque Danſe connue, excepté ce que j'ai dit de

---

Cumes elle-même devoit ſon origine à des habitans de Chalcis, dans l'iſle d'Eubée. Naples, comme ville Grecque, avoit adopté les jeux & les exercices de la Grece. C'eſt par cette raiſon que Néron choiſit le théatre de cette ville, quand il voulut, pour la premiere fois, paroître ſur la ſcène.

quelques-unes en parlant de l'Art en général. Mon but principal eſt de faire l'éloge de la Danſe, telle qu'elle eſt maintenant parmi nous, & de laiſſer là ſes foibles commencemens, pour montrer tous les agrémens qu'elle a acquis, ſur-tout depuis le regne d'Auguſte. Ainſi, ſans faire attention à ce que j'appelle les racines & les fondemens de l'Art, je ne m'occuperai que de ſes fleurs & de ſes fruits, parvenus au dernier degré de maturité. Par conſéquent je ne décrirai ni la Thermayſtris ni la Grue, qu'on ne connoît plus aujourd'hui (*). Si je n'ai point fait

(*) La *Thermayſtris* étoit, dit-on, une Danſe extrêmement vive, dans laquelle on faiſoit grand nombre de ſauts & de cabrioles, & qui demandoit beaucoup de nerf & d'agilité.

La *Grue* étoit ainſi nommée de ce que le Danſeur imitoit les mouvemens de cet oiſeau dans ſon vol. Elle fut inventée par Théſée, à ce que l'on croit, & repréſentoit les détours qu'il lui avoit fallu faire pour ſortir du labyrinthe.

tout : comme Calchas dans Homere, il doit,

D'un regard perçant
Diſtinguer l'avenir, le paſſé, le préſent (*).

En un mot, il faut que rien ne lui échappe, & qu'il ſe ſouvienne promptement de tout. Comme la Danſe eſt une ſcience imitative, le grand mérite de celui qui la cultive eſt de rendre par ſignes les penſées les plus difficiles à deviner ; & l'on peut dire d'un bon Mime ce que Thucydide a dit de Périclès : *Son talent ſuprême eſt de ſentir ce qui convient, & de le faire ſentir aux autres* (**). Or rien n'eſt plus propre à produire cet effet, que l'expreſſion naturelle de chaque caractere ; & pour le bien rendre, les qualités les plus eſſentielles ſont la connoiſſance de l'Antiquité, une mémoire heureuſe

(*) Iliad. Ch. I, vers 70, trad. de M. D. R.
(**) Thucyd. Liv. II.

des

des faits, & le talent de les imiter. Un Mime ne peut donc se dispenser de savoir tout ce qui s'est passé depuis le chaos & l'origine du monde, jusqu'au regne de Cléopatre; la mutilation de Saturne, l'émersion de Vénus, la guerre des Titans, la naissance de Jupiter, la ruse maternelle de Rhée, la pierre qu'elle mit en la place de son fils, la captivité de Saturne, le partage des trois freres, la révolte des Géans, le larcin du feu céleste, la formation du genre humain, le châtiment de Prométhée, la puissance de l'un & de l'autre Amour, la mobilité de Délos sur la mer, les couches de Latone, la mort du serpent Python, les embûches de Tityus, la découverte du milieu de la terre par le vol des aigles (*); après cela, l'His-

(*) Jupiter, dit-on, voulant connoître le point du milieu de la terre, fit partir en même temps deux aigles, l'un de l'orient, l'autre du

toire de Deucalion, & le déluge arrivé de son temps, l'arche unique qui sauva les restes du genre humain, & la nouvelle race qui naquit encore des pierres; Iacchus mis en pieces (*), la ruse

---

couchant, & ils se rencontrerent sur le Parnasse, près duquel étoit la ville de Delphes & l'Oracle d'Apollon. De là cette montagne fut nommée le *milieu de la terre*, γαίης ὑμφαλὸν, *terræ umbilicus*. Le Poëte Claudien, dans le prologue de son Panégyrique du Consulat de Manlius Theodorus, rend ainsi ce trait de la Fable.

*Jupiter, ut perhibent, spatium cùm dissere vellet*
*Naturæ, regni nescius ipse sui,*
*Armigeros utrumque duos æqualibus alis,*
*Misit ab Eois Occiduisque plagis.*
*Parnassus geminos fertur junxisse volatus;*
*Contulit alternas Pythius Ales aves.*

(*) Orphée, dans ses vers, disoit qu'Iacchus ou Bacchus avoit été mis en pieces par les Titans, & inhumé sur le Parnasse; que Rhée ou Cybele le ressuscita. Natalis Comes dit que c'est une allégorie qui désigne la maniere de provigner, laquelle consiste à faire une entaille dans un cep de vigne que l'on enterre, & qui produit ensuite de nouveaux ceps plus vigoureux

de Junon qui fit brûler Sémélé par la foudre, la double naissance de Bacchus, tout ce qu'on raconte de Minerve, de Vulcain, d'Ericthonius, la dispute sur l'Attique (*), le meurtre d'Alirrhotius, & le premier jugement rendu à l'Aréopage (**); en un mot, toute l'Histoire héroïque de l'Attique, particuliérement les courses de Cérès pour retrouver sa fille, l'hospitalité que lui donna Célée (***), l'art de

---

& plus féconds que le premier. Voyez Natal. Com. Mythol. Liv. V, p. 507.

(*) Il est ici question de la dispute connue entre Minerve & Neptune, à qui donneroit un nom à la ville que Cécrops avoit bâtie.

(**) Alirrhotius avoit enlevé Alcippe, fille de Mars; le Dieu, pour avoir tué le ravisseur, fut cité devant un Conseil, composé de douze Dieux, qui s'assemblerent sur la colline de Mars, où le fameux Tribunal de l'Aréopage rendit depuis ses jugemens.

(***) Célée, Roi d'Eleusis, donna l'hospitalité à Cérès dans ses voyages, & cette Déesse,

cultiver la terre, qu'elle enseigna à Triptoleme, la plantation de la vigne par Icarius, & le malheur d'Erigone (*); ce qu'on dit de Borée, d'Orithye, de Thésée & d'Egée, la retraite de Médée, & sa seconde fuite en Perse; l'histoire des filles d'Erectée & de celles de Pandion, avec ce qu'elles ont fait & souffert en Thrace; ensuite Acamas, Phyllis, le premier enlévement d'Hélene, l'expédition des Dioscures contre Athenes, l'aventure d'Hippolyte, le retour des Héraclides. On peut avec raison regarder ce petit nombre de faits choisis parmi une foule

par reconnoissance, enseigna l'Agriculture à Triptoleme, fils de Célée.

(*) Icarius ayant fait boire du vin à des Payſans qui ne connoissoient point cette liqueur, ils en furent enivrés jusqu'à perdre la raison; d'autres, les croyant empoisonnés, se jeterent sur Icarius & le tuerent. Méra, chienne d'Icarius, découvrit son tombeau à sa fille Erigone, qui se pendit de désespoir.

d'autres, comme appartenans à l'Hiſtoire de l'Attique. Viennent enſuite Mégare, Niſus, Scylla, ſon cheveu couleur de pourpre, le voyage de Minos, ſon ingratitude envers ſa bienfaitrice; puis l'Hiſtoire de Cithéron, des Thébains & des Labdacides, les voyages de Cadmus, le bœuf qui ſe coucha devant lui, les dents du ſerpent & les hommes qui en naquirent; la métamorphoſe de Cadmus en ſerpent, les murailles bâties par Amphion au ſon de ſa lyre, ſes fureurs; la vanité de Niobé ſon épouſe, & le ſilence profond qu'elle garda dans ſa douleur; les aventures de Penthée, d'Actéon, d'Œdipe, tous les travaux d'Hercule, & le meurtre de ſes enfans. Corinthe n'eſt pas moins féconde en faits héroïques, tels que ceux de Glaucus, de Créon, & avant ceux-là, Bellérophon, Sténobée, le combat du Soleil & de Neptune; depuis, les fureurs d'Athamas, l'enlèvement des enfans de Néphélé dans les

airs sur le dos d'un belier, l'admission d'Ino & Mélicerte parmi les Dieux marins; l'Histoire des Pélopydes & de Mycenes, avec ce qui s'étoit passé auparavant dans cette ville; Inachus, Io & son gardien Argus; Atrée & Thyesté, Europe & la Toison d'or; les noces de Pélops, le meurtre d'Agamemnon, & le châtiment de Clitemnestre; l'expédition plus ancienne des sept Chefs devant Thebes, le retour des gendres d'Adraste exilés, l'oracle qui les concerne, la sépulture refusée à plusieurs d'entre eux; enfin, la mort d'Antigone & de Ménécée qui suivit ces événemens. Un Danseur doit absolument se souvenir de l'histoire d'Hypsipile & d'Archémore à Némée, de l'histoire plus ancienne de Danaé, dont la virginité fut gardée à vue, de la naissance de son fils Persée, & du combat de celui-ci avec les Gorgones; à quoi il faut joindre les malheurs domestiques de Cassiope, An-

dromede & Céphée, que la croyance commune a depuis placés parmi les astres. Il est bon aussi de savoir l'antique aventure d'Egyptus & de Danaüs, ainsi que les noces tragiques de leurs enfans. Lacédémone ne fournit pas des traits moins intéressans ; Hyacinthe tué d'un coup de palet par Zéphire, rival d'Apollon ; la fleur sortie de son sang, l'inscription plaintive qu'on y lit (*) ; Tindare rappelé des enfers, & la colere de Jupiter contre Esculape (**). On peut annexer à l'Histoire de Sparte celle de Troie, si féconde en événemens & en personnages ; parmi ceux qui y ont péri, il n'en est point qui n'ait fourni quelques traits à la scene. Il n'en faut rien perdre, depuis l'enlévement d'Hélene jusqu'au retour de chaque Héros dans sa patrie. N'omettez pas les voyages

(*) Voyez tome III, p. 417.

(**) Voyez le XIII^e. Dialogue des Dieux.

d'Enée, & ſes amours avec Didon, ni les avèntures d'Oreſte, & ce qu'il ofa faire en Scythie. On ne négligera pas quelques faits antérieurs, mais qui tiennent à ceux-là; tels que le déguiſement d'Achille à Scyros ſous des habits de fille, la folie ſimulée d'Ulyſſe, l'art avec lequel il gagna Philoctete, qu'on avoit abandonné, toutes ſes courſes, Circé, Télégone, & ſes autres aventures, juſqu'à la défaite des prétendans; le piége qu'il tendit à Palamede, la vengeance de Nauplius, les fureurs d'Ajax, fils de Télamon, & la mort d'Ajax Oïlée englouti ſous des rochers. La ville d'Elide fournira auſſi beaucoup de ſujets aux Danſeurs; Œnomaüs, Myrtile, Saturne, Jupiter, les premiers athletes des Jeux Olympiques. L'Arcadie a également ſes Fables; la fuite de Daphné, le changement de Calliſtus en bête, les fureurs bachiques des Centaures, la naiſſance de Pan, l'amour d'Alphée, & ſon cours

ſous la mer. La Danſe ne fera pas une moins ample moiſſon en Crete; Europe, Paſiphaë, le Taureau de l'une & de l'autre, le labyrinthe, Ariadne, Phédre, Androgée, Dédale, Icare, Glaucus, le Devin Polyde, & la ſtatue d'airain de Talus qui ſe promenoit par toute l'iſle (*). Notre art aura autant de reſſources en Etolie; Althée, Méléagre, Atalante & le tiſon fatal, la lutte d'Hercule avec le fleuve Acheloüs, la naiſſance des Sirènes, l'origine des iſles Echinades, & l'établiſſement d'Alcméon, après qu'il eut été délivré des Furies; l'hiſtoire de Neſſus, la jalouſie de Déjanire, & le bûcher d'Hercule ſur le mont Œta. La Thrace fournit de même des anecdotes eſſentielles; Orphée & la maniere dont il fut mis en pieces par les Bacchantes, ſa tête nageant ſur ſa

(*) Voyez le Dialogue de l'Incrédule, tome IV, p. 195.

lyre (*), & parlant après sa mort; Hœmus & Rhodope, ainsi que le supplice de Lycurgue. La Thessalie est bien plus fertile encore ; Pélias, Jason, Alceste; la flotte des cinquante Argonautes, & la navire Argo qui parloit. Les aventures de l'isle de Lemnos, Æétes, le songe de Médée, son frere Absyrte, dont elle dispersa les membres, & ce qu'elle fit dans son voyage sur mer; puis l'histoire de Protésilas & de Laodamie. En passant en Asie, on trouvera beaucoup d'autres événemens; d'abord le malheur de Polycrate, Tyran de Samos, les courses de sa fille jusqu'en Perse, l'histoire antérieure de Tantale puni pour son indiscrétion (**), le festin des

(*) Voyez le Discours à un ignorant Bibliomane, tome V, p. 000.

(**) Euripide, dans sa Tragédie d'Oreste, & Ovide, prétendent que Tantale fut puni dans les Enfers, pour avoir révélé aux hommes les

Dieux dans sa maison, le sacrifice qu'il leur fit de son fils Pélops, & l'épaule d'ivoire qu'ils lui rendirent. En Italie, l'Eridan, Phaëton & ses sœurs changées en peupliers, & leurs larmes d'ambre qui en distillent. Il sera bon de connoître encore les Hespérides, & le Dragon gardien des pommes d'or, le fardeau d'Atlas, Géryon, Roi d'Erythie, & l'enlévement de ses bœufs. Il ne faut pas ignorer les métamorphoses en arbres, en bêtes, & en oiseaux, ni les changemens de femmes en hommes; tels Cénée, Tirésias & d'autres. En Phénicie, l'inceste de Myrrha, le deuil & la joie que cause alternativement Adonis en Assyrie (*); ce qui

secrets des Dieux. Voici les vers du Poëte Latin:

*Quærit aquas in aquis, & poma fugacia captat,*
*Tantalus. Hoc illi garrula lingua dedit.*

(*) Adonis fut aimé de Vénus & de Proserpine, qui obtinrent de la part des Dieux de le posséder chacune la moitié de l'année. Voyez

eſt arrivé dans les temps poſtérieurs, & depuis l'établiſſement du grand Empire des Macédoniens, je veux dire ce qu'Antipater & Séleucus ont entrepris pour l'amour de Stratonice. Le Danſeur ne peut ſe diſpenſer de connoître les myſteres des Egyptiens; mais il en rendra ſeulement quelques-uns par ſignes, tels que ceux d'Epaphus, d'Oſiris, & le changement des Dieux en animaux, ſur-tout leurs amours, & en particulier ceux de Jupiter, avec les formes diverſes qu'il a priſes; il ſaura encore tout ce qui ſe paſſe de tragique aux enfers, les châtimens des coupables, & leurs crimes; l'amitié de

---

le XI^e. Dialogue des Dieux, tome III, p. 398. Tant qu'il étoit chez Proſerpine aux Enfers, c'eſt-à-dire, tant que l'hiver attriſtoit les humains & tenoit les productions de la terre comme enſevelies, on étoit en deuil; mais lorſqu'il revenoit avec Vénus, ou que la Nature étoit riante & féconde, la joie, parmi les hommes, ſuccédoit à la triſteſſe.

Pirithoüs & de Théſée juſque dans l'autre vie. En un mot, il ne doit lui rien échapper de ce qu'ont écrit Homere, Héſiode, & ſur-tout les Tragiques.

Voilà quelques traits choiſis parmi beaucoup d'autres, ou plutôt en voilà une multitude tirée d'un bien plus grand nombre; & je les regarde comme abſolument indiſpenſables, laiſſant le reſte au chant des Poëtes, à la recherche du Danſeur, ou même à la vôtre. Pour lui, il doit les avoir tous en réſerve dans ſa mémoire, pour en faire uſage dans l'occaſion.

Puiſqu'il ſe donne pour imitateur, & promet d'exprimer les ſujets qui ſont la matiere du chant, il doit, comme l'Orateur, ſe rendre le plus clair & le plus intelligible qu'il eſt poſſible, ſans avoir beſoin d'interprete. Il faut, comme l'a déclaré l'Oracle d'Apollon, que le ſpectateur le comprenne ſans qu'il parle, & l'entende

ſans qu'il articule aucun ſon. C'eſt ce qu'éprouva le cynique Démétrius ; comme vous, il accuſoit la Danſe de n'être qu'un acceſſoire inutile aux ſons de la flûte, des flageolets & des inſtrumens bruyans, & un hors-d'œuvre au ſpectacle ; ce n'étoit, ſelon lui, que des geſticulations & des mouvemens ſans regle & ſans but, qui ne ſignifioient rien : Cela, diſoit-il, paroît quelque choſe, & faſcine les yeux des ſpectateurs, à l'aide d'une belle robe de ſoie, d'un maſque agréable, des accompagnemens de la flûte, des chants lubriques & des voix excellentes. Un Danſeur du temps de Néron, qui lui-même excelloit dans ſon art, & avoit, dit-on, d'ailleurs beaucoup d'eſprit, une profonde connoiſſance de l'Hiſtoire, & un talent ſupérieur pour imiter tout ce qu'il vouloit par geſtes, fit à Démétrius une demande que je trouve fort juſte ; c'étoit, avant de prononcer, de conſentir à le voir

danſer ; & il promit de le faire ſans le ſecours des flûtes & de la muſique. Il tint parole, ordonna aux Joueurs d'inſtrumens, à ceux qui battoient la meſure, & aux Danſeurs, de garder le ſilence ; il ſe mit à danſer l'avenure de Mars & de Vénus, le Soleil qui les découvre, Vulcain qui les guette & les enveloppe dans ſon filet, & chacun des Dieux ſpectateur de la ſcène ; Vénus toute confuſe, Mars un peu timide & ſuppliant ; en un mot, les plus petits détails de cette comédie ; de ſorte que Démétrius enchanté fit au Mime ce compliment des plus flatteurs, & s'écria de toutes ſes forces : Je ne vois pas ſeulement, j'entends ce que vous faites, & vous me parlez des mains. A propos de Néron, je veux encore vous raconter le trait d'un Barbare à l'occaſion du même Danſeur, & ce trait eſt, à mon gré, le plus bel éloge de l'art. Cet étranger, de la famille des Rois de Pont, étoit

venu à la Cour de Néron pour quelques affaires; il avoit vu au spectacle public le Danseur dont les gestes étoient si expressifs, qu'il avoit compris tout ce que l'autre représentoit, quoiqu'il n'entendît pas un mot des paroles chantées, parce qu'il n'étoit qu'à demi Grec. Au moment de son départ, Néron l'embrassoit en lui demandant ce qu'il désiroit, & promettant de le lui accorder : Vous me ferez le plus grand plaisir, répondit-il, de me donner le Danseur que j'ai vu. A quoi peut-il vous servir dans votre pays, répliqua Néron ? Il y a, reprit l'autre, dans nos Etats, beaucoup de Barbares qui parlent un langage différent, & il est difficile de trouver des Interpretes pour s'expliquer avec eux; celui-ci, par ses signes, sera mon truchement quand j'en aurai besoin. Jugez par-là de l'impression profonde qu'avoit produite en lui l'imitation parfaite de la Danse. Le but principal &

l'objet de cet art, eſt, comme je l'ai dit, de bien peindre une action, & de la même maniere que le font les Rhéteurs, ſur-tout dans ceux de leurs ouvrages que nous appelons déclamations. On donne les plus grands éloges à ces ſortes de harangues, lorſqu'elles rempliſſent bien le ſujet & répondent au caractere de celui qu'on y fait parler; Héros, tyrannicide, mendiant, habitant des champs, on eſt enchanté de voir chaque perſonnage prendre le ton qui lui convient. Voici encore, à ce ſujet, le mot d'un autre Barbare qui mérite d'être cité : il voyoit préparer cinq maſques différens pour la repréſentation d'une piece en cinq actes, & il ne paroiſſoit qu'un Danſeur; il demanda où étoient ceux qui devoient faire les autres perſonnages C'eſt le même, lui répondit-on, qui les fera tous à lui ſeul : Je ne ſavois pas, dit-il au Danſeur, que vous aviez pluſieurs ames

en un corps. Les Italiens ont bien raison d'appeler un Danseur *Pantomime*, car en effet il sait tout imiter, & c'est à lui qu'on peut adresser cette exhortation poétique : Mon fils, comme le polype de mer, qu'on ne distingue plus du rocher auquel il s'attache, parcoure les villes & les Nations, familiarise-toi avec leur caractere & leurs mœurs (*). Le Danseur, en effet, promet de les rendre au naturel par ses gestes ; il lui faut représenter tantôt un amant, tantôt un furieux, tantôt un homme accablé de tristesse, & chacun avec les traits qui le distinguent. Ce qu'il y a de plus admi-

(*) Lucien fait ici allusion à des vers du Poëte Théognis, cités par Plutarque. Le polype de mer est une espece d'huître qui s'attache aux rochers, & en prend la couleur & l'apparence, au point qu'il est difficile de l'en distinguer.

Πουλύπου ὀργὴν ἔχε, πολύπλοχαν ὃς ποτιπέτρῃ
Τῇ προσομιλήσει, τοῖος ἰδεῖν ἐφάνῃ.

rable encore, c'eſt que le même homme, en un même jour, exprime les fureurs d'Athamas & les terreurs d'Ino; qu'il paroît d'abord Atrée, & quelques minutes après, Thieſte, Egyſte ou Erope. Toutes les autres repréſentations faites pour l'œil ou pour l'oreille, n'ont qu'un objet particulier à chacune; c'eſt la flûte, c'eſt la guitare, c'eſt le chant, c'eſt une Tragédie, c'eſt une Comédie: mais la Danſe comprend tout à la fois; c'eſt un ſpectacle compoſé de tous les autres; il réunit la flûte, le flageolet, la cadence, la meſure, le bruit des cymbales, le langage des Acteurs, le concert des chœurs. En toute autre occaſion, l'ame & le corps font leurs fonctions ſéparément, mais elles ſont confondues dans la Danſe. Les geſtes y expriment la penſée, en même temps qu'ils exercent le corps; car rien ne s'y fait ſans motif & ſans raiſon. Lesbonax de Mitylene, qui paſſoit pour un hom-

me honnête & vertueux, appeloit le Danseur un sage par les mains, & il assistoit à ces sortes de représentations, dans l'espérance de revenir meilleur du spectacle. Timocrates son maître, s'y étant trouvé un jour par hasard : De quel spectacle, s'écria-t-il, me suis-je privé jusqu'ici par une mauvaise honte de Philosophe ! S'il est vrai de dire avec Platon, que l'ame se divise en trois affections, la colere, l'amour & la raison, un bon Danseur vous rendra parfaitement les fureurs d'un homme irrité, les transports d'un amant, & la modération d'un sage qui sait mettre un frein à ses passions. Chacun de ces caracteres est répandu dans les différentes parties de la Danse, comme dans nos sens corporels. Quand elle sacrifie aux Graces, ne montre-t-elle pas la vérité de ce que dit Aristote, que la beauté fait la troisieme portion du bonheur de la vie ? Je me souviens aussi d'avoir entendu dire à

un jeune homme, en plaisantant, que le silence des Mimes avoit beaucoup de rapport à la doctrine de Pythagore. Parmi les autres arts, l'un est utile, l'autre est agréable; la Danse seule est agréable & utile à la fois, & l'utile ne l'est jamais plus que quand il est joint à l'agréable. On peut trouver quelque plaisir à voir des jeunes gens se battre à coups de poing, faire couler leur sang, ou se terrasser dans la poussiere; mais je crois qu'on en aura davantage à voir un Danseur représenter les mêmes objets sans danger, & avec plus de décence; ses mouvemens, ses sauts en arriere, ses tours & détours, en même temps qu'ils amusent beaucoup le spectateur, sont pour lui-même un exercice salutaire; cet exercice est encore, selon moi, le plus beau & le plus convenable possible, en ce qu'il rend le corps plus souple, plus léger, plus agissant & plus robuste. Que d'avantages ne réunit pas ce bel

art ? il aiguiſe l'eſprit, exerce le corps, récrée les ſpectateurs, leur apprend beaucoup de faits de l'Antiquité, & réjouit les yeux & les oreilles au milieu du concert des flûtes, des cymbales & des chants. Si vous aimez la muſique vocale, où en trouverez-vous de plus harmonieuſe ? où entendrez-vous des concerts de chœurs plus parfaits ? Si vous préférez les ſons plus perçans des flûtes, vous ſerez également ſatisfait. Je n'ajoute point que vous deviendrez néceſſairement meilleur en aſſiſtant à un ſpectacle où le vice eſt en horreur, où l'on gémit ſur le ſort des malheureux, & où l'on reſpire en général la morale la plus pure. Ce qui met le comble à tout ce que l'on peut dire de cet art, c'eſt qu'il rend un homme plus robuſte, & plus aiſé dans ſes manieres, & réunit ainſi les forces d'Hercule & les graces de Vénus. C'eſt ici le lieu de dire un mot des qualités du corps & de l'ame,

d'un excellent Danseur. J'ai déjà parlé de celles de l'ame; mais je répéterai qu'il doit être d'une heureuse mémoire, spirituel, sensé, d'un esprit vif, & habile à saisir les circonstances; d'ailleurs en état de bien juger des vers, du chant & de la cadence, capable de discerner ce qui est bon d'avec ce qui ne l'est pas. Quant au corps, il doit être fait selon le modele de Polyclete, ni trop grand, ni trop petit, ni trop gras, ni trop maigre, mais bien proportionné dans toutes ses dimensions. Je vous citerai à ce sujet les bons mots d'un peuple connoisseur en ce genre. Les habitans d'Antioche, qui ont beaucoup d'esprit & aiment beaucoup la Danse, montrent au Théatre un tact si fin pour juger de ce qui frappe leurs oreilles & leurs yeux, qu'aucun d'eux ne laisse rien échapper de tout ce qui s'y passe. Un Danseur, d'une taille fort petite, s'avançoit sur la scene pour représenter

Hector, & ils s'écrierent tous d'une voix : Voici Astianax ; mais quand viendra son pere ? Un autre, d'une taille giganteſque, jouoit Capanée, & ſe préparoit à eſcalader les murs de Thebes : Tu n'as qu'à enjamber, dirent-ils, il ne te faut point d'échelle. Un troiſieme, fort gros & fort gras, s'efforçoit à faire de grands ſauts : Ménage le théatre, lui cria-t-on (*). Portez-vous mieux, dirent-ils à un

(*) Le Texte dit : Épargnons le *Thymelé* : c'étoit une eſpece de moyen théatre, ainſi nommé, parce qu'il avoit la forme d'un autel ou d'un carré long. C'étoit le poſte ordinaire des chœurs, & l'endroit où les Danſeurs venoient exécuter leurs Danſes ; il étoit placé au milieu de ce que nous appellerions l'orcheſtre dans nos théatres modernes. Il s'élevoit de cinq pieds au deſſus du ſol de l'orcheſtre des Anciens, qui répondoit à notre parterre, & étoit de cinq pieds plus bas que le proſcenium, ou devant du théatre. Voyez le Mémoire de M. Boindin ſur la forme du Théatre des Anciens, dans les Mém. de l'Acad. des Inſcriptions, tome I, p. 186.

autre

autre qui n'avoit que
os. Ce n'eſt pas par pl
vous ai rapporté ces
voulu vous faire voir
entiers ſe ſont occup
de la Danſe, & ont ſ
les convenances ou les
de cet Art. Un Danſ
la fois ſouple & nerv
ſes membres en tout
nir ferme, ſuivant l'oc
exprime auſſi les mou
uſités dans les Jeux
tout ce qu'il y a de be
dans les combats de M
lux & d'Hercule. Il
de vous en convaincre
yéux les diverſes imita
Le rapport de ce ſens,
eſt plus ſûr que celui d
dans la Danſe, l'un &
lement frappés. Cet Ar
qu'un amant, aſſiſtan
changera tout à coup

ſuites funeſtes de l'amour ; un homme triſte en ſortira auſſi gai que s'il avoit pris une potion d'oubli, ou, comme dit le Poëte, une recette contre la bile & le chagrin (*). Ce qui prouve le rapport intime de la Danſe avec notre cœur, & la vérité avec laquelle elle exprime nos affections, c'eſt que le ſpectateur répand ſouvent des larmes, quand elle repréſente un objet tragi-

(*) Homere, Odyſſ. Chant IV, vers 221. Lucien fait ici alluſion à la drogue appelée *Népenthes*, avec laquelle Hélene charmoit le vin. Madame Dacier n'y voit qu'une allégorie qui déſigne les contes agréables qu'Hélene faiſoit à ſes convives. Cette Dame convient cependant qu'il y avoit en Egypte des femmes qui compoſoient des potions capables de faire oublier les plus grands chagrins. Les uns ont cru que la drogue ou boiſſon dont il s'agit, étoit compoſée avec quelque ſimple, comme la bugloſe ; d'autres, avec le nouveau Traducteur Anglois de Lucien, trouvent beaucoup d'analogie entre cette potion, telle qu'elle eſt décrite dans Homere, & les effets de l'opium.

que & touchant. La Danſe bachique, dont les habitans de l'Ionie & du Pont ſe font une occupation ſérieuſe, charme tellement ces Peuples, quoiqu'elle ne ſoit que ſatirique, que dans le temps où elle a lieu, ils oublient toute autre affaire, & paſſent des jours entiers au Théatre, pour y voir des Titans, des Corybantes, des Satyres & des Bergers. Les plus diſtingués par leur rang & leur mérite y danſent eux-mêmes, &, loin d'en rougir, y trouvent un plaiſir inexprimable; ils croient tirer de cet exercice plus de luſtre que de leur nobleſſe, de leurs dignités, ou de celles de leurs ancêtres.

Après vous avoir décrit les beautés de la Danſe, il faut vous parler de ſes défauts. J'ai déjà détaillé ceux qui ſont relatifs au corps du Danſeur; ceux de l'eſprit ne ſont pas difficiles à connoître. Parmi ceux qui cultivent cet Art, on conçoit que tous ne peuvent pas être également habiles; auſſi eſt-il beau-

coup d'ignorans qui font des fautes très-graves. Ceux-ci s'agitent & sautent au hasard, & ne font rien en mesure; leur pied marque une cadence, & le rythme une autre; ceux-là gardent la mesure, mais n'observent point les temps de l'action, & présentent chaque objet ou trop tôt ou trop tard. En voici un exemple que je me rappelle. Le Mime jouoit la naissance de Jupiter, & la cruauté de Saturne qui vouloit dévorer ses enfans; l'Acteur, trompé par la ressemblance des faits, représenta les malheurs de Thyeste: un autre, qui devoit montrer Sémélé frappée de la foudre, fit voir l'histoire de Glaucus, postérieure de beaucoup à la premiere. Mais pour quelques mauvais Danseurs, je ne crois pas qu'on doive dédaigner ni proscrire la Danse; il faut juger mauvais ceux qui le sont, & donner à ceux qui excellent, les louanges qu'ils méritent. En général, un Danseur, pour être accompli de tout point,

ne doit jamais perdre de vue ce qui eſt beau, agréable & juſte ; il doit être au deſſus de toute critique, ne jamais donner priſe, & ſe montrer ſupérieur dans toutes les parties, ſans jamais ſe démentir. A ces qualités, il doit joindre une imagination vive, des connoiſſances étendues, & beaucoup de ſenſibilité ; il ne plaira jamais plus, que quand chacun des ſpectateurs ſe reconnoîtra lui-même dans ſon jeu comme dans un miroir. On n'eſt plus maître de ſoi, & les applaudiſſemens échappent de toutes parts au théatre, quand on voit la peinture fidelle de ce qui ſe paſſe au fond de notre cœur ; chacun ſent, à cette vûe, la vérité des préceptes de Delphes : Connois-toi toi-même ; on ſort du ſpectacle avec la connoiſſance de ce qu'on doit faire ou éviter, & l'on eſt inſtruit de choſes utiles qu'on ignoroit en y entrant.

Parmi les Danſeurs, il en eſt qui, comme certains Orateurs, donnent

dans l'affectation, chargent beaucoup ce qu'ils ont à peindre, & passent le but. S'ils ont à représenter quelque chose de grand, ils le rendent gigantesque; ce qui est gracieux devient efféminé; ce qui est mâle devient dur & féroce. Je me souviens d'avoir vu un Danseur fort applaudi d'abord, qui d'ailleurs connoissoit son Art & méritoit vraiment qu'on l'admirât; mais je ne sais par quelle fatalité il s'écarta des convenances, & prit un jeu forcé. En jouant Ajax, au moment où il devient furieux, après avoir échoué dans sa dispute avec Ulysse, il sortit tellement du naturel, qu'on l'eût cru lui-même agité des Furies; il déchira les habits de l'un de ceux qui battoient la mesure (*); puis arrachant la flûte à

(*) Le Texte ajoute, *avec une sandale garnie de fer.* Selon un Mémoire de M. Burette, sur le rythme de l'ancienne Musique, ces batteurs de mesure se nommoient Ποδόγυπτοι & Ποδοψόφοι;

l'un de ceux qui en jouoient, il la lança avec tant de violence à la tête d'Ulysse, qui triomphoit à ses côtés, qu'elle tomba en morceaux; & sans le bonnet qui rompit presque toute la force du coup, nous aurions vu périr à nos yeux le malheureux Ulysse, pour avoir eu affaire à un Danseur furieux. Tout le Théatre l'étoit devenu avec lui; chaque Danseur crioit, sautoit, jetoit ses

---

à cause du bruit de leurs pieds; *συγκρότοι*, à cause de l'uniformité du rythme qu'ils battoient toujours à deux temps. Ils garnissoient leurs pieds le plus souvent de certaines chaussures, ou de sandales de bois ou de fer, qui ressembloient à de petits marchepieds, ou de petites escabelles: quelquefois ils frappoient sur ces sortes d'escabelles avec le pied, garni d'une simple semelle de bois ou de fer. Les Anciens battoient aussi la mesure en frappant de la main droite dans la gauche; ils se servoient aussi de coquilles, d'écailles d'huitres, & d'ossemens d'animaux qu'on frappoit l'un contre l'autre, en forme de castagnettes. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tome VII, p. 248.

habits. Le commun des spectateurs, peu en état de juger des vraies convenances, admiroit dans ce vacarme une imitation parfaite du trouble qui agitoit Ajax; d'un autre côté, les gens de goût, quoique choqués de ce qu'ils voyoient, n'osoient pas blâmer par leur silence la folie de l'Acteur, & ils tâchoient de la couvrir par leurs applaudissemens, en se disant tout bas que cela n'étoit pas la fureur d'Ajax, mais celle du Danseur. Celui-ci ne s'en tint pas même à cette premiere charge déjà si outrée; il descendit au milieu de l'orchestre (*), où étoient placés les

(* Nous avons déjà observé que par le mot *orchestre*, dans le Théatre des Grecs & des Romains, il faut entendre l'espace que nous appelons aujourd'hui Parterre. Chez les Grecs, une partie de cet emplacement, près le théatre, & sur les deux côtés du Thymelé, étoit destinée aux Musiciens; chez les Romains, c'étoit la place des Sénateurs. Voyez Mémoire de M. Burette, p. 188.

Sénateurs, s'assit entre deux Consulaires, qui craignoient fort qu'il ne les prît pour des moutons du camp (*). Parmi les spectateurs, les uns admiroient, d'autres rioient, & quelques-uns croyoient qu'à force de vouloir faire le furieux, il l'étoit devenu en effet. On dit que lorsqu'il eut réfléchi de sang froid à tout ce qu'il avoit fait, il en conçut tant de chagrin, qu'il en tomba malade, & se persuada qu'il avoit eu une véritable attaque de frénésie; il le fit connoître lui-même assez clairement en plein théatre; comme ses partisans le prioient de jouer encore Ajax, il leur indiqua un autre Danseur, en ajoutant: C'est assez d'une marque de folie. Un de ses rivaux, qui lui disputoit le prix de son Art, lui causa la plus grande mortification, par le

(*) Ajax, dans ses fureurs, se jette pendant la nuit sur les troupeaux du camp des Grecs, & les met en pieces. Voy. Odyss. Chant IV.

naturel qu'il mit dans le personnage d'Ajax, qu'il avoit à représenter lui-même; sa fureur fut tellement ménagée, qu'on le loua beaucoup d'avoir su se tenir dans les bornes d'une juste imitation, & de n'avoir point déshonoré la scène par les excès d'une Bacchante.

Telles sont, mon ami, les observations que j'ai cru devoir choisir parmi toutes celles qu'on pourroit faire sur la Danse; j'ai voulu vous les mettre sous les yeux, afin que vous ne me blâmiez point d'admirer cet Art charmant. Si vous voulez en partager le spectacle avec moi, je suis sûr que vous en serez également enchanté, & que vous l'aimerez avec passion. Ainsi je n'ai pas besoin de vous adresser le mot de Circé :

Quoi ! tu bus mes poisons, & tu n'es point changé (*) ?

(*) Odyss. Chant X, vers 326.

J'espere que vous changerez en effet, & je jure que vous n'aurez ni une tête d'âne, ni un cœur de pourceau (*); au contraire, vous serez plus inébranlable qu'auparavant; charmé vous-même de présenter la coupe aux autres, vous les y ferez boire à longs traits. Ce que dit Homere de la verge d'or de Mercure, qui plonge les hommes dans un doux sommeil & les en retire à la volonté (**) du Dieu, peut s'appliquer à la Danse; elle éblouit les yeux, les ouvre bientôt après, & fixe l'attention sur tout ce qu'elle représente.

CRAT. Je suis entiérement de votre avis, mon cher Lycinus, & mes oreilles sont aussi bien disposées que mes yeux.

(*) Par allusion au changement des compagnons d'Ulysse en pourceaux.

(**) Odyss. Chant V, vers 47.

Souvenez-vous que quand vous irez au théatre, j'y veux prendre place à vos côtés; car je ne veux pas que vous soyez toujours seul à en revenir plus sage.

# L'ANE,

## OU

## LA MÉTAMORPHOSE.

JE fus, il y a quelques années, en Theſſalie pour des affaires de famille qui me mettoient en relation avec un homme du pays. J'avois un cheval pour moi & mon bagage, & j'étois ſuivis d'un domeſtique. Je rencontrai en chemin pluſieurs perſonnes d'Hypate (*) qui retournoient dans leur patrie, & nous voyageâmes de compagnie. Après une route aſſez difficile, nous étions ſur le point d'entrer dans cette ville, & je leur demandai s'ils

(*) Cette ville étoit ſituée en Theſſalie, ſur le fleuve Sperchius, qui ſe jette dans le golfe Maliacus. Les femmes d'Hypate étoient réputées habiles dans la Magie.

ne connoiſſoient pas un de leurs concitoyens nommé Hipparque, pour qui j'avois une lettre dans laquelle on le prioit de me donner l'hoſpitalité. Oui, me dirent-ils, nous le connoiſſons, & nous ſavons ſa demeure; il eſt fort riche, mais il vit ſeul avec ſa femme & une ſervante, parce qu'il eſt extrêmement avare. A l'entrée de la ville, ils me montrerent un jardin & une petite maiſon aſſez paſſable, où il logeoit, & après m'avoir fait leurs adieux, ils me quitterent. Je m'approchai de cette maiſon, & je frappai à la porte. Après quelques inſtans, une femme vint m'ouvrir. Hipparque eſt-il chez lui? — Oui; qui êtes-vous? que lui voulez-vous? — Je lui apporte des lettres de Décrian, Sophiſte de Patras (*). — Attendez un moment. Puis

(*) Patras étoit une ville d'Achaïe, d'où étoit ce Lucius, qui eſt cenſé parler dans ce récit romaneſque, qu'il avoit écrit beaucoup plus long

elle me ferma la porte au nez, & retourna dans la maison. Elle revint enfin, & me dit que je pouvois entrer. Je saluai le maître, & lui remis ma lettre. Il étoit assis avec son épouse sur un petit grabat, & ils paroissoient être en train de souper, quoique je ne visse rien sur la table placée devant eux. Après avoir lu la lettre : Mon cher & illustre Décrian fait fort bien, dit-il, de m'adresser ses amis avec confiance. Vous voyez, ajouta-t-il, ma petite maison ; elle est cependant suffisante pour y recevoir un hôte, & vous en ferez une grande demeure, si vous voulez, en y acceptant un logement, vous armer d'indulgence & de patience ; puis appelant sa ser-

---

guement, & que Lucien a abrégé. Apulée, dont l'*Ane d'or* est aussi très-connu, a fait le même Roman en onze Livres ; & il a amplifié le Conte de Lucien, ou suivi celui de Lucius que nous n'avons plus.

vante : Paleſtre, lui dit-il, montrez à Monſieur la chambre où il couchera, & portez-y ſes effets ; puis vous le conduirez au bain, car il a fait beaucoup de chemin. Paleſtre obéit, & me fait voir un très-bel appartement. Voilà votre lit, me dit-elle ; j'en dreſſerai ici un autre pour votre domeſtique, & j'aurai ſoin qu'il ait un oreiller. Je lui donnai enſuite dequoi acheter de l'orge pour mon cheval, & nous fûmes nous laver ; Paleſtre dépoſa nos malles dans notre chambre. Au retour du bain, nous entrâmes dans la ſalle où étoit Hipparque ; il m'embraſſe, & me fait aſſeoir à table avec lui ; il étoit aſſez bien ſervi, & buvoit de fort bon vin vieux. Après le repas, il fallut encore vider pluſieurs coupes, & paſſer la ſoirée en longs propos de table, comme cela ſe pratique à la réception d'un hôte ; après quoi nous fûmes coucher. Le lendemain, Hipparque me demanda ſi je me pro-

pôfois d'aller plus loin, ou ſi je reſterois à Hyparte. Je compte, lui dis-je, aller à Lariſſe (*), où je m'arrêterai peut-être cinq à ſix jours. Ceci n'étoit qu'une feinte de ma part, car mon intention étoit de faire un plus long ſéjour chez lui, pour ſatisfaire l'envie extrême que j'avois de rencontrer quelqu'une de ces femmes qu'on diſoit ſi habiles dans la Magie, & être témoin de quelque merveille de leur façon, comme le changement d'un homme en oiſeau ou en pierre. Vivement pouſſé par cette curioſité, je parcours toute la ville, ſans trop ſavoir par où commencer mes recherches. Au milieu de mes courſes, je rencontrai une femme jeune, jolie, & qui n'avoit point l'air d'être du

(*) Il eſt ici queſtion de la ville de Lariſſe en Theſſalie; car il y en avoit trois autres, l'une dans la Troade, la ſeconde dans la Syrie, & la troiſieme en Aſſyrie.

commun ; elle avoit une robe superbe, ses atours étoient chargés d'or, & un nombreux cortége d'esclaves marchoit à sa suite. Comme je l'approchai d'assez près, elle me salua, & je lui rendis le salut. Je suis, me dit-elle, Abrea, l'amie intime de votre mere, & j'aime ses enfans comme les miens propres. Pourquoi, mon fils, ne venez-vous pas chez moi ? Je suis bien reconnoissant de vos offres, répondis-je ; mais je craindrois de quitter la maison d'un ami dont je n'ai point à me plaindre. Au reste, ma chere amie, je suis de cœur chez vous. — Mais quel est donc votre hôte ? — Hipparque. — Quoi ! ce vieil avare ! — Ah ! ma mere, ne dites pas cela. Il m'a traité splendidement, & même avec magnificence, & s'il mérite quelque reproche, ce seroit celui de trop bien faire les choses. Ensuite elle me prit gracieusement la main, & me dit en souriant : Gardez-vous bien de la femme d'Hip-

parque ; je vous en avertis, c'eſt une dangereuſe Magicienne ; d'ailleurs la plus lubrique des femmes, & qui eſt épriſe du premier jeune homme qu'elle voit. Si quelqu'un lui réſiſte, elle a recours à ſon art pour s'en venger. Elle en a beaucoup changé en bêtes, & il en eſt d'autres qu'elle a perdus ſans reſſource. Vous êtes jeune & d'une jolie figure, vous ne pouvez pas manquer de lui donner des déſirs. Ajoutez à cela que vous êtes étranger, & que c'eſt un titre d'après lequel on n'aura pas, dans ce pays-ci, beaucoup de ménagement pour vous. Dès que j'eus appris que j'avois chez mon hôte ce que je cherchois avec tant de peine, je ne fis plus attention à ce qu'elle me diſoit ; je retournai à la maiſon en faiſant en moi-même ces réflexions : Puiſque tu es ſi curieux de ces merveilles, ne néglige rien pour les voir ; mets en œuvre tout ce que tu as d'adreſſe, & ne t'endors point ; fais ta cour

à Paleſtre ; car de penſer à la femme de ton hôte & de ton ami, il n'y a pas moyen ; ce ſera entre les bras de la ſuivante que tu apprendras le ſecret de te ſatisfaire ; les valets connoiſſent toujours leurs maîtres à charge & à décharge. J'arrive à la maiſon tout plein de ces penſées. Hipparque & ſon épouſe étoient abſens. Paleſtre étoit occupée autour du feu à nous préparer à ſouper, & j'en pris occaſion d'entrer en pourparler avec elle. Charmante Paleſtre ! m'écriai-je ; que de graces elle ajoute à cette belle croupe en s'agitant autour de ſon ragoût ! Je me ſens déjà tout amoureux. Ah ! quel bonheur de pouvoir ſe perdre dans tant de charmes ! Mon cher enfant, me dit-elle auſſi-tôt d'un ton plaiſant & malin, évitez-moi comme le feu, ſi votre vie vous eſt chere. Si vous aviez ſeulement le malheur de me toucher, vous brûleriez juſqu'au fond du cœur ; le mal ſeroit incurable à tout

autre que moi, & le Dieu de la Médecine lui-même n'y pourroit rien avec tout son art. Il y a plus, je ne ferois qu'enflammer la plaie de jour en jour, & vous supporteriez la douleur du traitement avec tant de plaisir, que vous vous laisseriez lapider plutôt que de vouloir l'éviter. Vous riez ! Je suis, vous dis-je, une vraie rôtisseuse d'hommes ; je sais les saigner, les dépouiller & les mettre en compote, aussi bien que tout autre morceau ; & où je triomphe sur-tout, c'est à bien accommoder les cœurs. Ma foi, répliquai-je, rien n'est plus vrai ; je ne t'ai pas encore touchée, & je me sens déjà tout en feu ; il sort de tes yeux une flamme ardente qui pénetre par les miens dans tout mon corps, & qui me consume intérieurement ; cependant je ne t'ai encore donné aucun sujet de m'en vouloir. Au nom des Dieux, essaye, pour me guérir,

ton remede doux & cuisant; saigne, tranche, & mets-moi à telle sauce qu'il te plaira. La fripponne fit un grand éclat de rire, & de ce moment elle fut à moi. Nous convînmes que quand elle auroit couché son maître & sa maîtresse, elle viendroit dans ma chambre, & que nous passerions la nuit dans le même lit. Hipparque rentra; nous soupâmes après le bain; on but, & l'on causa beaucoup. Je feignis ensuite d'avoir envie de dormir, & je me retirai dans mon appartement. Palestre avoit tout disposé avec intelligence; le lit de mon domestique étoit dans l'anti-chambre, & à côté du mien une petite table, un vase, du vin, de l'eau froide & de l'eau chaude. La couverture étoit jonchée de roses, les unes entieres, les autres effeuillées, & d'autres en guirlandes; il ne manquoit à ce banquet que mon compagnon de table & je l'attendois avec

impatience. Il vint enfin, & je passai avec lui une nuit si heureuse (*), que je ne pensai plus à mon voyage de Larisse. Il me revint enfin à l'esprit de m'instruire de ce que je m'étois proposé d'apprendre en venant à Hypate. Ma chere Palestre, lui dis-je, fais-moi voir ta maîtresse quand elle fera des enchantemens, ou qu'elle se métamorphosera. Depuis long-temps je brûle d'envie d'être témoin de ces merveilles. J'aimerois mieux encore que tu en fisses quelqu'une en ma présence, si tu le pouvois; j'aurois le plaisir de te voir sous plusieurs formes. Personne ne me l'a dit, mais je présume que tu n'es pas mal-adroite dans cet Art. C'est par lui, sans doute, que tu as captivé & mis pour toujours dans tes fers ce cœur que toutes les femmes appeloient jusqu'ici un cœur de diamant,

(*) Il y a ici une page d'obscénités dans l'original.

& qui n'avoit jamais éprouvé la plus petite foibleſſe pour aucune autre. Treve de plaiſanterie, dit Paleſtre; & quel charme pourroit maîtriſer l'Amour, ce Maître paſſé dans tous les Arts? Pour moi, mon ami, je ne ſuis nullement initiée dans ces ſecrets; j'en jure par ta tête & par nos plaiſirs. Je n'ai jamais rien étudié, & ma maîtreſſe eſt on ne peut plus jalouſe de ſa ſcience. Mais je tâcherai de te la faire voir lorſqu'elle changera de forme, ſi l'occaſion s'en préſente. Je me repoſai ſur ſa promeſſe: quelques jours après, Paleſtre me dit que ſa maîtreſſe vouloit ſe métamorphoſer en oiſeau, pour aller voir ſon amant. Il eſt temps, repris-je, de me rendre le ſervice que tu m'as promis, & de ſatisfaire les déſirs de ton ami. Sois tranquille, répondit-elle. En effet, ſur le ſoir elle me vint prendre, me conduiſit à la porte de mon hôteſſe, & me dit de regarder par une petite fente ce qui ſe paſſoit

dans

dans la chambre. Je vis cette femme se déshabiller, s'approcher toute nue d'une lumiere, devant laquelle elle resta debout, & elle y jeta deux grains d'encens en marmottant beaucoup de paroles. Elle ouvrit ensuite un coffre assez grand, qui renfermoit plusieurs cassolettes. Elle en tira une, dans laquelle se trouvoit une espece d'essence que je ne connois point, mais qui avoit assez l'apparence de l'huile. Elle s'en frotta tout le corps, des pieds à la tête. A l'instant je la vis se couvrir de plumes, qui lui pousoient de tous côtés; son nez s'alongea en une corne pointue; en un mot, elle prit toutes les marques distinctives des oiseaux, & la forme particuliere d'un hibou. Elle fit entendre le cri plaintif de cet oiseau nocturne, prit son essor, & s'envola par la fenêtre. Pour moi, je me frottois les yeux pour m'assurer si je rêvois, ou si j'étois véritablement éveillé. Quand je me fus bien convaincu que ce n'étoit

pas un ſonge, je priai Paleſtre de me donner auſſi des ailes, & de me faire voler à l'aide de cette onction. Je voulois ſavoir par ma propre expérience, ſi, en paſſant de la forme de l'homme à celle de l'oiſeau, mon ame changeroit auſſi de nature. Elle entra donc ſecrétement dans la chambre, & m'apporta une boîte. Je me déshabillai ſans perdre de temps, & me frottai tout le corps. Mais, hélas! je ne devins point oiſeau. Une longue queue me ſortit par-derriere; mes doigts diſparurent, je ne ſais comment; il ne me reſta que quatre ongles, & chacun de ces ongles étoit une corne. Mes pieds & mes mains étoient changés en ſabots; mes oreilles étoient très-alongées, ainſi que ma figure; en un mot, en me regardant de la tête aux pieds, je vois que je ſuis devenu un âne, & je n'avois plus de voix humaine pour faire entendre mes plaintes à Paleſtre. Tout ce que je pouvois faire, c'étoit

d'étendre mes levres, de prendre une contenance plaintive, & de baiſſer triſtement la tête, pour lui reprocher de m'avoir fait âne plutôt qu'oiſeau. Malheureuſe ! s'écrioit la pauvre fille en ſe frappant la poitrine à deux mains ; qu'ai-je fait là ! J'ai pris, par trop grande précipitation, une boîte pour une autre. Mais raſſure-toi, mon pauvre ami ; il eſt aiſé de réparer cette mépriſe. Il te ſuffira de manger quelques roſes, & tu dépouilleras la figure d'âne, pour me rendre mon amant. Paſſe ſeulement la nuit dans cet état, & demain, dès le grand matin, je courrai te chercher des roſes. En me parlant, elle me paſſoit doucement la main ſur les oreilles & ſur le dos. J'étois âne de la tête aux pieds, j'en avois même la voix, mais je conſervois la raiſon & l'ame humaines. Je ſortis, en murmurant beaucoup en moi-même de ce quiproquo contre Paleſtre, & je fus, en me mordant les levres,

à l'écurie où étoient mon cheval & l'âne vraiment âne d'Hipparque. Les deux animaux, en me voyant, craignirent ſans doute que je ne vinſſe diminuer leur foin ; je les vis dreſſer les oreilles & ſe mettre en devoir de défendre leur pitance à coups de pieds. Je m'éloignai d'eux en riant, c'eſt-à-dire, en henniſſant. Funeſte curioſité, me dis-je alors ! S'il venoit à entrer un loup ou quelque bête féroce, je ſuis expoſé à être dévoré, ſans l'avoir mérité. J'ignorois, en faiſant ces réflexions, le malheur prochain qui m'attendoit. Dans le plus grand ſilence de la nuit, & au moment où tout le monde dort du plus profond ſommeil, j'entends retentir des coups ſourds derriere la muraille, comme ſi on eût voulu l'enfoncer, & je ne me trompois pas. On y fait bientôt une breche aſſez large pour paſſer un homme, & j'en vis en effet d'abord un, puis deux, puis pluſieurs autres, tous bien armés,

Ils lient Hipparque, Paleſtre, & mon domeſtique, dans leurs lits, & pillent hardiment toute la maiſon, emportant avec eux argent, hardes & vaiſſelles. Quand ils n'eurent plus rien à prendre, ils ſe ſaiſirent de moi, de l'autre âne, & du cheval, nous bâterent, & nous attacherent ſur le dos tout ce qu'ils venoient d'enlever. Après nous avoir chargés le plus qu'ils pouvoient, ils nous chaſſent devant eux à grands coups de bâton, & nous font grimper par un chemin peu frayé & très-eſcarpé, ſur une montagne où ils vouloient ſe ſauver. Je ne ſais comment ſe trouvoient les deux autres bêtes de ſomme, pour moi je périſſois de fatigue, en marchant ſans fers à travers des rochers raboteux, & ſous une charge ſi accablante. Je trébuchois ſouvent, & lorſqu'il m'arrivoit de tomber, j'étois aſſuré d'être éreinté de coups. Je voulois à chaque inſtant m'écrier : *O Céſar !* mais je ne faiſois que braire;

j'articulois bien distinctement le son *ô*, & le mot *César* restoit au fond de mon gosier. Comme ma voix pouvoit trahir mes conducteurs, cela me valoit encore les étrivieres. Voyant donc que je ne pouvois m'exprimer comme je l'aurois désiré, je pris le parti de continuer ma route en silence, & de pourvoir à la sûreté de mon dos. Cependant le jour commençoit à paroître, & nous avions déjà franchi plusieurs montagnes : on avoit eu la précaution de nous mettre des muselieres, pour que nous ne fussions point tentés de paître & de nous arrêter en chemin, de sorte que je fus alors véritablement âne dans toute la force du terme. Vers le milieu du jour, nous arrivâmes à une métairie dont les gens paroissoient amis de nos maîtres ; ils les embrasserent, en les priant de s'arrêter chez eux. On leur servit à dîner, & nous autres animaux, nous eûmes de l'orge : mes compagnons de

fatigue mangerent ; pour moi, je mourois de faim, & comme il n'étoit jamais entré d'orge crue dans mon estomac, je me mis à chercher de quoi y suppléer. Il y avoit, près de la cour, un jardin qui abondoit en bons légumes, & même j'y appercevois des roses. J'y entrai sans être vu d'aucun de ceux qui étoient à table dans la maison, pour faire un repas de légumes & manger quelques roses, dans l'espérance de recouvrer mon état naturel. Je me remplis de laitues, de raves, de persil, & de toutes les herbes que l'homme peut digérer sans les faire cuire. Pour les roses, ce n'étoit que les fleurs de l'arbre qu'on nomme laurier-rose, & l'on assure qu'elles sont un poison mortel pour le cheval & l'âne. Cependant le Jardinier, qui s'étoit douté de ce qui se passoit, s'arme d'un bâton, vient dans son potager, voit le dégât que j'y avois fait, me poursuit comme un homme qui, à

main forte, pourſuit des voleurs, & m'en donne à bras raccourci ſur le dos, ſur le ventre, ſur les oreilles & ſur la tête. N'y pouvant plus tenir, je lui rue deux grands coups de pieds; je le renverſe ſur les plates-bandes, & m'enfuis à toutes jambes ſur les montagnes. Quand il me vit ſauver, il crie qu'on lâche les chiens contre moi; il y avoit pluſieurs dogues d'une taille énorme, & capables de tenir tête à des ours. Bien perſuadé qu'ils me mettroient en pieces s'ils m'attrapoient, je revins ſur mes pas en prenant quelques détours pour les eſquiver, & j'aimai mieux, comme dit le Proverbe, rebrouſſer chemin, que de courir mal. Quand je fus rentré, les gens de la maiſon, après avoir remis à l'attache les chiens déjà lâchés contre moi, m'accablerent de coups, juſqu'à ce qu'enfin la douleur me fit rendre tous les légumes à leur nez. Quand on ſe remit en route, je fus chargé de la

plus grande partie des effets volés, & de ceux qui pesoient le plus. Après avoir fait quelque chemin en cet état, me voyant prêt à succomber sous le fardeau & les coups, j'avois résolu de me laisser abattre & de plutôt périr sous le bâton, que de me relever; je croyois que cet expédient me réussiroit; que ne pouvant vaincre mon opiniâtreté, nos maîtres se détermineroient à partager ma charge entre l'autre âne & le cheval, & me laisseroient là pour servir de pâture aux loups. Mais un mauvais Génie prévoyoit sans doute tous mes desseins, & fit entiérement échouer celui-ci. Le véritable âne, qui peut-être avoit eu la même idée que moi, se coucha dans le chemin; ils voulurent d'abord le faire relever à force de coups, ils lui en donnerent jusqu'à l'écorcher & à lui faire de larges plaies; ils tenterent enfin de le remettre eux-mêmes sur ses jambes, en le prenant, les uns par les oreilles,

& les autres par la queue. Comme ils n'y gagnerent pas davantage, qu'il ne remuoit pas plus qu'une pierre, & qu'ils n'en pouvoient rien attendre, au lieu de perdre leur peine & des momens précieux pour leur fuite, autour d'un âne déſeſpéré & preſque déjà mort, ils partagerent ſa charge entre le cheval & moi, prirent notre malheureux compagnon d'eſclavage & de maux, lui couperent les jarrets, & le précipiterent encore tout palpitant du haut des rochers. Ainſi il mourut en ſautant. Voyant, par ſon exemple, quelle ſeroit l'iſſue de mon projet, je pris le parti de ſupporter patiemment le préſent, & de marcher avec courage, dans l'eſpérance que le haſard me feroit enfin trouver des roſes qui m'arracheroient à la mort & à mon triſte ſort. J'entendois dire d'ailleurs aux voleurs qu'ils n'avoient plus beaucoup de chemin à faire, qu'ils s'arrêteroient ce jour-là, & laiſſeroient repoſer leurs

bêtes. Nous portâmes donc toute notre charge en courant, & nous arrivâmes au gîte sur le soir. Il y avoit dans la maison une vieille femme assise auprès d'un grand feu, à qui ils remirent tout ce que nous avions apporté (*). Ils lui demanderent pourquoi elle restoit ainsi les bras croisés sur sa chaise, au lieu de leur faire à souper. Tout est prêt, dit-elle, vous avez provision de pain, de bon vin vieux, & de gibier. Après l'avoir louée de ses soins, ils quitterent leurs habits, se frotterent d'essence devant le feu, & en guise de bain, ils se laverent avec de l'eau chaude qu'ils puisoient dans un chaudron. Quelques momens après, il arriva une bande de

(*) C'est d'après cet endroit de Lucien, que l'Auteur de Gilblas a imaginé le souterrain, où des voleurs conduisent son Héros pour leur servir de Domestique; mais il a renchéri sur l'Auteur Grec, & il est entré dans beaucoup plus de détails. Voyez Gilblas, tome I, Chapitres IV & V.

jeunes gens chargés de beaucoup d'effets d'or & d'argent, avec des habits & des gardes-robes complettes d'homme & de femme. Tout cela fut mis dans le dépôt commun, & ils se lavèrent à leur tour. Ils firent ensuite un grand festin, qui fut des plus bruyans, comme cela devoit être parmi une troupe de scélérats. La vieille nous apporta de l'orge, à moi & au cheval. Celui-ci, dans la crainte de la voir partagée, se hâtoit de la dévorer; mais quand la vieille étoit partie, je mangeois du pain qu'elle avoit laissé dans l'endroit où nous étions. Le lendemain, elle resta seule avec un jeune homme, & tous les autres partirent. Je gémissois sur mon sort, & j'étois fort fâché qu'on m'eût laissé pareil gardien. J'aurois pu aisément me moquer de la vieille & m'esquiver d'elle; mais le jeune voleur avoit un regard rébarbatif, ne quittoit jamais son épée, & tenoit toujours la porte fermée. Ce-

pendant, trois jours après, vers le milieu de la nuit, la troupe entiere revint ſans avoir fait d'autre capture que celle d'une jeune fille nubile & très-belle, qui, les cheveux épars, pleuroit à chaudes larmes, & déchiroit ſes habits de déſeſpoir. Ils la firent coucher ſur un lit de feuillages, aſſez près de moi, lui dirent quelques paroles d'encouragement, & ordonnerent à la vieille de reſter avec elle pour la garder. Elle ne vouloit ni boire ni manger; elle ne ſe nourriſſoit que de larmes; elle déchiroit ſes cheveux, & me faiſoit tellement compaſſion, que je ne pouvois m'empêcher de pleurer avec elle. Cependant les brigands ſouperent dans une premiere chambre; vers le jour, un d'entre eux, que le ſort avoit marqué pour aller à la découverte ſur les chemins, vint leur annoncer qu'il paſſeroit bientôt un voyageur qui avoit de grandes richeſſes avec lui. A l'inſtant ils ſe leverent tous, prirent leurs ar-

mes, nous mirent le bât au cheval & à moi, & nous emmenerent avec eux. Sachant qu'on me conduisoit dans les dangers & dans les batailles, je marchois lentement, & il falloit que le bâton me fît hâter le pas. Arrivés à l'endroit où l'on devoit rencontrer le passant, les voleurs tomberent sur sa voiture, le tuerent lui & ses gens, chargerent le cheval & moi de ce qu'il avoit de plus précieux, & cacherent le reste dans les bois. On nous fit revenir à la maison d'un pas précipité; & comme ils ne cessoient de me frapper, je heurtai contre un caillou aigu qui me fit une plaie très-douloureuse, dont je boitai tout le reste du chemin. A quoi pensons-nous, dirent-ils alors entre eux, de nourrir un âne qui trébuche à chaque pas? précipitons la méchante bête. Tu as raison, réplique un autre; ce sera la victime expiatoire de notre armée; & à l'instant je les vois s'approcher de moi pour m'exécuter. Mais

ce que je venois d'entendre m'avoit rendu alerte, comme si n'eusse point eu de mal, & la peur de la mort m'ôta le sentiment de la douleur. Rentrés chez nous, ils nous déchargerent, dépoſerent nos bagages, & se mirent à souper; puis, à la faveur des ténebres, on fut chercher ce qui étoit resté dans la forêt. Qu'avons-nous besoin, dit l'un d'eux, de mener avec nous cette chétive péoore, que son mal empêche de marcher? Nous porterons une partie des effets, & le cheval portera l'autre. Ils partirent donc sans moi. Il faisoit cette nuit-là un beau clair de lune. Pauvre infortuné, me dis-je alors à moi-même, pourquoi resteroi-tu ici plus long-temps? tu deviendras la proie des vautours, ou de ces scélérats qui leur ressemblent. Il fait nuit, la lune est belle, ils sont partis; fauve-toi, par la fuite, des mains de ces assassins. Au milieu de ces pensées, je m'appercois que

je ne ſuis point lié, & que la courroie qui ſervoit à me conduire, pendoit librement à côté de moi; c'étoit un obſtacle de moins, & je m'évadai auſſi-tôt en courant de toutes mes forces. Mais la vieille, qui me vit partir, me ſaiſit par la queue, & fit tous ſes efforts pour me retenir. De mon côté, je me ſerois cru digne d'être précipité mille fois, ſi je m'étois laiſſé prendre par des bras auſſi débiles, & je l'entraînois malgré elle à ma ſuite. Elle appelle à ſon ſecours la jeune priſonniere qui étoit dans l'intérieur de la maiſon. Quand celle-ci vit la vieille attachée derriere moi comme une queue d'une eſpece nouvelle, elle prit une réſolution digne du jeune homme le plus déterminé; elle ſaute ſur mon dos, & m'encourage encore à faire de plus grands efforts. L'envie de me ſauver, l'intérêt que m'inſpiroit ma cavaliere, me firent courir auſſi vîte que le cheval le plus rapide, & en

un clin d'œil nous fûmes bien loin de la vieille. La pauvre fugitive prioit les Dieux de la sauver, & m'adressant la parole, elle me disoit : O mon bel âne ! si tu me reconduis à mon pere, je ferai l'impossible pour te rendre la liberté, & tu es assuré d'avoir tous les jours une ample ration d'orge. Comme je fuyois moi-même mes bourreaux, & que j'espérois une vie douce & gracieuse en la sauvant, je galopois sans penser à ma blessure. Nous étions parvenus à un carrefour, lorsque nos ennemis nous rencontrent en revenant, & reconnoissent de loin leurs prisonniers à la clarté de la lune. Ils accourent vers nous, me saisissent, & disent : Où allez-vous donc si tard, la belle enfant ? N'avez-vous pas peur des Esprits ? Il faut revenir avec nous ; soyez tranquille, nous vous rendrons à vos amis. Ces plaisanteries étoient accompagnées d'un ris

tement en la précipitant contre les rochers ; elle mérite un ſupplice long & cruel, qui la faſſe languir dans les ſouffrances. Ils chercherent enſuite à l'envi un genre de tourmens qui pût les ſatisfaire. En voici un que vous approuverez, dit quelqu'un de la bande. Comme il faut auſſi nous défaire de ce malheureux âne, qui ne ſait que faire le boiteux & refuſe tout travail ; comme d'ailleurs il eſt complice & fauteur de la fuite de la fille, je ſuis d'avis qu'on l'égorge demain matin, qu'on l'éventre enſuite, qu'on le vide, & que l'on couſe cette bonne enfant dans ſa peau, en lui laiſſant paſſer la tête, de peur qu'elle ne ſoit trop tôt ſuffoquée ; ainſi couſue, nous l'expoſerons aux vautours, pour qui ce ſera un mets tout nouveau. Vous concevez la nature de ce ſupplice ; ſe voir d'abord enſevelie toute vivante dans un âne mort, puis éprouver une chaleur concentrée, devenue inſupportable par les

ardeurs brûlantes de l'été, se sentir mourir de faim à chaque instant, sans pouvoir abréger son tourment en se donnant la mort; ajoutez à cela l'odeur infecte d'un cadavre en pourriture, & qui fourmille de vers; puis les vautours déchirant l'enveloppe, pénétrant bientôt jusqu'au corps qu'elle renferme, & le dévorant peut-être encore vivant. On reçut cette merveilleuse découverte avec de grandes acclamations. Cependant je gémissois sur le sort qui me menaçoit; je n'avois d'autre perspective que celle d'être égorgé, sans espoir de reposer en paix, même après ma mort, puisqu'on m'avoit destiné à servir de tombeau à cette innocente créature. Vers la pointe du jour, arrive une troupe de gens armés, qui fondent inopinément sur nous, & qui étoient envoyés pour prendre ces scélérats. On les met tous aux fers, pour les conduire au Gouverneur de la Province. L'époux futur de la jeune fille

avoit indiqué le lieu de leur retraite, & il étoit à la tête des ſoldats chargés de l'expédition; il prit ſon épouſe, la mit ſur mon dos, & nous emmena chez elle. Les habitans du voiſinage, du plus loin qu'ils nous appercevoient, jugeoient que nous avions eu le bonheur d'échapper aux aſſaſſins, parce que je leur annonçois cette bonne nouvelle par mes henniſſemens. La jeune mariée prit avec raiſon le plus grand ſoin de ſon compagnon de captivité, de malheurs & de fuite. J'avois chaque jour, chez mes nouveaux maîtres, une ample pitance d'orge, & autant de foin qu'un chameau en auroit pu manger. Lorſqu'à la noce des deux époux je vis tous les chiens ſe gliſſer dans la cuiſine & faire bombance, je maudis plus que jamais Paleſtre de ne m'avoir pas changé en chien plutôt qu'en âne. Quelques jours après le mariage, ma maîtreſſe dit à ſon pere qu'elle m'avoit de grandes obligations, & qu'elle

désiroit m'en récompenser. Le pere me fit mettre en liberté, pour paître à mon aise en plein champ parmi ses jumens : De cette maniere, disoit-il, cet âne prendra ses ébats, & menera une vie agréable à la compagnie des cavales; ce qui en effet auroit été une assez belle récompense pour un véritable âne. Il fit venir son maître de haras, pour me recommander à ses soins, & j'étois enchanté de n'être plus condamné à porter ma somme. Quand nous fûmes à la campagne, cet homme me mit avec les jumens & nous mena paître ensemble; mais dans cette circonstance, j'éprouvai le sort de Candaule (*); car le Pâtre chargé des jumens me laissa chez lui, à sa femme Mégapole, & celle-ci me faisoit tourner la meule pour moudre tout son froment & son orge. Ç'auroit été peu de chose pour un âne reconnoissant, qui n'auroit

(*) Voyez tome II, p. 56.

ſervi que ſes maîtres ; mais la bonne femme louoit encore mon dos à tous les habitans du canton, pour une rétribution de farine. Elle me forçoit même à moudre l'orge qui m'étoit deſtinée; puis elle en faiſoit des gâteaux pour elle, & ne me nourriſſoit que de ſon. Si le Pâtre me menoit quelquefois aux jumens, les étalons me mordoient juſqu'au ſang, & m'aſſommoient de coups de pieds; ils me pourſuivoient ſans relâche comme un rival dangereux, & je n'étois point en état de ſupporter les terribles effets de leur jalouſie. Le travail de la meule à la maiſon, au dehors les mauvais traitemens de mes compagnons de pâture, me rendirent ſi maigre en peu de temps, que bientôt je n'avois plus que la peau ſur les os. Pour comble de bonheur, on m'envoyoit quelquefois ſur les montagnes pour en rapporter ma charge de bois, & c'étoit-là le plus grand de mes maux. Il falloit arriver

à

à une hauteur extrême par un chemin des plus escarpés, & gravir sur des rochers, sans être ferré. J'avois toujours pour conducteur un méchant petit garnement, qui, à chaque voyage, me mettoit aux abois. J'avois beau courir de mon mieux, il me frappoit sans cesse & au même endroit, avec un bâton hérissé de nœuds, de sorte qu'il m'avoit fait à la cuisse une plaie profonde, qu'il rouvroit à tous les instans. En outre, il me chargeoit plus qu'un éléphant, & quelque difficile que la côte fût à descendre, il me chassoit encore à grands coups. Si ma charge penchoit d'un côté, au lieu d'en retirer du bois & le porter au côté le plus léger, il ramassoit de grosses pierres dans le chemin pour faire le contre-poids, & il me falloit ainsi descendre avec un surcroît inutile de fardeau. Il y avoit dans notre route un ruisseau qui couloit en tout temps; & en le traversant, il me falloit, par-

dessus tout le reste, porter mon conducteur, qui ne vouloit pas gâter ses souliers. Si quelquefois je m'abattois de lassitude, c'étoit encore pis; au lieu de descendre pour m'aider à me relever, au lieu de me débarrasser d'une partie de ma somme, il me frappoit sur les oreilles & sur la tête, jusqu'à ce que la douleur m'eût forcé à me rétablir sur mes jambes. Il s'amusoit aussi à me tourmenter par un jeu cruel; il m'attachoit sur le dos des fagots d'épines qui me piquoient jusqu'au sang en marchant, sans qu'il me fût possible de m'en garantir. Si je ralentissois un peu ma marche pour les éviter, j'étois écrasé de coups; & quand je courois pour me soustraire aux coups, je ressentois mieux que jamais la pointe des épines. Le petit scélérat n'avoit en vue que de me faire périr. Poussé une fois à bout par ses méchancetés, il m'arriva, dans mon impatience, de lui lancer une ruade, &

cette ruade il ne put jamais l'oublier. On lui avoit un jour ordonné de transporter de l'étoupe d'une métairie dans une autre ; il en fait un ballot, la charge & la lie fortement sur mon dos, dans l'intention de me jouer le tour le plus perfide. Avant de partir, il se munit d'un tison tout en feu, & quand nous fûmes éloignés de la maison, il le fourre dans l'étoupe, qui, comme on l'imagine, ne tarda pas à s'enflammer, de sorte qu'en un instant je me trouvai chargé d'un immense incendie. Voyant que j'allois être infailliblement brûlé, je me jetai dans l'endroit le plus liquide d'une fosse marécageuse qui se présenta à ma vue ; je m'y roulai en tout sens avec l'étoupe, & j'éteignis ainsi dans la bourbe mon funeste & brûlant fardeau. J'achevai ma route avec moins de danger ; l'étoupe imbibée d'eau ne pouvoit plus se rallumer aisément. Quand le drôle fut arrivé où il étoit en-

voyé, il eut l'imprudence de dire que c'étoit moi qui m'étois roulé dans un braſier. Quoi qu'il en ſoit, je me ſuis tiré, contre toute eſpérance, de ce mauvais pas. Le miſérable me fit un trait bien plus indigne encore; il m'avoit conduit à la montagne, & m'y chargea d'une groſſe ſomme de bois. Il la vendit à un payſan du voiſinage, & en revenant à la maiſon, il m'accuſa auprès de notre maître commun, des crimes les plus énormes. Je ne ſais, lui dit-il, pourquoi vous nourriſſez un âne auſſi lâche & auſſi pareſſeux; je ne lui connois d'ardeur que pour une choſe : quand il rencontre une belle fille ou une belle femme, il court à elle à toutes jambes, comme un amoureux après ſa maîtreſſe : il les mord pour les baiſer, & il veut abſolument les embraſſer. Il inſulte & renverſe toutes les perſonnes qu'il rencontre, & cela ne peut manquer de vous occaſionner des affaires

déſagréables. Aujourd'hui il portoit du bois; il a apperçu une femme qui alloit aux champs, il a jeté ſa charge à terre, a renverſé la femme, & lui auroit fait les derniers outrages, ſi différens particuliers n'étoient venus m'aider à empêcher ce beau galant de la mettre en pieces. Eh bien, dit le Maître, s'il ne veut ni marcher ni porter, & qu'il ne ſoit bon qu'à faire l'amour, il n'y a qu'à l'égorger, jeter ſes entrailles aux chiens, & garder ſa chaire pour les gens de journée; ſi l'on demande ce qu'il eſt devenu, nous dirons qu'un loup l'a dévoré. Mon ſcélérat enchanté ſe mettoit en devoir d'exécuter cette ſentence de mort, lorſque par haſard un payſan des environs vint m'en préſerver, par un expédient qui toutefois n'étoit guere préférable. Gardez vous, dit-il, de tuer cet animal; il eſt bon pour moudre & pour porter des fardeaux; s'il eſt vicieux, ne ſavez-vous pas le moyen de lui faire per-

dre jusqu'à l'idée de l'amour? Avec une opération toute simple, il deviendra plus docile & plus fort. Si vous n'êtes pas au fait, je repasserai dans trois ou quatre jours, & je vous le rendrai plus doux qu'un agneau. Tous les gens de la maison applaudirent à cet avis. Je me désolois secrétement, dans l'attente de voir anéantir en moi la qualité d'homme cachée sous ma peau d'âne, & je me disois à moi-même, que j'aimois mieux périr mille fois que d'être eunuque. J'étois décidé à me laisser mourir de faim, ou à me précipiter du haut des montagnes. Si c'étoit finir d'une maniere malheureuse, j'avois du moins la consolation de conserver jusqu'au dernier moment un corps entier & parfait. Mais la nuit suivante, un Courrier vint annoncer que la jeune personne, tombée autrefois entre les mains des voleurs, se promenant un soir sur les bords de la mer avec son époux, avoit

été enlevée subitement, ainsi que lui, par un flot qui les avoit engloutis, sans qu'on les eût revus ni l'un ni l'autre, & qu'ils avoient péri sans ressource. A cette nouvelle, tous les gens de la maison, qui se voyoient sans maîtres, résolurent de ne plus servir, pillerent tout ce qui se trouvoit à leur disposition, & s'enfuirent. Le maître des haras s'empara des jumens & de moi, & nous chargea de tout ce qu'il put enlever. J'étois, pour cette fois, véritablement chargé comme un âne. Cependant je supportai avec plaisir ce contrè-temps, qui me sauvoit de la castration. Après avoir cheminé toute la nuit par une route très-difficile, & continué notre marche pendant trois autres jours, nous arrivâmes à Beroé (*), l'une des plus considérables

(*) Beroé ou Berœé étoit située dans la contrée la plus distinguée de la Macédoine, nommée *Emithra*, sur les bords du fleuve Astrée;

villes de Macédoine & des plus peuplées. Nos conducteurs prennent le parti de s'y établir & de nous y fixer nous-mêmes, c'eſt-à-dire, nous autres bêtes de ſomme. En conſéquence, un crieur public nous met à l'encan ſur la place. Les acheteurs s'approchent & nous ouvrent la bouche pour juger de notre âge par nos dents. Les jumens furent toutes vendues l'une après l'autre, & il ne reſtoit plus que moi. Le crieur vouloit qu'on me remmenât au logis; parce que, diſoit-il, j'étois le ſeul qui n'avois point trouvé d'acheteur; mais le ſort bizarre, toujours acharné à me ballotter & à me perſécuter, me fit rencontrer encore un maître qui n'étoit pas fort de mon goût. C'étoit un vieux coquin, du nombre de ces coureurs qui vont promenant, de pays en pays, la Déeſſe de Syrie, & la réduiſent à

cette ville ſubſiſte encore ſous le nom de Cara-Veria, ou de la Noire-Bérée.

faire le métier de mendiant. Il m'acheta fort cher, car il ne me paya pas moins de trente drachmes. Il me fallut suivre en gémissant ce nouveau maître, nommé Philebe. Quand nous fûmes arrivés à l'endroit où il logeoit, il se mit à crier de toutes ses forces devant la porte : Eh ! jeunes filles, je vous ai acheté un esclave beau & bien fait, qui est de Cappadoce. Elles jetèrent d'abord des cris de joie, dans la pensée qu'on leur amenoit un homme; mais quand elles virent que ce bel esclave n'étoit qu'un âne : Ah ! quel beau galant nous avez-vous acheté, dirent-elles en plaisantant ! gardez-le pour vous, nous n'avons pas besoin d'un pareil compagnon (*). Le lendemain,

(*) Le Texte dit que ces jeunes filles étoient des jeunes gens qui servoient aux plaisirs de Philebe; nous avons laissé dans toute cette plaisanterie la premiere supposition de filles, & le Traducteur Anglois a fait la même chose.

ils reprirent ce qu'ils appeloient leur travail, placerent sur mon dos la Déesse bien décorée, & nous fortîmes de la ville pour parcourir les campagnes. Quand nous étions à l'entrée d'un village, moi, porteur de la Divinité, je m'arrêtois; alors quelques joueurs de flûte faisoient entendre des airs en l'honneur de la Déesse; toute la troupe baissoit la tête, puis l'agitoit en la tournant horizontalement à la terre; ils se piquoient les bras & la langue, qu'ils tiroient hors de la bouche, de sorte qu'en peu de temps ils étoient remplis de sang. A cette vue, je frémissois que la Déesse n'eût aussi besoin de sang d'âne. Après cette cérémonie, ils recevoient des assistans quelques oboles & quelques drachmes; plusieurs leur donnoient des figues, du fromage, du vin, un peu de froment, & pour leur âne un peu d'orge. Tout cela servoit à leur nourriture, & ils adoroient le simulacre toujours exposé sur mon

clos. De là ils entrerent dans une maison, où ils se livrerent à toutes sortes d'infamies. Pour moi, réfléchissant à tous les maux que j'avois soufferts depuis ma métamorphose jusqu'à ce jour, je voulus, en les voyant, m'écrier : *O trop patient Jupiter !* mais, hélas ! ma voix me manqua encore, & je ne fis que braire. Le hasard voulut qu'en ce moment des Payfans eussent perdu leur âne; ils crurent, à ma voix, le retrouver en moi : ils entrerent brusquement dans la maison, & surprirent mes libertins en flagrant délit. Ils n'eurent rien de plus pressé que d'aller divulguer ce qu'ils avoient vu faire aux Prêtres de la Déesse, & ceux-ci devinrent aussitôt la fable de tout le village. Confus d'être ainsi démasqués, ils en sortirent la nuit suivante; & comme ils étoient contraints de traverser des déserts, ils prirent de l'humeur contre moi, & se fâcherent de ce que j'avois révélé leurs mysteres. S'ils se fussent bornés à des

injures., je les aurois trouvées ſupportables; mais ce qui les ſuivit ne le fut pas également. Ils me déchargerent de la ſtatue, la mirent à terre, & après m'avoir dépouillé de tout ce qui me couvroit d'ailleurs, ils m'attacherent tout nu à un arbre, & m'aſſommerent preſque à coups de nerf de bœuf, afin que j'appriſſe à me taire dorénavant en portant leur gagne-pain. Ils délibérerent même s'ils ne me couperoient pas le cou, pour les avoir vilipendés à ce point, & forcé leur ſortie du village avant qu'ils euſſent eu le temps d'y faire leurs affaires. Cependant ils s'abſtinrent de cette cruauté, par reſpect pour la Déeſſe qui étoit à terre, & qu'ils ne ſavoient trop comment voiturer ſans moi. Ils m'en chargerent de nouveau, & je continuai à marcher. Sur le ſoir, nous nous arrêtâmes dans la métairie d'un homme riche. Il y étoit heureuſement alors; il reçut la Déeſſe avec grand plaiſir, & lui fit des ſacrifices. Je

me souviens d'avoir couru un grand danger dans cette maison. Un des amis du Maître lui avoit envoyé une cuisse d'âne sauvage; le Cuisinier, en voulant l'accommoder, eut la négligence de la laisser manger par les chiens : cet homme étoit au désespoir, & vouloit se pendre, dans la crainte qu'on ne la lui fît payer bien cher; mais sa femme, qui devint tout à coup un funeste fléau pour moi, lui dit : Eh ! pourquoi, mon ami, te désespérer si fort ? Si tu veux m'en croire, tout se passera le mieux du monde; mene à l'écart l'âne de ces étrangers, coupe-lui le cou, & ensuite la cuisse, que tu accommoderas pour la présenter au Maître; tu jetteras en quelque endroit secret le reste de l'animal; on croira qu'il aura disparu en prenant la fuite. Il est très-gras, & sa chair sera sûrement meilleure que celle de l'autre. Ma foi, ma femme, ton conseil est bon, dit le Cuisinier; je ne vois que ce moyen-là d'éviter les étri-

vieres, & je vais le mettre à profit tout à l'heure; c'étoit à mes côtés que ce charmant couple délibéroit ainsi sur mon compte. A la vue de ce qui m'attendoit, je jugeai à propos de fuir mon assassin; je romps la courroie à laquelle j'étois lié, & je me précipite d'un saut dans la salle où les Prêtres soupoient avec le Maître du logis. Je renversai les chandeliers & les tables; je croyois avoir trouvé par-là un excellent expédient de me sauver la vie, & je m'attendois que le Maître me feroit enfermer & garder à vue, comme un âne furieux; mais cette ressource me conduisit encore plus près de ma perte; ils me crurent enragé, & s'armerent aussi-tôt de lances, d'épées & de longs bâtons, qu'ils dirigeoient contre moi pour me tuer sur la place. Pour échapper à ce danger plus pressant que le premier, je sortis de la salle, & me retirai dans l'endroit où mes conducteurs devoient passer la nuit, & dès

qu'ils m'y virent, ils en fermerent exactement la porte en dehors. Le lendemain, je partis, toujours la ſtatue ſur mon dos, & conduit par mes Charlatans. Nous arrivâmes dans une grande ville, où par un nouveau tour de leur invention, ils perſuaderent aux habitans que la Déeſſe n'habitoit point dans les maiſons des hommes, mais qu'elle vouloit être dépoſée dans le temple de la principale Divinité du lieu. Ils conſentirent volontiers à recevoir dans le premier de leurs temples cette Déeſſe étrangere, & nous, on nous fit loger chez de pauvres gens. Après être reſtés pluſieurs jours en cet endroit, ils voulurent paſſer dans une ville voiſine, & redemanderent leur Divinité aux habitans; ils entrerent eux-mêmes dans le temple, & je la remportai à l'ordinaire. Mais ces impies avoient pénétré dans le tréſor ſacré, & avoient volé une coupe d'or, qu'ils cacherent ſous la robe de leur ſtatue. Les habitans s'en

apperçurent, & coururent auſſi-tôt après nous. Quand ils nous eurent rejoints, ils deſcendirent de cheval, prirent mes Prêtres au collet, les traiterent de ſacriléges, demanderent ce qu'ils avoient pris, fouillerent par-tout, & trouverent enfin la coupe. On les charge de liens, & on les conduit en priſon; leur Déeſſe fut placée dans un autre temple, & l'on rendit à celle de la ville ce qui lui avoit été volé. Le lendemain, les habitans réſolurent de me vendre, ainſi que tous les effets de mes maîtres, & je tombai entre les mains d'un homme qui étoit Boulanger dans un bourg voiſin; il me chargea de dix médimnes de froment qu'il avoit achetés, & me conduiſit chez lui par un chemin fort difficile. En arrivant, il me mene à ſon moulin, où je vois une troupe de mulets, mes compagnons de ſervice, avec beaucoup de meules qu'ils tournoient, & de la farine de tous côtés. Comme nouveau

venu, & fatigué de la route & de la ſomme que j'avois portée, on me laiſſa repoſer ce jour-là. Mais le lendemain on me couvre les deux yeux d'un voile, on m'attache au timon d'une meule, & l'on me fait marcher. Je ſavois très-bien moudre, & j'avois eu ſuffiſamment de leçons en ce genre; mais je feignois de l'ignorer. Ma ruſe ne me réuſſit guere, car j'étois environné d'une foule de valets armés de bâtons, qui en faiſoient pleuvoir une grêle ſur mon dos, & ſans qu'il me fût poſſible de les prévoir; & ils me faiſoient à peu près tourner comme un ſabot. J'appris alors à mes dépens, qu'un ſerviteur ne doit pas attendre la main de ſon maître pour faire ſon devoir. Le mien, me trouvant trop maigre & trop foible, ſe défit de moi, & me revendit à un Maraicher qui louoit un jardin potager. C'eſt là que j'eus à ſouffrir; dès le matin il fallait porter des légumes au marché, & quand ils étoient vendus,

je revenois au jardin. Tant que mon maître labouroit & plantoit, j'avois du repos ; mais la vie que je menois avec lui n'en étoit pas moins dure. D'abord nous étions en hiver, & il n'avoit pas le moyen d'acheter de quoi se couvrir lui-même, & beaucoup moins encore de quoi me mettre à l'abri. D'ailleurs je n'étois point ferré, & je marchois tantôt dans la boue, tantôt dans une terre aussi dure que des cailloux. Nous n'avions, lui & moi, pour toute nourriture, que des laitues ameres & coriaces. Un jour, en entrant au jardin, nous fûmes abordés par un homme de haute taille, en habit militaire, qui nous parle d'abord dans la Langue des Italiens, & demande à mon maître où il me conduisoit. Celui-ci, je crois, ne le comprit pas, & ne répondit rien ; l'autre, imaginant que c'étoit par mépris, se fâche & lui donne des coups de fouet. Le Jardinier saisit le Soldat à brasse-corps & le renverse à terre, puis

le frappe du pied, de la main, & d'une pierre qu'il avoit ramassée. Le Soldat tâche d'abord de se défendre, & menace, s'il se releve, de percer mon maître de son épée : celui-ci, profitant de l'avis, la lui arrache, & la jette loin du champ de bataille, puis recommence à frapper son homme, qu'il tient toujours sous lui ; enfin, l'autre n'y pouvant plus tenir, feint de succomber, comme s'il étoit près d'expirer. Mon maître épouvanté le laisse étendu sur la place, monte sur moi, & se sauve à la ville. En y arrivant, il charge un de ses confreres de cultiver son jardin, & n'osant plus se montrer nulle part, il se cache dans la maison d'un ami. Le lendemain, après avoir tenu conseil entre eux, les gens de cette maison prennent le parti de serrer mon maître dans un coffre, de me porter par les pieds dans une chambre haute, & de m'y tenir enfermé. Cependant le Soldat, qui s'étoit relevé avec

beaucoup de peine, à ce qu'on disoit, vint à la ville, la tête toute pleine de contusions, & raconte à ses camarades l'audace du Maraicher. Ils cherchent tous de concert où nous pouvions être retirés, & ils ont recours au ministere des Magistrats. Ceux-ci font entrer dans notre maison une espece de Licteur, avec ordre de savoir qui sont tous ceux qui s'y trouvent. Le Jardinier n'eut garde de paroître; les Soldats assuroient qu'il y étoit, ainsi que moi, & les autres soutenoient de leur côté qu'on n'avoit vu dans la maison ni Jardinier ni âne. Comme la rue étoit étroite, & que ces disputes occasionnoient beaucoup de bruit & de clameurs, moi, un peu curieux de me montrer & de tout voir, je mis la tête à la fenêtre, & regardai en bas pour savoir ce qui se passoit. A peine les Soldats m'ont apperçu, qu'ils poussent de grands cris, & les autres passent pour des menteurs; les Magistrats ren-

trent dans la maiſon, font une recherche plus exacte, & trouvent mon maître couché dans le coffre; il fut pris & mené en priſon, pour rendre compte de ſa conduite. Pour moi, on me deſcendit, & je fus livré aux Soldats. On ne put s'empêcher de rire en penſant au témoin qui avoit paru au haut de la maiſon, & qui avoit vendu ſon maître; de ſorte que c'eſt moi qui le premier ai donné lieu au proverbe *du coup d'œil de l'âne* (*). J'ignore ce que mon maître devint le lendemain; pour moi, le Soldat me vendit vingt-cinq drachmes attiques. Celui qui m'acheta étoit au ſervice d'un riche citoyen de Theſ-

(*) Selon Eraſme, ce proverbe ſe diſoit de ceux qui faiſoient un crime à quelqu'un d'une miſere dont il n'y avoit qu'à rire, ou de ceux qui citoient une perſonne en Juſtice, ſous des prétextes frivoles & de peu de conſéquence. Notre expreſſion proverbiale : *Il n'y a pas de quoi fouetter un chat*, répondroit parfaitement à celle-ci.

nerent, à travers les fentes, ce qui ſe paſſoit dans l'office. Sans me douter de leur ruſe, je me mets en devoir de faire mon repas ordinaire. Ils rient d'abord à ce ſpectacle tout nouveau, puis ils appellent leurs camarades pour en être témoins; ils font tous enſemble de ſi grands éclats de rire, qu'ils parviennent juſqu'aux oreilles du maître, qui en demande la raiſon. Quand il l'eut appriſe, il ſe leve de table, vient lui-même à la porte, & me voit occupé autour d'un morceau de ſanglier. Il garde ſon ſérieux, & entre bruſquement dans l'office. J'étois au déſeſpoir d'être ſurpris par le maître, & de paſſer à ſes yeux pour un voleur & un gourmand. Cependant cela le fit beaucoup rire à ſon tour. Il ordonne qu'on m'introduiſe dans la ſalle à manger, qu'on mette une table devant moi, & qu'on me ſerve tous les mets dont les ânes ne mangent pas ordinairement, du rôti, des huîtres, des fricaſſées, du poiſſon

poiſſon à la marinade & à l'huile, & d'autre à la moutarde. Voyant que la fortune me ſourioit auſſi gracieuſement, & que cette plaiſanterie étoit l'unique moyen de me ſauver, je mangeai de tout ce qui étoit ſur la table, quoique je fuſſe déjà raſſaſié. La ſalle retentiſſoit d'éclats de rire; quelqu'un des ſpectateurs s'aviſa de dire: Mais cet âne boira auſſi du vin, ſi on lui en donne: le maître de m'en faire préſenter, & moi de le boire. Il me trouvoit, comme on l'imagine, un animal fort extraordinaire; il voulut m'avoir à lui, & fit payer par un de ſes Intendans, à celui qui m'avoit acheté, le double de ce que je lui avois coûté. Il me mit enſuite entre les mains d'un jeune affranchi, qu'il chargea de m'apprendre à faire toutes ſortes de choſes propres à l'amuſer. Il n'eut pas beaucoup de peine à m'inſtruire; je lui obéiſſois en tout avec la plus grande docilité. Il m'apprit à me coucher ſur un lit, la

tête appuyée sur le coude, comme un homme à table. Puis je luttois avec lui, je dansois, je me tenois droit sur mes deux pieds; je répondois oui & non par des signes; en un mot, je faisois de moi-même, & sans attendre qu'on me le dît, tout ce que je pouvois pour plaire. Le bruit se répandit bientôt par-tout que l'âne du Seigneur Ménéclès buvoit du vin, étoit lutteur & danseur; que plus que tout cela, il savoit donner des marques d'approbation ou de désaveu à ceux qui lui parloient; que quand il avoit soif, il faisoit signe des yeux à l'Échanson. Personne ne se doutoit que cet âne recelât un homme sous sa peau, & je profitois de leur ignorance pour mener une vie délicieuse. J'avois appris à marcher & à courir d'un pas si doux, que celui qui me montoit ne s'appercevoit pas que je fusse sous lui. On me traitoit magnifiquement; j'avois une housse de pourpre, une bride enrichie d'or &

d'argent, & au cou plusieurs sonnettes qui formoient un petit concert fort agréable. Ménéclès, qui, comme je l'ai dit, étoit venu de Thessalonique dans la ville où le Soldat m'avoit vendu, avoit promis à sa patrie un spectacle de Gladiateurs. Déjà les concurrens s'exerçoient au combat, & il étoit sur le point de s'en retourner. Il fallut partir un matin, & je lui servis de monture, parce que la route qu'il avoit à faire étoit fort difficile, & presque impraticable pour une voiture. Arrivés à Thessalonique, nous y trouvâmes une grande multitude de peuple qui venoit pour assister au spectacle, & en même temps pour me voir. Ma renommée m'avoit précédé, & tout le monde étoit informé que je savois payer de ma personne de différentes manieres, & danser & lutter comme les hommes. Ménéclès se faisoit un plaisir de montrer mes talens aux premiers de la ville qu'il invitoit chez lui, & je faisois les

délices de ſes feſtins. L'affranchi qui avoit ſoin de moi, tiroit auſſi un grand parti de mon ſavoir-faire. Il me tenoit enfermé dans mon écurie, & n'ouvroit la porte que pour de l'argent à ceux qui vouloient voir mes tours admirables. Ils avoient toujours dans leur poche quelque bon morceau, que dédaignent les ânes ordinaires, mais dont mon eſtomac s'accommodoit fort bien; de ſorte qu'en peu de temps les bonnes aubaines que je recevois de mon maître & de beaucoup d'autres, m'avoient rendu gros & gras. Une jolie femme, qui n'étoit venue d'abord que pour me voir ſouper, fut ſi enchantée de ma bonne mine & de mon mérite, qu'elle promit une groſſe ſomme d'argent à mon palefrenier, s'il vouloit lui permettre de paſſer avec moi autant de temps qu'il lui plairoit. Nous éprouvâmes l'un & l'autre un égal plaiſir dans ce tête à tête; & mon gardien s'en étant apperçu, s'en fit un mérite

auprès de notre maître commun, & voulut passer pour m'avoir appris à être aimable auprès des femmes. En conséquence, Ménéclès résolut de me donner en spectacle, & de me faire paroître en plein théatre. Dès qu'on me vit entrer sur la scène, on battit des mains de toutes parts. On y avoit préparé une table couverte des mets les plus exquis; plusieurs Echansons étoient là pour me servir, & se disposoient à me verser d'excellent vin dans des coupes d'or. Mon maître, qui étoit derriere moi, m'excitoit à manger. Mais j'étois affecté tout à la fois & de la honte de me voir ainsi couché en plein théatre, & de la crainte qu'un ours ou un lion ne vînt à se jeter sur moi. J'apperçus en ce moment quelqu'un qui portoit une corbeille de fleurs, parmi lesquelles je distinguai des roses toutes fraîches. A l'instant je me leve, & m'élance vers lui: tous les spectateurs crurent que j'allois danser: mais flairant chaque

fleur l'une après l'autre, je me mis à dévorer les roſes. Au moment où tout le monde me fixoit avec des yeux d'admiration, je dépouille mon enveloppe d'animal; l'âne diſparoît en moi, & je redeviens ce Lucius, caché depuis ſi long-temps ſous la figure d'une bête. Tous les ſpectateurs, frappés d'une merveille ſi inouie, font entendre de grandes clameurs, & ſe partagent en deux ſentimens; les uns veulent qu'on me brûle ſur la place même, comme un Sorcier des plus dangereux, & un monſtre des plus verſés dans la Magie; les autres ſont d'avis qu'on m'entende avant de me juger. Je cours auſſi-tôt au Gouverneur de la Province, qui ſe trouvoit par haſard au ſpectacle; je lui parlai de l'orcheſtre, & lui expliquai comment la ſervante Theſſalienne, en me frottant le corps d'une eſſence magique, m'avoit changé en âne; je le ſupplie de me prendre ſous ſa garde, & de m'accorder ſa protection, juſqu'à

ce que je puſſe lui donner des preuves de la vérité du fait. Quel eſt votre nom, me dit-il; qui ſont vos parens, votre famille, votre patrie? Mon pere, repris-je, ſe nomme Lucius; j'ai un frere, ſurnommé Caïus, & nous portons l'un & l'autre le même nom de famille. Je ſuis Hiſtorien, & j'ai écrit encore d'autres Ouvrages; mon frere fait des Élégies, & paſſe pour un aſſez bon Poëte; nous ſommes de Patras en Achaïe. Vous êtes fils de mes intimes amis & de mes hôtes, répliqua auſſitôt le Gouverneur; ils m'ont reçu chez eux, & m'ont comblé de préſens; & il me ſuffit que vous ſoyez de cette honnête famille, pour être aſſuré que vous ne m'en impoſez point. A ces mots, il ſe leve de ſa place, me ſerre étroitement en me donnant mille baiſers, & m'emmene chez lui. Après quelque intervalle, mon frere arriva, m'apporta de l'argent, & tout ce dont j'avois beſoin. Mon protecteur me dé-

clara innocent en plein ſpectacle. Nous fûmes enſuite choiſir au port un vaiſſeau, ſur lequel nous chargeâmes tous nos bagages. Le lendemain, les vents furent favorables, on mit à la voile, & en peu de jours nous arrivâmes dans notre patrie. Je m'empreſſai de faire des ſacrifices & des offrandes aux Dieux tutélaires, en reconnoiſſance de ce que j'étois enfin ſorti ſain & ſauf de tous les dangers & de toutes les ſouffrances auxquels j'avois été expoſé ſous ma peau d'âne.

# DIALOGUES
## DES COURTISANES.

## DIALOGUE I.
### GLYCERE, THAIS.

GLYCERE. Tu dois, Thaïs, te rappeler ce Militaire qui fut d'abord l'amant d'Aurône (*), & s'attacha enſuite à moi; c'eſt cet Acarnéen qui portoit toujours une belle robe de pourpre avec la chlamyde (**). T'en ſouvient-il encore?

(*) Le grec dit *Abrotone*; c'eſt le nom d'une plante médicinale qui eſt toujours verte; les Naturaliſtes traduiſent ce nom par celui d'*Avroêne* ou d'*Aurône*; lorſqu'on l'applique à une femme, il veut dire qu'elle conſerve long-temps ſa beauté.

(**) La chlamyde étoit l'habit le plus ordi-

THAÏS. Très-bien, Glycere. Nous avons vidé des coupes ensemble l'année derniere, aux fêtes Aréales (*).

---

naire des Grecs & des Romains ; elle se mettoit sur la tunique, & étoit attachée avec une boucle. Les voyageurs en faisoient usage comme les soldats. On croit qu'elle avoit à peu près la forme d'une veste longue sans manches. D'autres confondent la chlamyde avec le *sagum* ou la *saye*, que l'on croit avoir été un petit manteau carré, qui s'attachoit sur la poitrine ou sur une épaule, & que l'on tournoit du côté de la pluie ou du vent. Il étoit ordinairement de peau, & se portoit le poil en dedans.

(*) Les fêtes Aréales, dit le Scholiaste de Lucien, se célébroient à Athenes en l'honneur de Cérès, de Proserpine & de Bacchus, vers le temps de la moisson, de la vendange, & de la récolte de tous les fruits. Proserpine, fille de Cérès, représentoit la fécondité de la terre & même la semence. Quelques-uns lui donnoient aussi le nom de *Libera*, & la faisoient compagne de Bacchus. Ces fêtes ont été appelées ἀλῶα en grec, du mot ἄλως, aire à battre le grain, parce que les habitans de la campagne s'assembloient pour les célébrer dans leurs granges ou dans leurs vergers.

Mais pourquoi cette question? que veux-tu dire de lui?

GLYC. La perfide Gorgone, que je croyois mon amie, a eu l'indignité de me l'enlever.

THAÏS. Il t'a donc quittée pour elle?

GLYC. Oui, vraiment: & ce n'eſt pas un petit chagrin pour moi.

THAÏS. Cela eſt mal, j'en conviens; mais tu devois t'y attendre; c'eſt aſſez l'uſage entre nous autres Courtiſanes. Ainſi, crois-moi, point de chagrin ni d'humeur contre ta rivale. Aurône ne s'eſt pas plaint de toi quand tu lui as joué le même tour, & elle te croyoit également ſon amie. Au reſte, je ne vois pas ce que le ſoldat a pu trouver de ſéduiſant dans ſa nouvelle maîtreſſe. A moins qu'il ne ſoit aveugle, il a dû voir qu'elle n'a bientôt plus de cheveux, & que le haut de ſon front eſt preſque chauve; elle a des levres livides & d'une pâ-

leur mortelle, le cou si décharné, que l'on y compte les veines, & de plus un nez qui ne finit pas. Elle n'a pour elle qu'une grande taille, un beau port, & un sourire gracieux.

GLYC. Eh ! le crois-tu donc épris de ses charmes ? Ne sais-tu pas que sa mere Chrysarie est sorciere, qu'elle est au fait de certains enchantemens des Thessaliens, & qu'elle force la Lune à descendre sur la terre ? On dit aussi que pendant la nuit elle se promene au milieu des airs. Sans doute elle aura donné quelque breuvage amoureux au pauvre Militaire, pour le faire raffoler. Depuis ce temps, la mere & la fille travaillent à le plumer.

THAÏS. Eh bien, ma chere, tu en plumeras un autre. Fais tes adieux de bonne grace à celui-ci.

## DIALOGUE II.

MYRTIE, PAMPHILE, DORIS.

MYRTIE. IL est donc vrai, Pamphile, que tu épouses la fille du Pilote Philon ! C'est même, à ce qu'on dit, une affaire conclue. Ainsi tes sermens & tes larmes se sont évanouis en un clin-d'œil ! Tu oublies ta Myrtie, & tu l'oublies huit mois après qu'elle est enceinte de toi ! Tout le fruit de ma tendresse est donc de porter un enfant dans mon sein ! J'ai donc la perspective si douce pour une Courtisane, de me voir bientôt nourrice ; car je ne crois pas que j'expose l'enfant que j'aurai mis au monde, surtout si c'est un fils. Je veux qu'il porte le nom de Pamphile, & qu'il me console dans ma douleur; je veux qu'un jour il se présente devant toi, & te reproche ta perfidie envers sa mere,

Au reste, celle que tu épouses n'est pas une beauté. Je l'ai vue dernièrement avec sa mere aux fêtes de Cérès (*), & j'ignorois encore qu'elle dût me priver à l'avenir de la vue de Pamphile. Toutefois, considère-la bien auparavant ; examine avec soin sa figure & ses yeux ; ils sont bleus, ils

(*) Le grec dit : *aux Thesmophories* ; c'est-à-dire, les fêtes de celle qui donna des Loix aux hommes, parce que Cérès passoit pour les avoir réunis la premiere en société. Ces fêtes étoient très-célebres chez les Grecs & chez les Romains. Elles étoient sur-tout solennisées par les femmes, qui devoient s'y préparer par la continence pendant cinq jours ; les fêtes en duroient quatre à Eleusis, & huit à Rome. Tout s'y passoit avec une grande modestie ; on n'y souffroit rien qui pût blesser la pudeur, & l'on punissoit de mort tous ceux qui s'y trouvoient sans avoir été initiés. C'étoit, sans contredit, la plus respectable de toutes les fêtes Païennes, & l'on sent que ce n'est pas sans raison que Lucien y fait trouver une fille honnête, accompagnée de sa mere.

sont louches ; mais ne va pas te choquer de si peu de chose. Tu connois Philon, tu sais quelle est sa figure ; qui a vu le pere a vu la fille.

PAMPHILE. Ma Myrtie finira-t-elle bientôt ses extravagances ! Que veux-tu dire avec tes contes de fille de Pilote & de mariage ? Laide ou belle, a-t-il jamais été question d'épouse pour moi ? c'est probablement un Philon d'Alopex dont tu veux parler ; eh ! sais-je seulement s'il a une fille à marier ou non ? Ce que je sais, c'est qu'il n'est pas trop bien avec mon pere, & qu'ils viennent d'avoir un procès ensemble pour une affaire de commerce. Le Pilote nous devoit, je crois, un talent, qu'il refusoit de payer ; mon pere le cita devant les Juges des gens de mer : le débiteur ne paya que malgré lui, & pas même la somme entiere. Si j'étois décidé à prendre femme, crois-tu que j'épouserois la fille de Philon au préjudice de celle de Dé-

mée, qui eſt ma couſine, & dont le pere commanda l'armée l'année derniere? Mais qui t'a ſi bien inſtruite, Myrtie? Tout cela ne ſeroit-il pas plutôt des fantômes de ton imagination, contre leſquels tu es bien aiſe d'exercer ta jalouſie?

MYRT. Il n'eſt donc pas vrai que tu te maries, Pamphile?

PAMPH. Bon! tu es folle ou ivre. Cependant nous n'avons pas trop bu hier.

MYRT. C'eſt cette Doris qui m'a donné l'alarme. Je l'avois envoyée m'acheter des langes pour mon enfant, & faire un vœu pour moi à Lucine; elle rencontra, dit-elle, Leſbie..... Mais, Doris, ſi tout cela n'eſt pas de ta façon, raconte toi-même ce qu'elle t'a appris.

DORIS. Oh! que je meure, ma maîtreſſe, ſi je vous en ai impoſé en rien. J'ai rencontrée près du Prytanée Leſbie, qui me dit en ſouriant: *Votre bon*

*ami Pamphile épouſe donc la fille de Philon?* Si tu en doutes, a-t-elle ajouté, regarde dans ſa rue, tu la verras ornée de guirlandes; tu entendras des Muſiciens, beaucoup de fracas, & pluſieurs gens qui chantent l'hyménée.

PAMPH. Eh bien, as-tu regardé, Doris?

DORIS. Oui, ſans doute, & j'ai vu tout ce qu'elle m'avoit annoncé.

PAMPH. Je ſais maintenant d'où vient votre mépriſe. Il y a quelque choſe de vrai dans le récit de Leſbie, & les circonſtances que tu as rapportées à Myrtie ſont exactes; mais vos alarmes ſont ſans fondement, car on ne fait point de noces chez nous. Tous ceci me rappelle un avis que me donna ma mere hier au ſoir, lorſque je rentrai à la maiſon en ſortant d'ici. Pamphile, me dit-elle, ton camarade Charmides, fils de notre voiſin Ariſtenete, ſe marie déjà, & il agit en homme ſage. Et toi, juſqu'à quand

vivras-tu avec une Courtisane? Je fus ensuite me coucher, sans faire beaucoup d'attention à ce discours ; je suis sortis ce matin de très-bonne heure, de sorte que je n'ai rien vu de tout ce que Doris a vu depuis. Si vous ne me croyez pas, que Doris retourne de nouveau, qu'elle examine les choses de plus près, & elle verra, non pas notre rue, mais une porte, & la porte de notre voisin, ornée de guirlandes.

MYRT. Ah ! Pamphile, tu me rends la vie ; je n'aurois pu survivre à mon désespoir, si tu m'avois confirmé mon malheur.

PAMPH. Il n'en est rien ; & je ne ferois pas la folie d'oublier Myrtie, sur-tout lorsqu'elle porte le fruit de nos amours.

# DIALOGUE III.

## PHILINNE ET SA MÈRE.

LA MÈRE. Dis-moi donc, Philinne, ce que tu avois hier à table avec tes amis ; étois-tu folle ? Diphile est venu ce matin me trouver tout en larmes, & s'est plaint amérement de tes mauvais traitemens. Tu étois ivre, m'a-t-il dit, & t'avançant au milieu de l'assemblée, tu as dansé malgré sa défense ; tu as ensuite donné un baiser à son ami Lamprie, il t'en a marqué son mécontentement ; tu es retournée à Lamprie, & tu l'as serré entre tes bras, ce qui a fait une peine mortelle au pauvre Diphile. Tu n'as pas même voulu, je crois, qu'il t'approchât de la nuit ; sans tenir compte de ses larmes, tu es restée seule sur un lit voisin, où tu t'amusois à chanter pour lui faire peine.

PHILINNE. Il ne vous a sûrement pas dit, ma mere, ce qu'il m'avoit fait lui-même; car vous ne prendriez pas la défense d'un galant aussi mal-honnête. Il m'a quittée pour aller causer avec Thaïs, l'amie de Lamprie, en attendant que celui-ci fût arrivé. Je lui fis signe que ce jeu me déplaisoit, il affecta de prendre Thaïs par le bout des oreilles; il lui faisoit ainsi pencher la tête, & lui donnoit des baisers si ardens, qu'il avoit peine à retirer ses levres de dessus sa bouche. Je pleurois, cela le faisoit rire, & je le voyois dire tout bas beaucoup de choses à Thaïs, sans doute contre moi; Thaïs, de son côté, sourioit en me fixant. Lorsqu'enfin ils craignirent d'être surpris par Lamprie, & qu'ils furent las de se faire réciproquement des caresses, je voulus encore me mettre à table près de Diphile, pour ne lui laisser aucune excuse. Thaïs se levant aussi-tôt, se mit à danser la premiere, en affectant de

montrer la jambe, comme si elle seule l'avoit belle. La danse finie, Lamprie garda le silence sans proférer une seule parole; mais Diphile loua beaucoup la justesse & la légéreté de ses pas, la précision de ses mouvemens toujours d'accord avec la guitare, & la finesse de sa jambe; en un mot, il ne tarissoit pas. On eût dit qu'il vantoit la Sosandre de Calamis, & non pas la Thaïs que vous avez quelquefois vue au bain. Bientôt après, ne m'a-t-elle pas elle-même lancé les plus piquans sarcasmes? Que celle qui n'a point peur, disoit-elle, de faire voir ses maigres flûtes, se leve & danse à son tour. Que répondre à cela? Je me suis levée & j'ai dansé. Qu'avois-je à faire autre chose? Falloit-il, en silence, la laisser triompher, paroître confirmer son propos injurieux, & la reconnoître pour la Reine du banquet?

LA MERE. Tu as montré trop d'amour-propre, ma fille; tu n'aurois

pas dû t'affecter jusqu'à ce point là. Ensuite, qu'est-il arrivé?

PHIL. Toute l'Assemblée m'applaudit, excepté Diphile, qui se tint couché sur le dos, les yeux constamment fixés au plafond de la salle, jusqu'à ce que je fusse lasse de danser.

LA MERE. Mais est-il vrai que tu aies donné un baiser à Lamprie, & qu'en passant devant lui, tu l'aies étroitement embrassé? Tu ne réponds pas! Voilà, par exemple, qui est impardonnable.

PHIL. Je voulois rendre à Diphile le dépit qu'il me causoit.

LA MERE. Outre cela, tu as refusé de coucher à ses côtés, & tu n'as répondu à ses larmes qu'en chantant! Ne sais-tu pas, ma fille, que nous n'avons rien? As-tu oublié tout ce que nous avons reçu de lui? Comment aurions-nous passé l'hiver dernier, si Vénus ne nous l'eût envoyé?

PHIL. Faut-il pour cela que je supporte ses injures & ses mépris?

LA MERE. Tu peux lui en marquer du ressentiment, mais non pas le choquer à ton tour. Ignores-tu que les amans outragés se dégoûtent, & se reprochent leur foiblesse à eux-mêmes. Tu as beaucoup trop tenu rigueur à Diphile. Prends garde, comme dit le Proverbe, de rompre la corde à force de vouloir la tendre.

## DIALOGUE IV.

### MÉLISSE, BACCHIS.

MÉLISSE. CONNOIS-TU, Bacchis, quelqu'une de ces vieilles qui sont, dit-on, si communes en Thessalie, & savent, par leurs enchantemens, rendre aimable une femme devenue odieuse à son amant? Que je te chérirois, si tu pouvois en trouver une & me

l'amener ! Je donnerois toutes mes parures & tout cet or, pour voir à l'inſtant Charinus revenir à moi, & haïr Simmique comme il me hait.

BACCHIS. Que dis-tu ? Charinus t'auroit quittée pour Simmique, lui qui a bravé pour l'amour de toi le reſſentiment de ſes parens, qui lui propoſoient, à ce que tu m'as dit, un parti de cinq talens !

MÉL. Hélas ! Bacchis, il a bien changé. Voilà cinq jours entiers que je ne l'ai vu ; il eſt à vider des coupes chez ſon ami Pammene, avec Simmique.

BAC. Cela eſt indigne. Mais quel eſt le ſujet de votre rupture ? Il faut qu'il ait eu de fortes raiſons.

MÉL. Je n'y conçois trop rien moi-même. Derniérement il revenoit du Pirée, où ſon pere l'avoit envoyé pour toucher, je crois, quelque argent qu'on lui devoit ; il entre ici ſans daigner faire attention à moi ; je cours au devant

vant de lui, selon mon usage; je veux l'embrasser, & il me repousse à l'instant, en me disant : Allez avec votre Pilote Hermotime, & lisez ce qui est écrit sur les murailles du Céramique; vous y verrez vos noms publiquement affichés à une colonne. Que veux-tu dire, repris-je, avec ton Hermotime & ton affiche? Sans vouloir ni me répondre ni souper, il se met au lit, & me tourne le dos. Que n'ai-je pas fait alors pour le ramener? Je l'embrassois, je tâchois de le faire retourner vers moi, je lui couvrois le cou de baisers; rien ne put l'adoucir. Si tu ne veux, dit-il, mettre bientôt fin à tes importunités, quoiqu'il soit minuit, je vais sortir à l'instant.

BAC. Et cet Hermotime, le connois-tu en effet?

MÉL. Puisses-tu, ma chere, me voir encore plus malheureuse que je ne suis, si jamais j'ai connu de Pilote Hermotime! Quoi qu'il en soit, Chari-

nos s'est levé dès le chant du coq, & m'a quittée de très-grand matin. Je me souvenois qu'il m'avoit dit que mon nom étoit écrit sur les murailles du Céramique; j'y ai envoyé Acis, pour voir ce que cela signifioit. Tout ce qu'elle a remarqué, c'est qu'on lisoit à main droite, en entrant vers le Dipyle : Méliſſe aime Hermotime; & un peu plus bas : Le Pilote Hermotime aime Méliſſe.

BAC. Les étourdis ! car je vois maintenant d'où cela peut venir. C'est un tour de jeunes gens; de quoi se mêlent-ils ? Quelqu'un d'eux qui connoît Charinus pour un jaloux, aura voulu lui mettre la puce à l'oreille, & celui-ci aura tout cru à l'instant même. Mais si je le rencontre, je lui parlerai. C'est un enfant qui est encore novice.

MÉL. Et où le trouveras-tu, puisqu'il est sans cesse enfermé avec Simmique ? Ses parens viennent le demander chez moi tous les jours. Mais,

ma chere Bacchis, si je pouvois trouver la vieille dont je te parle ! elle me rendroit la vie.

BAC. Mon enfant, je connois une fameuse Magicienne de Syrie; c'est une petite femme encore bien verte, malgré son âge. Elle a su me faire rentrer dans les bonnes graces de Phanias, après quatre mois entiers de brouillerie; il me boudoit, comme fait maintenant Charinus à ton égard, & je désespérois de le revoir, lorsqu'elle me l'a ramené par ses enchantemens.

MÉL. Te souviens-tu de ce qu'elle a fait pour cela ?

BAC. D'abord elle ne prend pas bien cher; on en est quitte pour une drachme & un pain. Mais il faut lui fournir du sel, sept oboles, des parfums sacrés, & une torche. Elle emporte tout cela chez elle avec une coupe pleine de vin, dont elle seule doit boire. Il faut aussi avoir entre les mains quelque effet de la personne, comme des

hardes, des pantoufles, des cheveux, ou quelque chose semblable.

MÉL. J'ai ses pantoufles.

BAC. Elle les suspend à un pieu, les expose à la fumée des parfums, & jette quelques grains de sel dans le feu, en prononçant en même temps les noms des deux personnes intéressées. Puis agitant avec force une espece de roue qu'elle tire de son sein, elle débite avec une extrême volubilité une formule d'enchantement composée de mots barbares & effrayans. Voilà ce qu'elle fit pour moi. Très-peu de temps après, Phanias revint entre mes bras par la force du charme, quoique tous ses amis l'en eussent détourné, & que Phœbis, qu'il m'avoit préférée, se mît, pour ainsi dire, à ses genoux pour le retenir. Voici en outre le secret que me donna la vieille, pour rendre Phœbis haïssable; ce fut de remarquer l'empreinte de ses pas, d'en effacer moi-même les traces, en posant le pied

droit où elle auroit posé le pied gauche, & le gauche où elle auroit posé le pied droit, & de dire : *Je te surmonte, je l'emporte sur toi.* Je le fis exactement.

MÉL. Hâte-toi, Bacchis, de m'amener ta Syrienne. Et toi, Acis, va chercher un pain, des parfums, & tout ce qu'il faut pour le charme.

## DIALOGUE V (*).

### CROBYLE, CORINNE.

CROBYLE. Eh bien, Corinne, étoit-ce donc une chose si terrible de passer

(*) Nous supprimons un Dialogue entre celui-ci & le précédent, par les raisons que nous en avons données dans la Préface, p. xlij. C'est une Courtisane qui rend compte à une de ses compagnes de la maniere dont une Tribade s'y est prise pour la porter au genre monstrueux de débauche particulier à ces sortes de femmes.

de l'état de fille à celui de femme? Tu vois bien à préfent le contraire; tu l'as appris d'un beau jeune homme, qui a débuté avec toi par te donner une mine; je la dèſtine à t'acheter un beau collier.

CORINNE. Oh! oui, ma mere, je vous en prie. Qu'il y ait ſur-tout des rubis, comme à celui de Philénis.

CROB. Il y en aura. Ecoute maintenant, ma fille, que je t'apprenne ce que tu as à faire dorénavant, & comment il faut te conduire avec les hommes. Tu ſais, mon enfant, que nous n'avons pas d'autre moyen de ſubſiſter. Depuis deux ans que ton pere, en mourant, a paſſé à une vie plus heureuſe, tu as vu combien nous avons eu de peines. Tant qu'il fut au monde, nous n'avons manqué de rien; il étoit

---

On remarque une certaine décence & de la réſerve dans les expreſſions; mais elles ne préſentent que des images obſcenes.

le plus fameux Serrurier du Pirée, & chacun s'écrie encore tous les jours, que jamais ouvrier n'égalera Philinus. A sa mort, il m'a fallu vendre ses tenailles, son enclume & ses marteaux; j'en ai tiré deux mines, qui nous ont fait vivre quelque temps; aujourd'hui j'ai beau ourdir, conduire la trame, ou filer, je puis à peine gagner notre nécessaire. Je t'ai nourrie jusqu'à présent en vivant dans l'espérance.

COR. Dans l'espérance d'une mine?

CROB. Non; j'ai compté qu'une fois parvenue à l'âge où tu es, tu gagnerois assez pour nourrir ta mere, te procurer sans gêne une élégante parure, t'enrichir, & avoir des esclaves.

COR. Comment donc cela, ma mere, & par quel moyen?

CROB. Il suffit de lier société avec des jeunes gens, de tenir table avec eux, & de dormir dans le même lit pour un prix convenu.

COR. Comme Lyra, fille de Daphnis?

CROB. Oui, mon enfant.

COR. Mais c'eſt une Courtiſane !

CROB. Eh ! quel mal à cela ? Tu ſeras auſſi riche qu'elle, & tu auras une foule d'amans. Quoi ! tu pleures, Corinne ! Et il y a bien d'autres Courtiſanes ! Vois donc comme on les conſidere, comme on les enrichit ! J'ai connue la petite Daphnis avant qu'elle fût dans l'âge de plaire aux hommes... O bonne Adraſtée (*) ! La pauvre enfant n'avoit que des haillons ; vois maintenant comme elle eſt brillante ! Elle a de l'or, des robes brodées de fleurs, & quatre eſclaves pour la ſervir.

COR. Et Lyra, comment s'eſt-elle enrichie ?

CROB. En mettant d'abord beaucoup de décence dans ſa parure & dans ſon maintien. Elle étoit de bonne humeur

(*) Adraſtée ou Néméſis, étoit fille de Jupiter & de la Néceſſité. Voyez d'ailleurs ce que nous en avons dit, tome II, p. 21.

avec tout le monde, ſans ſe permettre de grands éclats de rire, comme tu fais à chaque inſtant, mais elle avoit un ſouris doux & gracieux. Lorſqu'un galant venoit la trouver ou la faiſoit venir chez lui, elle ſavoit s'y prendre de maniere à n'avoir ni l'air de ſe jeter à la tête des hommes, ni l'air de vouloir tromper. Si on la loue pour aſſiſter à un feſtin, elle ne s'enivre pas, parce que rien n'eſt plus propre à rendre une femme ridicule & dégoûtante; elle n'entaſſe pas non plus les morceaux avec voracité, comme une affamée qui n'auroit jamais fait bonne chere; elle touche aux mets du bout des doigts, & prend poſément de petites bouchées qui ne lui font pas gonfler les deux joues; elle boit fort doucement & à petites gorgées, ſans vider une coupe d'un ſeul trait.

COR. Lors même qu'elle a bien ſoif, ma mere?

CROB. Alors plus que jamais, ma

fille. Elle ne parle qu'à propos, ne se permettant jamais le moindre mot piquant contre qui que ce soit des convives; elle n'a les yeux que sur celui qui l'a engagée. Voilà ce qui la fait aimer. Quand l'heure du coucher est arrivée, il ne lui échappe aucune liberté mal-honnête ou indécente; elle ne s'occupe que du soin de plaire au maître & d'en faire son amant. Aussi tout le monde la préconise. Si tu prends ses manieres, nous serons aussi heureuses qu'elle. Pour tout le reste, tu es sans comparaison au dessus.... Par Adraftée, je n'en dirai pas davantage: seulement, que les Dieux te prêtent vie.

COR. Mais, ma mere, tous ceux qui nous louent ressemblent-ils à Eucritus, mon galant d'hier?

CROB. Non pas tous, ma fille; il en est de mieux encore; d'autres qui sont dans la vigueur de l'âge, & d'autres dont la figure n'est pas autrement avantageuse.

COR. Et il faudra aussi coucher avec eux ?

CROB. Assurément, ma fille ; ce sont eux qui payent le mieux. Ceux qui sont beaux, prétendent seulement payer de leur figure. Il faut toujours viser au plus grand gain, si tu veux que toutes les femmes te montrent bientôt du doigt, & disent : Voyez-vous Corinne, la fille de Crobyle ? On n'a pas d'idée de ses richesses ; que sa mere est heureuse !.... Eh bien, qu'en dis-tu ? ne feras-tu pas comme je désire ! Oh ! oui, j'en suis sûre, & ma Corinne l'emportera bientôt sur toutes les autres. Va maintenant au bain, ma fille ; tu sais que le jeune Eucritus a promis de revenir te voir aujourd'hui.

## DIALOGUE VI.

### MUSARIUM, SA MERE.

LA MERE. S'IL nous vient encore un galant tel que Chérée, il nous faudra, ma fille, sacrifier une chevre blanche à *Vénus Courtisane* (*), une géniſſe à *Vénus céleſte* & à *Vénus des jardins* (**), une couronne à Junon

(*) Le grec dit, Πάνδημος; ce mot vient de πᾶς, *tout*, & de δῆμος, *Peuple*. Théſée, dit M. Larcher, *Mémoire ſur Vénus*, p. 77 & ſuiv. introduiſit à Athenes le culte de Vénus Πάνδημος, après avoir raſſemblé dans cette ville le peuple, qui étoit auparavant diſperſé dans les différentes bourgades. Le nom de Πάνδημος ſervit dans la ſuite à déſigner Vénus préſidant à la proſtitution publique. C'eſt dans ce dernier ſens que le prend ici Lucien, & nous avons cru que le mot *Courtiſane* rendroit exactement cette idée.

(**) Uranie, dit encore M. Larcher, d'après Pauſanias, p. 70 & ſuiv. du Mémoire ſur Vénus,

bienfaisante. Nous serons vraiment fortunées & trois fois heureuses; il faut convenir que ce jeune homme nous rend fort riches; tu n'as pas encore vu de lui une seule obole; il ne t'a donné ni robe, ni chaussure, ni par-

---

Uranie avoit à Athenes, dans le quartier appelé *les Jardins*, un temple, près duquel elle étoit représentée par une pierre quadrangulaire. L'inscription gravée sur cette pierre portoit, qu'elle étoit plus ancienne que les Parques. Indépendamment de cette représentation symbolique, la Déesse avoit dans le même temple une statue, ouvrage d'Alcamene, & l'une des plus belles statues qu'il y eût à Athenes. Pline, qui en parle, nous apprend que le quartier appelé *les Jardins* étoit hors de la ville, p. 81. Si l'on orna *Vénus Uranie* des vertus des femmes honnêtes, on distingua *Pandemos* par les vices des Courtisanes.... Si Uranie conserva des adorateurs, on dressa par-tout des autels à *Pandemos*, &c. *Vénus céleste* & *Vénus des jardins* sont la même; il paroît cependant que Lucien fait invoquer d'abord la Vénus du temple, & ensuite la Vénus des jardins en particulier; il distingue les deux cultes différens d'une même Divinité.

sums ; il ne paye que d'excuses, de belles promesses & de belles espérances. C'est tous les jours la même chanson.... *Si mon pere.... Si je suis une fois maître de mon bien, tout est à toi.* Tu prétends même qu'il t'a juré de t'épouser.

MUSARIUM. Oui, il me l'a juré, ma mere, par Cérès, Proserpine & Minerve.

LA MERE. Et tu le crois bonnement ! C'est pour cela sans doute que dernièrement, lorsqu'il n'avoit pas de quoi payer son écot, tu lui as donné, à mon insçu, ton anneau, qu'il a vendu pour boire, ainsi que tes deux colliers Ioniques, qui coutoient chacun deux dariques, & que le Pilote Proxias de Chio t'avoit apportés d'Ephese, où il les avoit fait faire ; mais il falloit que le bon ami Chérée vît ses camarades. Que dirai-je du linge & des tuniques dont tu lui as fait présent ? En vérité, ma fille, nous avons trouvé,

comme on dit, la pie au nid, & cet homme eſt pour nous un tréſor.

MUS. Mais, ma mere, il eſt beau, il eſt jeune & ſans barbe; il me dit qu'il m'aime; il pleure; il eſt fils de Dinomaque & de l'Aréopagite Lachès; il me promet de m'épouſer, & nous avons tout à eſpérer avec lui, ſi le vieillard venoit à clorre l'œil.

LA MERE. Ainſi, Muſarium, quand nous aurons beſoin de chauſſure, & que le Cordonnier viendra nous demander ſa double drachme, nous lui dirons: Mon cher, nous n'avons point d'argent à vous donner; mais prenez en payement une petite portion de nos eſpérances. Nous ferons de même avec le Boulanger. Quand on exigera le terme de notre loyer, nous répondrons au propriétaire: Attendez la mort de Lachès, nous vous payerons quand notre mariage ſera conclu.... Et tu n'es pas honteuſe d'être la ſeule femme galante ſans boucles d'oreilles,

ſans collier, ſans robe tranſparente & garnie de franges (*)?

MUS. Eh bien, maman; les autres ſont-elles plus heureuſes ou plus jolies que moi?

LA MERE. Non, mais plus ſages; elles ſavent mieux ſe faire valoir. Elles ne croient pas aux beaux diſcours des jeunes étourdis, à qui les ſermens ne coutent guere. Toi, tu es fidele amante d'un ſeul, & tu ne veux point d'autre ami que Chérée. Dernierement encore, tu as rejeté dédaigneuſement ce villageois d'Acarnes; cependant il étoit

(*) Le Texte dit, *ſans une robe de Tarente*, Ταραντίδιον. Ce mot, ſelon les Étymologiſtes & les anciens Vocabulaires Grecs, déſignoit une robe ou vêtement particulier aux femmes, qui étoit d'une étoffe tranſparente & très-fine, & garnie de franges d'un côté. On en devoit l'origine & l'uſage au luxe des habitans de Tarente, & cette eſpece d'accoûtrement en tira ſa dénomination. Voy. le Maître d'Éloquence, tome V, p. 107.

auſſi ſans barbe, & t'offroit deux mines ſur le prix du vin que ſon pere l'avoit envoyé vendre à la ville. Tu n'aimes à dormir qu'avec ton Adonis Chérée.

Mus. Auroit-il donc fallu quitter Chérée pour un groſſier villageois qui ſent le bouc? L'un eſt le petit chien qui careſſe ſon maître, l'autre eſt l'âne qui veut en faire autant (*).

La Mere. Eh bien, je te fais encore grace de ce dégoûtant villageois.

---

(*) Le grec cite un Proverbe que nous avons tâché de rendre par un équivalent. *Lævis mihi Chæreas; & porcellus, quod eſt in Proverbio, Acarnanius. Rien de plus doux pour moi que Chérée, & le payſan d'Acarnes eſt, comme dit le Proverbe, un porc à mes yeux.* Eraſme cite ce Proverbe d'après Lucien; mais tout ce qu'il en dit, c'eſt qu'on l'employoit lorſqu'on vouloit parler de quelqu'un que l'on chériſſoit tendrement; ce qui n'apprend rien de plus que le Texte de l'Auteur. Voyez Eraſme, Adag. Artic. *In deliciis*, p. 251. Voyez auſſi La Fontaine, Livre IV, Fable cinquieme.

Mais pourquoi n'as-tu pas fait meilleur accueil à Antiphon, fils de Ménécrate, qui t'offroit une mine? Celui-là n'eſt-il pas de la ville, n'eſt-il pas aimable & jeune comme Chérée?

Mus. Il m'avoit menacé qu'il le tueroit & moi auſſi, lorſqu'il nous trouveroit enſemble.

La Mere. Et combien d'autres font les mêmes menaces? Faut-il pour cela renoncer aux amans, & vivre plutôt en Prêtreſſe de Cérès qu'en femme galante? Pour ne plus parler du paſſé, que t'a-t-il donné aujourd'hui à l'occaſion des fêtes Aréales?

Mus. Eh! maman, le pauvre garçon n'a rien.

La Mere. Il n'y a donc que lui au monde qui n'ait pas l'adreſſe de trouver quelque expédient auprès de ſon pere? Il n'y a donc plus de fripon d'eſclave qu'on puiſſe charger d'une commiſſion? Il lui étoit donc impoſſible de demander quelque argent à

ſa mere, & de faire ſemblant, en cas de refus, de s'embarquer pour aller à la guerre ? Va, ma fille, ton Chérée nous berce & nous tue en ne voulant ni nous rien donner, ni permettre que d'autres nous donnent. Crois-tu, Muſarium, que tu auras toujours tes dix-huit ans ? crois-tu que Chérée ſera le même à ton égard, lorſqu'il ſe verra poſſeſſeur d'une grande fortune, & que ſa mere lui aura trouvé un riche parti ? Crois-tu que tes larmes, tes baiſers & ſes ſermens tiendront contre une dot peut-être de cinq talens ?

Mus. Oh ! j'en réponds. J'en ai pour garant le refus qu'il a fait de ſe marier juſqu'à ce jour, malgré les ſollicitations & les violences.

La Mere. Plût aux Dieux qu'il diſe vrai ! Au reſte, nous verrons dans le temps, qui de nous deux aura eu raiſon.

## DIALOGUE VII.

### AMPELIS, CHRYSIS.

AMPELIS. Crois-tu, Chryſis, qu'on puiſſe vraiment aimer ſans jalouſie, ſans colere, ſans avoir quelquefois donné un ſoufflet, déchiré ſes habits, ou s'être arraché les cheveux?

CHRYSIS. Seroit-ce donc là les ſeules marques de l'amour?

AMPEL. Ce ſont au moins les marques d'un violent amour. Car tout le reſte, les baiſers, les larmes, les ſermens multipliés, les viſites fréquentes, je n'appelle cela que les premiers ſymptômes d'un amour naiſſant. Mais une flamme ardente ne va point ſans jalouſie. Si donc, comme tu le dis, Gorgias te donne des ſoufflets, & qu'il ſoit jaloux, tant mieux pour toi; ſouhaite qu'il faſſe toujours de même.

CHRYS. Toujours de même ! Y penses-tu donc? Comment ! qu'il m'accable sans cesse de soufflets?

AMP. Non pas cela; mais qu'il soit toujours furieux de ce que tu ne t'occupes pas uniquement de lui; car enfin, s'il ne t'aimoit pas, se fâcheroit-il de te voir un autre amant?

CHRYS. Mais je n'en ai point d'autre. Il soupçonne sans raison qu'un homme riche, dont je parlai une fois sans dessein, est pris d'une belle passion pour moi,

AMP. Il imagine que des gens opulens te font la cour ! oh ! la bonne chose ! Il en aura plus d'inquiétude, & croira son honneur intéressé à n'être pas supplanté par ses rivaux.

CHRYS. Le malheur, c'est qu'il ne fait que me montrer de la colere, & me donner des soufflets pour tout cadeau.

AMP. Les cadeaux viendront; à la jalousie succédera le repentir.

## DIALOGUE VIII.

DORCAS, PANNIQUE, PHILOSTRATE, POLÉMON.

DORCAS. Nous ſommes perdues, ma chere maîtreſſe; c'eſt fait de nous. Polémon eſt de retour de l'armée, & il revient, dit-on, fort riche. Je l'ai vu moi-même avec une chlamyde bordée de pourpre, & retenue par une belle agraffe; il étoit d'ailleurs ſuivi d'une foule d'eſclaves. Ses amis, en le voyant, s'empreſſoient de courir vers lui pour le ſaluer; je reconnus, parmi les eſclaves qui marchoient à ſa ſuite, celui qu'il avoit déjà avant ſon départ. Je l'abordai poliment, & après les premiers complimens : Parménon, lui dis-je, peut-on vous demander ſi vous avez quelquefois penſé à nous, & ſi vous nous rapportez quelque

quelque chose qui soit digne d'illustres guerriers,

PANNIQUE. Il n'auroit pas fallu débuter par là ; il auroit mieux valu lui dire : Nous rendons mille actions de graces aux Dieux de votre heureux retour, sur-tout à Jupiter Hospitalier, & à Pallas qui préside aux combats. Ma maîtresse s'écrioit à tous les instans : Que font-ils ? où sont-ils ? Tu aurois beaucoup mieux fait encore, si tu avois ajouté : Elle pleuroit sans cesse, & sans cesse elle prononçoit le nom de Polémon.

DORC. Eh ! mais cela va sans dire ; croyez-vous que j'aye manqué à rien de tout cela ? Je ne voulois ici vous informer que de ce qu'il m'a répondu. Voici donc comment j'ai débuté avec lui : Parménon, l'oreille ne vous a-t-elle pas tinté bien des fois ? Ma maîtresse avoit toujours la larme à l'œil, lorsqu'elle pensoit à vous. Arrivoit-il de l'armée quelqu'un qui annonçoit

que l'on avoit perdu beaucoup de monde? elle déchiroit ſes vêtemens, ſe frappoit la poitrine, & ſe déſoloit à chaque nouvelle.

PANN. Très-bien, Dorcas; on ne peut pas mieux.

DORC. Je lui fis enſuite la queſtion que je vous ai rapportée: Nous revenons, me répondit-il, dans l'état le plus brillant.

PANN. Quoi! ſans autre préambule? ſans dire que Polémon avoit penſé à moi? qu'il avoit ſoupiré après moi, & ſouhaité de me retrouver pleine de vie?

DORC. Pardonnez-moi; il m'a dit beaucoup de jolies choſes de ce genre; mais il m'a beaucoup plus entretenue des immenſes richeſſes de ſon maître, de ſon or, de ſes ſuperbes habits, de ſes nombreux eſclaves, de l'ivoire qu'il rapportoit. Il ne compte point ſon argent, m'a-t-il ajouté; il le meſure au boiſſeau, & il en a un très-grand

nombre de boisseaux. Parménon lui-même portoit à son petit doigt un grand anneau à plusieurs facettes, enrichi d'un rubis de trois couleurs, qui jette à la surface un feu éclatant; il a fallu me prêter avec complaisance à l'envie qu'il avoit de me raconter les prouesses de son maître & les siennes; il m'a dit comment ils ont passé le fleuve Halys (*), & défait un cer-

(*) Le fleuve Halys est le plus grand de l'Asie-Mineure; il prend sa source fort au loin, vers ce qu'on appeloit l'Arménie-Mineure, & après avoir traversé d'Orient en Occident tout le nord de la Cappadoce, il est joint par une riviere qui sort du mont Taurus, & à laquelle le nom d'Halys a été également attribué. De grands circuits, qui succedent dans son cours en tournant au nord, vont se terminer dans le Pont-Euxin, & il porte aujourd'hui chez les Turcs le nom de Kizil-Ermak, ou de *fleuve Rouge*. M. Danville, Géographie ancienne, tome II, p. 7. Ce passage du fleuve Halys, ce Tiridate & sa défaite, ce combat contre les Pisidiens, sont cités & appliqués ici proverbiale-

tain Téridate, & comment Polémon s'eſt conduit dans un combat contre les Piſidiens (*). Je ſuis accourue vous informer de tout cela, pour que vous priſſiez vos précautions; car s'il vient ici, comme je préſume qu'il va faire dès qu'il ſera débarraſſé de ſes amis, qu'on lui ait parlé de Philoſtrate & qu'il le trouve chez vous, que ne fera-t-il pas?

PANN. Voyons, Dorcas, à nous tirer de ce mauvais pas. D'abord, il ne ſeroit pas honnête de congédier Philoſtrate, qui dernièrement m'a donné un talent, qui d'ailleurs eſt très-riche Commerçant & m'a fait de grandes promeſſes. D'un autre côté, il y auroit du danger à ne pas rece-

ment, pour exprimer de ridicules proueſſes & des forfanteries militaires.

(*) Les Piſidiens & les Odryſiens, dont il eſt parlé plus bas, ſont des Nations de l'ancienne Thrace.

voir Polémon à son retour; il étoit déjà d'une jalousie insupportable lors même qu'il n'avoit rien; que n'oseroit-il pas aujourd'hui?

DORC. Le voici qui vient.

PANN. Ah! Dorcas, je ne sais plus où j'en suis. Je tremble.

DORC. Voilà aussi Philostrate.

PANN. Que devenir? Je voudrois être cent pieds sous terre.

PHILOS. Eh bien, Pannique, est-ce que nous ne buvons pas aujourd'hui?

PAN. Eh! Monsieur, vous m'assommez. Bonjour, Polémon; il y a bien long-temps qu'on ne vous a vu.

POLÉM. Quel est donc cet homme que je trouve chez vous? Eh bien, vous ne dites mot, Pannique! vous voilà toute déconcertée! Et c'est pour une telle femme que je vole de Pyles ici en cinq jours! Au reste, je n'ai que ce que je mérite. Je te remercie, & tu ne m'y rattraperas plus.

PHILOS. Et vous, mon petit Monsieur, qui êtes-vous?

POLÉM. Je suis Polémon de Stiris (*), de la tribu Pandionide, entendez-vous? d'abord Capitaine de mille hommes d'armes; maintenant de cinq mille cavaliers, & de plus amant de Pannique, du moins tant que je lui crus un peu de sens & de raison.

PHILOS. Eh bien, Monsieur le Capitaine, vous saurez qu'à présent elle est à moi; que je lui ai déjà donné un talent, & que je lui en donnerai un second dès que j'aurai vendu la cargaison de mon vaisseau. En attendant, suis-moi, Pannique, & envoie ce brave homme commander un bataillon chez les Odrysiens.

DORC. Monsieur, ma maîtresse est libre; elle vous suivra si cela lui plaît.

(*) Stiris étoit une ville de la Phocide, sur le penchant d'une montagne, presque vis-à-vis Anticyre.

PAN. Que me conseilles-tu, Dorcas?

DORC. De rentrer à la maison. Polémon est en colère; ne restons pas en sa présence, ce seroit irriter encore sa jalousie.

PANN. *à Philostrate.* Voulez-vous que nous rentrions?

POLÉM. Je vous prédis que c'est la derniere fois que vous allez boire ensemble; j'en jure par tous ceux que mon bras a déjà immolés. Hem! Parménon; à moi, mes Thraces!

PARMÉN. Mon maître, ils sont ici en armes au bout de la rue qu'ils tiennent assiégée. En tête sont les troupes de pesante armure; aux deux ailes sont les Frondeurs & les Archers, & le reste forme l'arriere-garde.

PHILOS. Mais parlez-donc, Monsieur le Capitaine, si nous étions des enfans, vous nous feriez peur avec vos fantômes. Vous est-il arrivé de tuer seulement un coq en votre vie? Avez-vous jamais vu la guerre? Peut-être

qu'en vous faisant grace, on pourroit croire que vous avez commandé une poignée d'hommes dans quelque forteresse.

POLÉM. Tu vas l'apprendre à l'instant, quand tu nous verras la lance en arrêt & l'épée nue.

PHILOS. Paroissez seulement en ordre de bataille; je ne veux que mon esclave Tibyus, qui est seul avec moi, pour vous mettre en déroute à coups de pierres & de briques, de maniere à ne vous laisser aucun faux-fuyant.

## DIALOGUE IX.

### CHÉLIDONIUM, DROSÉ.

CHÉLIDONIUM. Est-ce que le jeune Clinias ne vient plus ici, ma chere Drosé? Il y a long-temps que je ne l'ai vu chez vous.

DROSÉ. Non, il ne vient plus. Son

maître lui a défendu de se trouver davantage avec moi.

CHÉL. N'est-ce pas le maître d'exercice, Diotime? Il est mon ami.

DROSI. Non; c'est Aristenete, le plus scélérat des Philosophes.

CHÉL. C'est donc cette mine renfrognée, ce vieux barbu qu'on voit souvent se promener dans le Pécile avec des jeunes gens?

DROSI. C'est ce fourbe-là précisément. Je voudrois voir le bourreau le traîner par la barbe à la voirie.

CHÉL. Et pour quelle raison a-t-il donné un pareil conseil à Clinias?

DROSI. Je l'ignore; mais voilà déjà trois jours que le jeune homme ne s'est pas montré même dans notre rue; cependant, depuis la première fois qu'il avoit connu les femmes, c'est-à-dire, depuis que je lui avois accordé mes faveurs, il ne lui étoit pas arrivé de passer une seule nuit ailleurs que chez moi. Inquiète de ne le plus re-

voir, j'envoyai, je ne sais par quel pressentiment secret, ma Nébris pour apprendre ce qui le retenoit ou sur la place, ou dans le Pécile; elle m'a rapporté qu'elle l'avoit vu se promener avec Aristenete, & lui avoit fait signe de loin; qu'à l'instant il baissa la vue en rougissant, & n'osa plus jeter les yeux de son côté. Elle le suivit jusqu'au Dipyle, sans qu'il se soit détourné une seule fois; elle est revenue ici sans avoir rien de positif à m'apprendre. Imagine dans quelle agitation je me suis trouvée; je ne savois que penser de ce procédé. L'ai-je offensé en quelque chose, me disois-je? se seroit-il dégoûté de moi pour en aimer une autre? son pere lui auroit-il défendu de me voir? Je me livrois à mille autres réflexions semblables, lorsque sur le soir, Dromon est venu m'apporter ce billet. Tiens, Chélidonium, tu sais lire, vois ce que cela chante.

CHEL. Voyons. Il l'a écrit à la hâte;

car les lettres sont assez mal formées. Voici ce qu'il dit : » Les Dieux me » sont témoins, ma chere Drosé, que » je t'aimois plus que moi-même «....

DROSÉ. Il n'a seulement pas mis au haut la formule ordinaire de politesse.

CHÉL. (*continuant à lire*) » Mes sen- » timens ne sont point changés; mais » je suis forcé de me séparer de toi. » Mon pere m'a mis sous la conduite » d'Aristenete, pour apprendre de lui » la philosophie. Celui-ci, qui connoît » notre attachement mutuel, m'a fait » de grands reproches. Il est indigne, » m'a-t-il dit, de voir un jeune homme » aussi bien né que moi, passer ses jours » avec une Courtisane, & il vaut in- » finiment mieux préférer la vertu à » la volupté «....

DROSÉ. Que les Dieux confondent le vieux radoteur, pour donner de pareils conseils à un jeune homme à la fleur de l'âge !

CHÉL. (*continue*) » Je ne puis me » diſpenſer de lui obéir, car il me ſuit » par-tout & me ſurveille ſans ceſſe ; » il ne m'eſt permis de porter les yeux » que ſur lui. Si je ſuis ſage & que je » l'écoute en tout, il me promet de » me faire ariver au comble du bon- » heur & à la perfection de la vertu, » lorſqu'il m'aura fait paſſer par des » exercices laborieux. Je me ſuis dé- » robé à ſes regards pour t'écrire avec » douleur ce peu de mots. Ne m'en » veux point, & ſouviens-toi de Cli- » nias «.

DROSÉ. Eh bien, Chélidonium, que dis-tu de ce billet ?

CHÉL. Tout y eſt digne de la barbarie d'un Scythe ; à l'exception de ce dernier mot : *Souviens-toi de Clinias*, qui me ſemble laiſſer une lueur d'eſpérance.

DROSÉ. Je l'ai penſé de même. Je meurs d'amour pour lui ; mais Dromon m'a dit qu'Ariſtenete aimoit beau-

coup les jolis garçons, & les attiroit à lui ſous prétexte de les inſtruire; qu'il avoit ſouvent des entretiens ſecrets avec Clinias, & lui faiſoit les promeſſes les plus magnifiques, comme s'il devoit le rendre ſemblable aux Dieux. Il lui fait lire des converſations amoureuſes d'anciens Philoſophes avec leurs diſciples, & il eſt tout entier occupé de notre jeune homme. Dromon l'a menacé d'informer le pere de Clinias de tout ce qui ſe paſſe entre eux.

CHÉL. Pour l'y déterminer davantage, il auroit fallu lui bien donner à boire.

DROSÉ. Je n'y ai pas manqué; d'ailleurs il eſt tout à moi, parce qu'il eſt amoureux de Nébris.

CHÉL. Prends courage, ma chere, tout ira bien. Je me propoſe de mettre ſur les murs du Céramique, où le pere du jeune homme ſe promene fréquemment, une affiche qui portera ces mots: *Ariſtenete eſt le corrupteur de Clinias.*

Cela donnera plus de poids à l'avertissement de Dromon.

DROSÉ. Mais comment pourras-tu en venir à bout sans qu'on te voye?

CHÉL. Bon! cela sera bientôt fait de nuit, avec un morceau de charbon.

DROSÉ. Fort bien, ma chere amie; aide-moi seulement à combattre le fourbe Aristenete.

## DIALOGUE X.

### TRYPHAINE, CHARMIDES.

TRYPHAINE. A-T-ON jamais vu quelqu'un dépenser cinq drachmes pour avoir une femme en sa disposition, puis lui tourner le dos dans le lit, pleurer & se lamenter à côté d'elle! Il me semble aussi que tu n'as pas bu de bon cœur à table, & que tu as été seul à ne pas vouloir manger à souper; j'ai même vu des larmes

couler de tes yeux pendant le repas ; & maintenant encore, tu pleures comme un enfant. Dis-moi donc ce qui t'afflige ; ne me cache rien, & que cette confidence me dédommage au moins de la nuit que je passe auprès de toi sans dormir.

CHARMIDES. Je t'avoue, Tryphaine, que je meurs d'amour, & qu'il ne m'est pas possible de résister à sa puissance.

TRYPH. Il paroît assez que je n'y suis pour rien ; tu n'aurois pas tant d'indifférence à mes côtés ; tu ne me repousserois pas lorsque je veux t'embrasser ; tu ne ferois pas, avec la couverture, un mur de séparation entre nous deux, pour empêcher que je ne t'approche. Quel est donc, je te prie, celle que tu aimes ? Peut-être pourrai-je te servir auprès d'elle ; je sais comment il faut conduire ces sortes d'affaires.

CHARM. Tu la connois très-bien, &

tu en es également connue ; ce n'est point une obscure Courtisane.

TRYPH. Quel est son nom ?

CHARM. Philématium.

TRYPH. Laquelle ? car elles sont deux. Est-ce celle du Pyrée, qui étoit encore vierge il y a peu de jours, & qui est aimée de Damylle, fils de celui qui commande actuellement l'armée ? ou bien est-ce celle qu'on surnomme Pagis ?

CHARM. C'est celle-ci précisément qui me tient dans ses filets ; j'en suis fou.

TRYPH. Quoi ! c'est pour elle que tu répandois des larmes ?

CHARM. Oui.

TRYPH. L'aimes-tu depuis bien longtemps, ou n'es-tu initié que depuis peu de jours dans ses faveurs ?

CHARM. Il y a près de sept mois que nous nous connoissons ; c'étoit aux Bacchanales dernieres que je la vis pour la premiere fois.

TRYPH. Mais as-tu vu autre chose que sa figure, & peux-tu parler de ses charmes secrets? C'est une chose dont il convient de s'assurer, quand on s'attache à une femme de quarante-cinq ans.

CHARM. Bon! elle m'a juré qu'elle n'aura que vingt-deux ans au mois de Février prochain.

TRYPH. En croiras-tu plutôt ses sermens que tes yeux? Examine un peu ses tempes; tu lui trouveras là quelques cheveux naturels, mais tout le reste de sa chevelure touffue est d'emprunt. Quand la couleur dont elle peint le tour de ses tempes est effacée, il est aisé de voir qu'elle est absolument chauve. Au reste, que ne lui demandes-tu à la voir sans voile de la tête aux pieds?

CHARM. Elle n'a jamais eu cette complaisance.

TRYPH. Je le crois bien. Elle sait que les taches blanches dont elle est

couverte te feroient mal au cœur ; on diroit un léopard depuis la gorge juſqu'aux genoux. Et tu te déſoles de n'avoir pu jouir d'un tel objet ! Mais n'a-t-elle pas eu des manieres rebutantes & des airs de mépris pour toi ?

CHARM. Oh ! je t'en réponds ; malgré tout ce qu'elle a reçu de moi. Aujourd'hui elle ne met plus de bornes à ſes demandes ; comme j'ai peine à la ſatisfaire, parce que je ſuis entretenu par un pere avare, elle m'a congédié, & reçoit Moſchion. C'eſt pour me venger d'elle que je t'ai fait venir.

TRYPH. Par Vénus, ſi l'on m'eût avertie que tu m'appelois pour faire piece à une autre, & que cette autre fût une vieille décrépite, je te jure que tu m'aurois appelée en vain. Au reſte, je me retire ; auſſi bien le jour ne va pas tarder à paroître.

CHARM. Arrête, je t'en prie, ma chere Tryphaine. Si ce que tu me dis

de sa chevelure, de ses couleurs factices & de ses taches blanches est vrai, je ne pourrai plus la regarder.

TRYPH. Demande à ta mere, si quelquefois elle s'est trouvée au bain avec elle. Ton grand-pere, s'il est encore de ce monde, pourroit aussi te dire son âge.

CHARM. Eh bien, je ne veux plus de séparation entre toi & moi; embrassons-nous, aimons-nous, & soyons unis de bonne foi l'un avec l'autre. Adieu pour jamais à Philématium.

## DIALOGUE XI.

### JOESSE, PYTHIE, LYSIAS.

JOESSE. DE bonne foi, Lysias, cet air d'humeur te convient fort avec une amante qui ne t'a jamais parlé d'argent, à qui jamais il n'est arrivé de te dire : *Un autre est avec moi, je*

*ne puis vous recevoir.* T'ai-je obligé, comme le commun des Courtisanes, à tromper ton pere ou à dérober quelque chose à ta mere pour me l'apporter ? Tu sais que dès la premiere fois je t'ai reçu sans intérêt, sans te faire même payer ta dépense chez moi. Tu n'ignores pas combien j'ai refusé de galans, entre autres le Prytane Théocle, le Pilote Passion, & ton camarade Méliſſe, que la mort de ſon pere vient de rendre maître d'une grande fortune. Tu as été pour moi un nouveau Phaon, & le ſeul bien-aimé de mon cœur ; je n'ai eu des yeux que pour toi, je n'ai réſervé mes faveurs qu'à toi. Inſenſée ! hélas ! j'en croyois tes ſermens ; je me ſuis livrée toute entiere à toi ſeul, & je t'ai gardé la fidélité d'une Pénélope, quoique ma mere me le reprochât tous les jours & m'en fît honte auprès de mes compagnes. Et toi, abuſant de l'empire que mon amour te donnoit ſur moi, tu as ſo-

lâtré avec Lycene en ma présence, pour me faire peine. Derniérement, à mes côtés & dans mon lit, tu louois la Musicienne Magidium. Tout cela me fait verser des larmes, & je sens que je suis méprisée. L'autre jour encore, lorsque vous buviez ensemble, Thrason, Diphyle & toi, la joueuse de flûte Cymbalium, & Pyrale mon ennemie, furent aussi de la partie; les cinq baisers que tu donnas à Cymbalium ne m'affecterent pas beaucoup, parce qu'en cela tu ne faisois tort qu'à ton goût; mais tu n'ignorois pas que j'étois mal avec l'autre; & cependant combien de fois lui as-tu fait des signes? Quand tu buvois, tu lui faisois mystérieusement remarquer ta coupe, puis tu la donnois à un esclave en lui recommandant à l'oreille, de ne verser à boire à personne que de l'agrément de Pyrallis; enfin tu mordis dans une pomme, & tandis que Diphyle étoit occupée à causer avec Thrason,

tu te baissas vers Pyrallis, & visas si juste, que la pomme tomba préciſément dans ſon ſein; tu avois l'air de te ſoucier fort peu de me cacher ce badinage. Pyrallis baiſa la pomme amoureuſement, & la cacha ſous le milieu de ſa gorgerette. Pourquoi, je te prie, me traiter de cette maniere? Quelle injure grave ou légere as-tu reçue de moi? quel chagrin t'ai-je cauſé? ſur quel autre que toi mes yeux ſe ſont-ils fixés? N'eſt-ce pas pour toi ſeul que je reſpire? Aſſurément, Lyſias, tu n'es pas généreux, en accablant de douleur une infortunée qui périt d'amour pour toi. Mais il exiſte une Déeſſe des vengeances, & elle eſt témoin de ce que j'endure. Tu entendras peut-être bientôt parler de ton amante; peut-être apprendras-tu qu'elle aura fini ſes jours ou en ſe pendant de déſeſpoir, ou en ſe précipitant dans un puits, ou de quelque autre maniere qui te délivre de ſa vue odieuſe. Tu triom-

pheras alors comme de la plus belle action de ta vie.... Tu me lances des regards furieux, tu grinces des dents; & pourquoi? Si tu as des reproches à me faire, parle; Pythie ſera juge entre nous. Eh quoi! tu pars & me quittes ſans daigner me répondre! Tu vois, ma chere Pythie, comme je ſuis traitée par Lyſias.

PYTHIE. Le barbare! ſon cœur n'eſt pas déchiré par tant de larmes! Ce n'eſt pas un homme, c'eſt un rocher. Au reſte, ma chere, c'eſt toi-même, à dire vrai, qui l'a gâté; tu l'aimes trop, & tu le lui fais voir; tant de ſoins ſi marqués ne font que les rendre fiers; il falloit lui en montrer beaucoup moins. Crois-moi, ma pauvre amie, eſſuie tes larmes, &, ſi tu veux m'écouter, congédie-le une fois ou deux, lorſqu'il reviendra; tu le verras bientôt s'enflammer pour toi, & devenir auſſi amoureux qu'il eſt indifférent maintenant.

JOXSSE. Ah! garde ton conſeil. Moi!

éloigner Lysias ! Eh ! fassent les Dieux qu'il ne s'éloigne pas de lui-même !

PYTH. Le voilà qui rentre.

JOESSE. Ah ! nous sommes perdues ! il aura entendu ce que tu viens de dire.

LYS. Ce n'est pas pour elle que je reviens, Pythie ; elle ne mérite plus un seul de mes regards ; c'est uniquement pour vous ; je serois fâché de vous voir penser & dire de moi : *Lysias est un homme trop colere.*

PYTH. Et c'est précisément ce que je disois tout à l'heure.

LYS. Vous voulez donc, Pythie, que je sois sensible aux larmes de Joesse, quand je l'ai surprise entre les bras d'un jeune homme, dormant avec lui, & m'abandonnant pour se livrer à lui ?

PYTH. Je pourrois vous dire d'abord que Joesse est Courtisane. Mais quand les avez-vous trouvés ensemble ?

LYS. Il y a, je crois, six jours ; oui, six jours précisément ; c'étoit le deux du mois, & nous sommes au sept. Mon

pere

pere ſachant que depuis long-temps j'aimois cette honnête perſonne, m'avoit enfermé dans la maiſon, & avoit défendu au Portier de me laiſſer ſortir. Moi, qui ne pouvois vivre ſans elle, j'ordonnai à Dromon de me faciliter les moyens d'eſcalader le mur de notre cour, en ſe courbant près de l'endroit le moins élevé, & me hauſſant ſur ſes épaules. Bref, je ſuis ſorti, & en arrivant ici, j'ai trouvé la chambre bien fermée; on étoit au milieu de la nuit. Ne voulant pas frapper, j'ai enlevé tout doucement la porte de deſſus ſes gonds, comme cela m'étoit arrivé quelquefois, & je ſuis entré ſans bruit. Tout le monde dormoit profondément; je parvins juſques auprès du lit, en tâtant la muraille.

JOESSE. Bonne Déeſſe! que va-t-il dire? quel cruel moment!

LYS. J'entendis le ſouffle de deux perſonnes; je crus d'abord que ſon eſclave Lydé étoit couchée avec elle;

mais je me trompois, Pythie. En touchant, je sentis sous ma main la tête rase & la peau délicate d'un jeune homme sans barbe, & qui sentoit aussi les parfums.... Oh ! si j'avois eu une épée.... à l'instant même.... je vous jure.... Mais qui vous fait rire toutes deux ? Ce que je dis est-il donc si risible ?

JOESSE. C'est donc là, Lysias, ce qui te fâchoit contre moi ? Eh bien, c'étoit Pythie elle-même que tu as sentie dans mon lit.

PYTH. Et pourquoi le lui dire ?

JOESSE. Et pourquoi ne le lui dirois-je pas ? Oui, mon bon ami, c'étoit Pythie elle-même ; je l'avois engagée à venir passer la nuit avec moi, parce que je m'ennuyois d'être sans toi.

LYS. Quoi ! cette tête rasée jusqu'à la peau étoit Pythie ? En ce cas, il faut convenir que sa chevelure a bien poussé en six jours.

JOESSE. Mon ami, une maladie l'a

obligée de se faire raser ; elle perdoit tous ses cheveux, & ceux que tu lui vois sont d'emprunt. Fais, fais-lui voir, Pythie, que je ne lui en impose point; qu'il ne lui reste plus le moindre doute. Tiens, voilà le jeune galant dont tu étois jaloux.

LYS. Conviens, Joesse, qu'il n'en falloit pas moins pour désabuser un amant qui étoit sûr d'avoir touché lui-même.

JOESSE. Enfin, te voilà satisfait. Veux-tu maintenant que je me venge, en me fâchant contre toi à mon tour ? J'en aurois bien le droit.

LYS. Ah ! point du tout. Faisons la paix en vidant des coupes, & que Pythie boive avec nous ; car il est juste qu'elle assiste à notre réunion.

JOESSE. Volontiers. Et toi, le plus généreux des amans, chere Pythie, que de peine j'ai endurées pour l'amour de toi !

PYTH. En revanche, cet amant lui-

même vous réconcilie tous les deux ensemble. Ainsi, ma chere, ne m'en veux pas. Pour toi, Lysias, garde-toi bien sur-tout de parler de ma perruque.

## DIALOGUE XII.

### LÉONTIQUE, CHÉNIDAS, HYMNIS.

LÉONTIQUE. RACONTE, Chénidas, comment, dans ce combat contre les Galates, on me vit, porté sur un cheval blanc, fondre sur l'ennemi avant tout le reste de la cavalerie; comment ces Barbares, quoique naturellement braves, furent épouvantés à mon aspect, & prirent la fuite sans qu'il en soit resté un seul; comment, d'un même coup de lance, je perçai d'outre en outre le chef de leur cavalerie & son cheval; pour le reste, car il y en avoit encore quelques-uns qui avoient rom-

pu la phalange & s'étoient rangés en bataillon carré, je me précipitai sur eux avec une bravoure à toute épreuve, & je renversai sept de leurs Commandans par le choc impétueux de mon coursier; puis d'un coup de cimeterre bien assené, je fendis en deux la tête d'un Capitaine; tu sais, Chénidas, qu'ils étoient déjà en fuite lorsque vous arrivâtes vous autres pour donner avec moi.

CHÉNIDAS. Et quelles merveilles ne fîtes-vous pas encore dans ce combat singulier avec un Satrape, sur les frontieres de Paphlagonie?

LÉONT. Tu as raison, mon ami, de me rappeler un des plus beaux faits de ma vie. Ce Satrape, qui étoit d'une taille colossale, & avoit l'air d'être le plus redoutable de tous ceux qui se présentoient en armes, s'étoit avancé fiérement, en défiant le premier qui voudroit se mesurer avec lui. Tous les autres furent troublés de frayeur, Ca-

pitaines, Chefs de bandes, & le Général lui-même, quoique d'ailleurs fort brave homme; car nous avions alors à notre tête un Etolien, nommé *Aristechme*, très-habile à manier la lance. Moi, je n'étois encore que Tribun; cependant, plein d'une noble ardeur, j'écarte mes camarades, qui vouloient me retenir & craignoient pour ma vie. En effet, ce Barbare giganteſque en impoſoit par l'éclat éblouiſſant de ſes armes dorées, par l'air redoutable que lui donnoit ſon flottant panache, & la maniere effrayante dont il balançoit ſa pique.

CHÉNID. Comme je tremblai pour vous en ce moment! vous ſavez tout ce que je fis pour vous arrêter, en vous conjurant de ne point vous expoſer ſeul pour tous les autres; je ſentois que la vie me ſeroit inſupportable, ſi j'avois le malheur de vous perdre.

LÉONT. Tout bouillant de courage, je marche à l'ennemi; j'étois auſſi bien

armé que mon adversaire, &, comme lui, tout couvert d'or. A l'instant on pousse de grands cris dans notre armée & dans celle des Barbares; car ils me reconnurent d'abord à mon accoûtrement, & sur-tout à mon bouclier, aux caparaçons de mon cheval, & à mon panache. Dis, Chénidas, à quel guerrier me comparoit-on?

CHÉNID. Et à quel autre auroit-on pu vous comparer, qu'au divin Achille, fils de Thétis & de Pélée? C'étoit lui-même, à en juger à l'air que vous aviez sous le casque, aux vives couleurs de votre casaque de pourpre, & à l'éclat de votre bouclier.

LÉONT. Dans le choc, le Barbare me fit le premier une légere blessure, & du bout de sa lance m'effleura la peau un peu au dessus du genou. Moi, d'un coup de ma longue pique, je perçai tout à la fois & son bouclier & sa poitrine, puis me précipitant sur lui le cimeterre en main, je lui tranchai la tête sans

beaucoup de peine ; je revins chargé de ſes armes, & rapportant au bout de ma pique ſa tête, dont le ſang dégoûtoit ſur moi.

HYMNIS. Fi, Léontique ! le cruel homme ! il me fait horreur. Eſt-il une femme qui puiſſe, après cela, ſe réſoudre, je ne dis pas à boire ou à coucher avec un tel barbare, mais qui daigne ſeulement fixer les yeux ſur vous ? pour moi, je m'enfuis.

LÉONT. Hymnis, je te donne double paye.

HYMN. Je ne puis ſoutenir l'idée de coucher avec un homme qui tue les autres.

LÉONT. Eh, ne crains rien, ma chere ; tout cela s'eſt paſſé en Paphlagonie ; ici je ſuis doux & pacifique.

HYMN. Mais vous n'avez pas encore fait les expiations preſcrites, & le ſang de cette tête que vous portiez au bout de votre pique a dégoûté ſur vous.

Moi, je tiendrois un pareil homme entre mes bras ! je lui donnerois des baiſers ! que les Graces m'en préſervent ! autant embraſſer le Bourreau.

LÉONT. Je ſuis ſûr que tu m'aimerois, ſi tu me voyois ſous les armes.

HYMN. Et votre récit ſeulement me dégoûte & me fait horreur ! il me ſemble déjà voir autour de moi les ſpectres & les manes de ceux que vous avez tués, ſur-tout de ce pauvre Capitaine à qui vous avez fendu la cervelle. Que ſeroit-ce, grands Dieux ! ſi les choſes ſe paſſoient ſous mes yeux, que je viſſe le ſang couler, & des cadavres étendus devant moi? Je mourrois de frayeur, moi qui n'ai jamais vu ſeulement égorger un poulet.

LÉONT. Comment, Hymnis, tu es ſi ſimple & ſi timide ? Et je croyois t'amuſer par ce récit.

HYMN. Allez, ſi vous voulez, amuſer avec de pareils récits des femmes

de Lemnos (*) ou les Danaïdes. Pour moi, je retourne bien vîte chez ma mere, tandis qu'il eſt encore jour. Suis-moi, Gramma. Adieu, brave Guerrier, adieu; coupez déſormais autant de têtes qu'il vous plaira; je me retire.

LÉONT. Où vas-tu donc, Hymnis? reſte, je t'en conjure.... Elle eſt partie!

CHÉNID. Eh, qu'aviez-vous beſoin auſſi d'effrayer cette pauvre enfant, avec vos panaches flottans & vos proueſſes incroyables? Je l'avois vue pâlir dès votre début; elle a changé de viſage & friſſonné d'horreur, quand vous avez parlé du crâne fendu.

LÉONT. Je croyois que tout cela me rendroit plus aimable à ſes yeux; mais

(*) La cruauté des femmes de Lemnos étoit paſſée en Proverbe, parce qu'elles avoient, dit on, égorgé leurs maris, qui les avoient abandonnées pour prendre des femmes parmi les captives qu'ils avoient faites dans une guerre contre les Thraces.

tu as achevé de me perdre, en ajoutant l'histoire du combat singulier.

CHÉNIP. Pouvois-je faire autrement que d'appuyer vos contes, dont je voyois que vous attendiez tant de gloire? C'est vous qui avez fait de ce combat une catastrophe si effrayante. Vous pouviez bien vous contenter de couper la tête au Paphlagonien, sans la ficher au haut de votre pique & en faire découler le sang sur vous.

LÉONT. Je conviens que cette circonstance avoit quelque chose de dégoûtant; mais le reste n'étoit pas mal imaginé. Hâte-toi de courir après elle, & tâche de la faire consentir à partager mon lit.

CHÉNIP. Lui dirai-je que tout cela étoit inventé à plaisir, pour vous donner un air de bravoure à ses yeux?

LÉONT. Cet aveu ne seroit pas trop honorable pour moi.

CHÉNIP. Mais elle ne reviendra pas sans cela. Optez; il faut ou lui dé-

plaire en lui laissant une grande idée de votre courage, ou coucher avec elle en convenant que vous êtes un menteur.

LEONT. L'alternative est embarrassante. J'aime mieux toutefois posséder Hymnis. Va vîte; avoue-lui que nous lui avons fait des contes, que cependant il y a quelque chose de vrai.

## DIALOGUE XIII.

### DORION, MYRTALE.

DORION. A présent, Myrtale, que je me suis ruiné pour toi, tu me fermes la porte au nez. Dans le temps que tu recevois tant de cadeaux de moi, j'étois tout pour toi; tu m'appelois ton bien-aimé, ton époux, ton maître; depuis que je suis presque réduit à rien, & que tu as trouvé un Marchand de Bithynie pour amant, ta maison m'est

interdite, & tu me laisses pleurer dans la rue. Ton Marchand jouit toutes les nuits de tes caresses, il est seul auprès de toi, il passe les plus agréables momens chez toi; en un mot, tu te dis enceinte de lui.

MYRTALE. Tes propos m'ennuient, Dorion, sur-tout quand tu prétends m'avoir donné tant de choses & t'être ruiné pour moi. Comptons, je te prie, tout ce que tu m'as apporté depuis le commencement.

DOR. Comptons, je le veux bien; d'abord des souliers de Sicyone (*), deux drachmes.

MYRT. Eh bien, tu as couché deux nuits avec moi.

DOR. A mon retour de Syrie, je t'ai

(*) Les souliers de Sicyone ne convenoient qu'aux femmes; témoin ce passage de Cicéron, Lib. 1. de Orat. *Ut si mihi calceos Sicyonios attulisses, non uterer, quamvis essent habiles & apti ad pedem, quia non essent viriles.*

rapporté un vase de parfums de Phénicie ; j'en jure par Neptune, il m'avoit encore coûté deux drachmes.

MYRT. Et moi, avant ton embarquement ; je t'avois fait présent d'un vêtement fort commode pour couvrir les cuisses & les genoux dans le maniement du gouvernail, & que le matelot Epiure avoit oublié chez moi, en se retirant un matin.

DOR. Epiure l'a reconnu sur moi, & me l'a emporté depuis peu à Samos, après une grande querelle que nous eûmes à ce sujet. En revenant du Bosphore, je t'ai rapporté des pignons de Chypre, cinq saperdes (*), & quatre perches ; de plus, huit pains de mer desséchés dans une corbeille, un vase de figues de Carie ; & dernièrement encore, ingrate que tu es, je t'ai

(*) La saperde étoit un poisson de mer, que l'on saloit à peu près comme on fait aujourd'hui la morue.

rapporté de Patare des pantoufles dorées ; je me souviens aussi d'un grand fromage de Gythium (*).

MYRT. Eh bien, mon cher, tout cela pouvoit valoir au plus cinq drachmes.

DOR. Eh ! Myrtale, c'est aussi tout ce que pouvoit faire un pauvre Matelot à gages. Maintenant j'ai la direction d'une aile droite de rameurs, & tu me mépriſes ! Depuis peu, dans les fêtes de Vénus, n'ai-je pas dépoſé pour toi une drachme d'argent aux pieds de la Déeſſe ? n'ai-je pas auſſi donné deux drachmes à ta mere pour ſa chauſſure ? ſouvent encore je mets dans la main de ta Lyda deux ou trois oboles.

(*) Gythium étoit ſituée dans l'enfoncement du golfe Laconique, & ſervoit de port à Sparte. Quelques Commentateurs prétendent qu'il faut lire en cet endroit, *Cythnus*, qui eſt le nom d'une des iſles Cyclades, parce que le fromage de cette iſle a été vanté par quelques Auteurs ce qui eſt aſſez indifférent.

Tout cela réuni, fait bien tout l'avoir d'un Nautonnier.

MYRT. Tout cela; c'eſt-à-dire, tes ſaperdes & tes perches, n'eſt-ce pas?

DOR. Aſſurément, il ne dépendoit pas de moi de t'apporter autre choſe. Si j'étois riche, je ne paſſerois pas ma vie à ramer ſur mer. Cependant je n'ai jamais rapporté ſeulement une gouſſe d'ail à ma mere. Au reſte, tu me ferois plaiſir de m'apprendre ce que tu as déjà reçu de ton Marchand de Bithynie.

MYRT. Vois-tu d'abord cette tunique? il m'a auſſi acheté ce beau collier.

DOR. Lui? je te l'ai vu il y a long-temps.

MYRT. Celui que je portois n'étoit pas ſi bien garni; d'ailleurs il n'y avoit pas d'émeraudes. En outre, il m'a acheté ces boucles d'oreilles & un tapis; depuis peu, il m'a donné deux mines, & payé le loyer de notre maiſon. Ce ne ſont pas là des pantoufles

de Patare, ni un fromage de Gythium, ni d'autres miseres semblables.

DOR. Mais, ce que tu ne dis pas, Myrtale, quel est l'homme qui partage ton lit? c'est un homme marié, c'est un homme de cinquante ans au moins, qui est chauve par-devant, & de la couleur d'un crabe. Ne vois-tu pas aussi ses dents? J'en jure par les Dioscures; c'est un galant rempli de graces, surtout quand il veut chanter & faire le beau. C'est bien, dans toute la force du terme, l'âne qui dresse les oreilles devant une lyre. Au reste, possede-le sans partage; tu es bien faite pour lui. Puisse-t-il naître de vos amours un rejeton qui ressemble à son pere! Pour moi, je trouverai toujours une Delphis, une Cymbalium, ou notre voisine la Joueuse d'instrumens, ou toute autre. Tout le monde ne peut pas donner des tapis, des colliers, ou deux mines.

MYRT. Heureuse, mon cher Dorion,

celle qui t'aura pour amant ! tu lui apporteras des oignons de Chypre & des fromages la premiere fois que tu reviendras de Gythium.

## DIALOGUE XIV.

### COCHLIS, PARTHENIS.

COCHLIS. Qu'as-tu donc à pleurer, Parthenis ? & d'où viens-tu avec ta flûte cassée ?

PARTHENIS. Un nommé Gorgus m'avoit louée pour aller jouer de la flûte chez Crocale ; un grand Soldat d'Étolie, rival de l'autre, s'y est présenté ensuite, m'a brisé ma flûte, & a renversé la table où nous étions à souper, & la coupe pleine qui étoit dessus. Ce Soldat, qui, je crois, se nomme Dinomaque, & un de ses camarades, ont tiré par les cheveux le pauvre Gorgus, qui est un villageois ;

ils lui ont donné tant de coups l'un & l'autre, que je doute qu'il en releve. Le sang lui sortoit à gros bouillons par les narines, son visage étoit tout livide, & gonflé comme un boisseau.

COCH. Cet homme est-il fou? ou étoit-ce une fureur bachique?

PARTH. Non, c'est pure jalousie, & un amour forcené. Crocale lui avoit demandé deux talens pour être à lui seul; Dinomaque ne les apporta pas, & de son côté, elle crut devoir l'exclure de chez elle, en lui fermant, à ce que l'on m'a dit, la porte au nez. Elle a reçu à sa place ce villageois Gorgus, riche habitant d'Œnoé, fort bon homme, qui avoit été autrefois son amant. Elle buvoit avec lui, & m'avoit fait venir pour les amuser à table avec mon instrument. Sur la fin du repas, je me mis à jouer un air dans le mode Lydien; le villageois alloit se lever pour danser, & Crocale applaudissoit; nous étions fort tranquilles &

fort gais, lorſque tout-à-coup nous entendons un grand bruit & de grandes clameurs; en même temps on enfonce la porte de la cour; quelques minutes après, nous voyons ſe précipiter dans la ſalle huit jeunes gens très-robuſtes; entre autres le Soldat Etolien; à l'inſtant même tout eſt bouleverſé autour de nous; ils traînent, comme je t'ai dit, le pauvre Gorgus par les cheveux, le jettent à terre & l'accablent de coups; Crocale s'étoit ſauvée, je ne ſais par quel haſard, chez ſa voiſine Thepſiade. Dinomaque me donne un ſoufflet en jurant contre moi, & en même temps me jette au nez ma flûte en mille morceaux. Je vais de ce pas raconter cette aventure à mon Maître. Le villageois eſt allé de ſon côté trouver quelques amis qu'il a à la ville, pour dénoncer le Soldat aux Magiſtrats.

COCH. Voilà tout ce qu'on gagne avec des amans Militaires; des coups, & de mauvaiſes affaires. A les entendre,

ils ſont tous Capitaines & Tribuns; faut-il donner quelque choſe, ils vous diſent, attendez qu'on ait levé l'impoſition pour la ſolde des troupes, & quand j'aurai reçu la mienne, je ferai généreuſement les choſes. Que les Dieux confondent ces impoſteurs avec leur forfanterie! Je me trouve fort bien de n'en recevoir aucun chez moi. Je ne veux qu'un Pêcheur, un Matelot, un Villageois; ce ſont tous bonnes gens qui ne vous endorment pas avec de belles paroles, & qui donnent beaucoup. Pour ces faquins qui font flotter le panache & vantent leurs proueſſes, crois-moi, Parthenis, ils font beaucoup de bruit, & rien de plus.

# LA GOUTTE,

## *DRAME.*

### PERSONNAGES.

LE GOUTTEUX, LE CHŒUR, LA GOUTTE, UN MESSAGER, LES MÉDECINS, LES TORTURES.

LE GOUTTEUX. QUE ton nom eſt odieux ! qu'il eſt effrayant pour les Dieux mêmes, Goutte douloureuſe, fille du Cocyte ! tu es ſortie du ſein d'une Furie, & Mégere t'enfanta dans les plus noirs cachots du Tartare; Alecto a fait couler ſur tes levres le poiſon de ſon lait : cruel enfant né ſous d'auſſi funeſtes auſpices, quel malin Génie a pu te faire voir le jour ? Tu ne parus au monde que pour devenir le fléau

des humains. S'il faut que les hommes subissent après la mort le châtiment des fautes qu'ils ont commises dans leur vie, qu'étoit-il besoin de tourmenter Tantale par la soif, Ixion sur sa roue, & Sisyphe sur son rocher? Un seul supplice suffisoit pour tous les coupables; c'étoit de livrer leurs membres à tes poignantes douleurs. Comme mon corps est maigre & desséché depuis l'extrémité des mains jusqu'à l'extrémité des pieds! une humeur âcre & piquante, concentrée dans les pores obstrués, acquiert sans cesse une activité nouvelle, & ajoute à la violence de mes tourmens; déjà un feu dévorant pénetre dans mes entrailles, & une flamme corrosive consume mes chairs; l'intérieur de mon corps est une fournaise de l'Etna; c'est encore le détroit de Sicile, où les flots resserrés entre les rochers tortueux & poussés avec violence dans leurs antres profonds, écument & mugissent avec

fureur. O fléau ! dont le terme échappé à toutes les conjectures ! que toutes nos précautions ſont inutiles avec toi ! comme tu repais les pauvres humains de vaines eſpérances !

LE CHŒUR. Les Phrygiens font retentir le mont Dindyme, conſacré à Cybele, des cris religieux qu'ils répetent en mémoire du tendre Athys ; les Lydiens parcourent les ſommets du Tmolus, & célebrent le Dieu Comus par le ſon des flûtes ; les furieux Corybantes, armés de leurs bâtons, chantent leurs hymnes ſacrés dans le mode Crétois ; la trompette retentiſſante rend des airs guerriers en l'honneur du Dieu impétueux des combats. Pour nous, qui ſommes initiés dans vos myſteres, ô Goutte ! nous faiſons entendre nos lamentations dans les premiers momens du Printemps, quand les prairies commencent à ſe tapiſſer d'un gazon verdoyant, que le ſouffle du zéphyr garnit les arbres d'un tendre feuillage, que l'épouſe

l'épouse infortunée de Progné fait retentir nos demeures de ses cris, ou que Philomele, pendant la nuit, pleure Ithys dans les forêts (*).

LE GOUT. O compagnon de mes douleurs! bâton qui me tiens lieu d'un troisieme pied, dirige ma démarche chancelante, afin qu'au moins je puisse me soutenir. Allons, infortuné, tâche d'arracher tes membres du lit, sors de ta retraite obscure, dissipe le sombre nuage qui te couvre les yeux, parois à la lumiere du Soleil, respire un air pur & vivifiant. Déjà le quinzieme jour s'écoule, depuis qu'enseveli dans les ténebres, je macere mon corps étendu sur un dur grabat. Je ne manque ni de volonté, ni de courage, pour me traîner jusqu'au seuil de ma porte; mais mon corps abattu ne répond point

(*) Ithys, fils de Térée & de Progné, fut servi par morceaux à son pere dans un festin, par Progné sa mere; il fut changé en Faisan.

à mes désirs. Fais cependant un dernier effort ; tu n'ignores pas qu'un Goutteux qui manque de tout & ne peut aller mendier son pain, est déjà au rang des morts..... Mais, que vois-je ? que veulent ces gens avec leurs bâtons en main & leurs couronnes de feuilles de sureau ? de quelle Divinité célebrent-ils la fête ? Seroit-ce la vôtre, divin Apollon ? cependant leur tête n'est point ceinte du laurier qui vous est consacré. Se disposeroient-ils à chanter quelque chanson bachique ? mais le lierre qui distingue le Dieu de la joie ne décore point leur chevelure. Parlez, étrangers ; puis-je savoir qui vous êtes ? ne m'en imposez point ; à qui s'adressent vos chants ?

LE CHŒUR. Qui es-tu toi-même qui nous parles ? & d'où viens-tu ? A juger de toi par ta démarche & ton bâton, nous voyons un des initiés de la Déesse indomptable.

LE GOUT. Eh quoi ! serois-je donc aussi digne d'une Déesse ?

LE CHŒUR. Avec quelques gouttes échappées de l'air, Nérée, par un heureux assemblage de toutes les perfections, forma Cypris au milieu des flots; Thétis, dans les grottes profondes de l'Océan, allaita la belle & majestueuse Junon, épouse du Maître de l'Olympe; le fils de Saturne, le plus puissant des Dieux, fit sortir de son cerveau immortel une Vierge intrépide, la guerriere Minerve. Mais notre heureuse Déesse dut la naissance au vieux Ophion (*), qui l'éleva dé-

(*) L'Auteur ne veut pas dire ici qu'Ophion ait enfanté la Goutte, comme une mere met un fils au monde; mais seulement qu'il a eu la Goutte, & l'a comme nourrie dans son sein, avant l'existence de Saturne, de Jupiter, de Junon & de Minerve. Le Chœur ne veut que vanter l'ancienneté de la Goutte; Ophion, selon Ovide & les autres Mythologistes, fut un des compagnons de Cadmus, nés des dents du serpent, comme le nom Ophion, qui veut dire *serpent*, le désigne assez. C'est encore le nom

licatement dans ſon ſein, lorſque le ténébreux chaos fit place à la brillante Aurore & au char éclatant du Soleil. Oui, la Goutte parut dès-lors dans toute ſa puiſſance; la Parque Clotho, dès qu'elle l'eut enfantée, la mit dans le bain; tout l'Olympe ſourit; la foudre éclata en ſigne de joie au milieu d'un ciel ſerein, & le riche Pluton l'allaita de ſes mamelles gonflées de lait (*).

LE GOUT. Quelles ſont les épreuves

---

d'un des Titans, qu'on ſuppoſe avoir eu la ſouveraine puiſſance du Ciel avant Saturne, qui l'en dépoſſéda.

(*) Il paroît aſſez abſurde qu'on faſſe de Pluton une Nourrice; mais un ſavant Allemand, qui a fait des obſervations ſur cette Piece, obſerve que le Goutteux a donné Alecto pour Nourrice à la Goutte, eu égard à ſes cauſes internes, & qu'ici on la fait nourrir par Pluton, eu égard à ſes cauſes extérieures & éloignées, qui ſont les richeſſes, l'abondance & la bonne chere qui les accompagnent.

nécessaires pour être admis au nombre de ses initiés ?

LE CHŒUR. Nous ne faisons point couler notre sang avec la pointe du fer ; nous laissons flotter nos cheveux en liberté, sans embarrasser notre tête dans des nœuds gênans ; nous ne faisons point résonner nos reins de coups de pieds redoublés ; nous ne mangeons point de lambeaux palpitans de la chair crue des taureaux. Mais lorsqu'au Printemps l'orme se couvre de tendres fleurs, & que, perché sur ses branches, le Merle fait entendre son chant perçant, les initiés sentent pénétrer dans leurs membres un trait aigu, caché, invisible, dont les aiguillons s'élancent jusque dans les détours les plus secrets ; il attaque le pied, le genou, les articulations, les talons, les hanches, les cuisses, les mains, les épaules, les bras, l'extrémité des mâchoires, les poignets ; il les ronge, les corrode, les brûle, les enflamme, les consume &

les anéantit, jusqu'à ce que la Déesse ait commandé à la douleur de les quitter.

LE GOUT. Ah! j'ignorois que je fusse moi-même au rang des initiés. Venez donc, grande Déesse, & soyez-moi propice. Je vais commencer des hymnes en votre honneur avec ceux qui vous réverent déjà, & je joindrai ma voix à celle des Goutteux.

LE CHŒUR. Cieux, soyez paisibles & tranquilles; & vous, Goutteux, que chacun de vous se répande en acclamations; la Déesse, amie du grabat, appuyée sur un bâton, s'avance vers ses autels. O la plus douce des Déesses! salut: Daignez jeter un regard favorable sur vos fideles ministres, & mettez promptement fin à leurs douleurs dans ces premiers jours du Printemps.

LA GOUTTE. Quel mortel sur la terre ne me reconnoît point pour la maîtresse indomptable des douleurs? Ni la vapeur de l'encens, ni le sang versé sur le foyer ardent des sacrifices, ni les

ſtatues que les riches ſuſpendent aux voûtes des temples, ne peuvent me fléchir. Le puiſſant Dieu, Médecin de tous les Immortels, ne peut me dompter par ſes médicamens, ni ſon fils Eſculape, malgré toute ſa ſcience. Depuis l'origine du genre humain, il n'eſt perſonne qui n'ait lutté contre mon pouvoir, il n'eſt pas de plante dont on n'ait tenté la vertu; l'un emploie un remede, l'autre un autre; ils pilent du plantain, de l'ache, des feuilles de laitue, du pourpier ſauvage; ceux-ci du poireau, ceux-là du plantain de riviere; les uns de l'ortie, les autres de la conſoude. Ceux-ci appliquent ſur le mal des lentilles d'eau ſtagnante & des panais cuits; ceux-là des feuilles de pêcher, de la juſquiame, du pavot, des oignons, de l'écorce de grenade, de l'herbe aux puces, de l'encens, de la racine d'ellébore, du nitre, du ſenegré infuſé dans du vin, du frai de grenouilles, de la purée de lentilles,

de la noix de cyprès, de la farine d'orge, des feuilles de chou cuites, du jus de viande, des crottes de chevre ſauvage, de l'excrément d'homme, de la farine de féves, de la pouſſiere de pierre Aſiatique; on fait cuire des crapauds, des belettes, des lézards, des chats, des grenouilles, des hyenes, des boucs, des renards. Eſt-il un métal, eſt-il un ſuc, eſt-il une ſéve d'arbre qu'on n'ait mis en uſage? N'a-t-on pas fait auſſi l'épreuve des os, des nerfs, de la peau, de la graiſſe, du ſang, des excrémens, de l'urine, de la moëlle, du lait de tous les animaux connus? Il en eſt qui prennent une potion, compoſée tantôt de quatre drogues, tantôt de huit, & plus ſouvent de ſept. L'un ſe purge avec un électuaire ſacré, l'autre eſt dupe des enchantemens du premier Charlatan; un Juif ſe joue de la crédulité d'un autre ſot, & tel ſe fait un ſpécifique avec le nid d'une hirondelle. Moi, au milieu de tant de

précautions & de batteries dreſſées contre mes attaques, je ne laiſſe à tous ces malheureux que les pleurs en partage, & je reviens à eux toujours plus furieuſe. Pour ceux au contraire qui ne machinent rien qui me déplaiſe, je ſuis douce & traitable. Mais un adepte dans mes myſteres apprend d'abord à modérer ſa langue; il cherche à réjouir tout le monde par ſes bons mots, lorſqu'il eſt obligé de ſe faire porter ſur les bras au bain. Je ſuis la Déeſſe Até, dont parle Homere; la délicateſſe de mes pieds fait que je marche ſur la tête des hommes (*). Le nom que me donne le commun des humains annonce que je ſuis le lien des pieds (**). Allons, fideles obſervateurs de mon culte, honorez tous par des hymnes la Déeſſe invincible.

(*) Voyez les Portraits, tome V, p. 542.

(**) Ποδάγρα, *Podagra*, la Goutte, ou la capture des pieds, de πούς, ποδὸς, pied, & d'ἀγρεύω, prendre, ſaiſir.

LE CHŒUR. O Nymphe au cœur de diamant! puiſſante & redoutable Déeſſe, écoutez la voix des mortels qui vous réverent. Votre pouvoir eſt grand, ô vous, qui vous plaiſez au ſein des richeſſes, vous que craignent même les traits rapides de Jupiter, les flots de l'immenſe Océan, & Pluton qui donne des loix dans les Enfers! Amie des ligamens & des grabats, ennemie de la courſe, fléau des talons, tourment de la cheville, à peine oſez-vous toucher la terre; vous avez horreur du bruit des pilons (*), vous broyez toutes les nuits les genoux des Podagres, & vous les diſloquez; vous aimez à gonfler les articulations de calloſités douloureuſes.

UN MESSAGER. Déeſſe, je vous rencontre fort à propos; écoutez-moi; je ne vous apporte point de nouvelle

(*) Le Commentateur Allemand déjà cité, obſerve que le bruit des pilons dans les mortiers eſt inſupportable aux Podagres.

frivole ; mais le fait que je viens vous apprendre va frapper vos yeux, en même temps que mes paroles frapperont vos oreilles. En parcourant toutes les villes d'un pas lent & paisible, comme vous me l'aviez ordonné, je suis entré dans chaque maison, pour y voir si quelqu'un ne rendoit pas hommage à votre puissance ; tous les cœurs vous étoient par-tout soumis comme à leur Souveraine ; je n'ai trouvé que ces deux mortels audacieux qui persuadoient aux peuples, & assuroient avec serment que votre pouvoir n'avoit plus rien qui dût en imposer, & qu'ils vous banniroient de la société des hommes. Je leur ai fortement garrotté les pieds, & je vous les amene, après avoir fait une route de deux stades en cinq jours.

LA GOUTTE. C'est voler, mon cher Messager, & tu es le plus expéditif de tous les courriers. Mais dis-moi quelles contrées & quels chemins difficiles tu as parcourus.

LE MESSAG. Je ſuis d'abord échappé d'une échelle à cinq échelons, & toute tremblante ſur ſes montans preſque déſunis ; j'en ſuis deſcendu pour marcher ſur un ſol parſemé de bâtons, qui à chaque pas me bleſſoient les talons ; après l'avoir parcouru avec des douleurs incroyables, je ſuis entré dans un chemin pavé de cailloux, que leur pointe aiguë rendoit impraticable ; je rencontrai enſuite un lieu eſcarpé & gliſſant ; j'avois beau me pencher en avant, la boue qui s'attachoit à mes pieds me retenoit par-derriere ; j'étois tout dégouttant de ſueur, & prêt à ſuccomber ſous ma démarche languiſſante. Excédé de tant de fatigues, j'entrai dans une voie aſſez large, mais qui n'étoit pas trop ſûre ; on y rencontre à droite & à gauche des chars qui vous preſſent, vous pouſſent, & vous forcent de courir ; j'étois obligé de précipiter mes pas appeſantis par la douleur pour me détourner ; & il

me falloit garder un ſentier étroit qui bordoit le chemin, afin de laiſſer paſſer les chars portés ſur leurs roues rapides, car il étoit abſolument impoſſible à votre Miniſtre de courir.

LA GOUTTE. Tu t'es fort bien acquitté de ta commiſſion, mon ami, & je t'en ſais gré. Je veux reconnoître ton zele par des honneurs dignes de tes ſervices; une récompenſe qui te ſera ſans doute agréable, c'eſt que d'ici à trois ans, tu n'éprouveras que de légeres douleurs. Mais vous, ſcélérats, qui méritez toute la haine des Dieux, qui êtes-vous? de qui tenez-vous l'être, pour oſer lutter contre la puiſſance de la Goutte, elle dont Jupiter même ne peut vaincre les attaques? Dites-le donc, infames. Ignorez-vous que j'ai ſoumis la plupart des Héros? Les Sages inſpirés des Dieux vous en rendront témoignage. Priam fut ſurnommé *léger des pieds*, parce qu'il étoit Goutteux; Achille, fils de

Pélée, mourut de la Goutte; Bellérophon en souffrit beaucoup; Œdipe le Thébain fut aussi Podagre. Parmi les Pélopides, Plisthene eut le même sort; le fils de Pœan, Philoctete, l'éprouvoit également sur le vaisseau qui le portoit à Troie, ainsi qu'un autre Chef des Thessaliens, qui commanda une flotte en cet état, après que Protésilas eut succombé dans les combats. C'est moi qui ai donné la mort à Ulysse, Roi d'Ithaque, & non pas l'arête d'un poisson venimeux (*). Malheureux, dignes du plus rigoureux sort, subissez la peine due à vos crimes.

LES MÉDECINS. Nous sommes Syriens, natifs de Damas; la faim & la misere nous forcent à parcourir les terres

(*) Ulysse, dit la Fable, fut tué par Télégone, qu'il avoit eu de l'Enchantereſſe Circé, & qui tua son pere sans le connoître avec une lance, au bout de laquelle il avoit mis la tête d'une tourterelle marine, poisson venimeux.

& les mers ; nous ſommes en poſſeſſion d'un onguent que nous ont laiſſé nos peres, & avec lequel nous ſoulageons les Podagres dans leurs douleurs.

LA GOUTTE. Quel onguent, quelle drogue avez-vous ?

LES MÉD. Nous avons promis par ſerment de ne le jamais dire, & notre pere nous l'a fait jurer en mourant. Il nous a ordonné de cacher à tout le monde le puiſſant ſpécifique qui a la vertu de réprimer vos plus grandes fureurs.

LA GOUTTE. Croyez-vous, monſtres infames, qu'il exiſte ſur la terre une drogue capable de réſiſter à mon pouvoir ? Si cela eſt, convenons d'en faire l'épreuve, & voyons qui pourra davantage, ou de votre compoſition, ou de mes feux dévorans. Vous, cuiſantes Tortures, volez de toutes parts ; compagnes de mes fureurs, accourez ſur mes pas ; toi, brûle-lui la plante du pied juſqu'au bout des doigts ; toi, fai-

ſis-lui les talons ; toi, fais couler dans ſes cuiſſes, depuis la hanche juſqu'au genou, ton humeur âcre & mordante ; & vous autres, liez-lui les doigts des mains.

LES TORTURES. Nous avons exécuté tout ce que vous déſiriez ; voilà les infortunés étendus à terre, qui pouſſent des cris lamentables, & à qui nous avons diſloqué tous les membres.

LA GOUTTE. Voyons maintenant, Meſſieurs, ſi votre onguent eſt auſſi merveilleux que vous le prétendez ; ſi ſa vertu peut véritablement quelque choſe contre moi, je quitte à l'inſtant la terre pour me cacher dans ſon ſein, & je me retire dans les plus profonds abîmes du Tartare, pour ne *jamais* reparoître.

LES MÉD. La drogue eſt appliquée, ſans avoir diminué l'ardeur du mal.

LE GOUT. Aï ! aï ! je péris ! je me meurs ! une douleur ſourde & poignante me lance ſes aiguillons dans

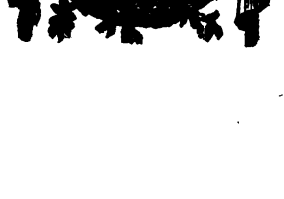
tous les membres. Les traits de la foudre de Jupiter ne ſont pas plus terribles ; la mer ne pouſſe point ſes flots avec plus de fureur ; il n'eſt point de tourbillon de vent plus impétueux. Serois-je donc ſous la dent cruelle de Cerbere ? le venin de la vipere circule-t-il dans mes veines ? mes vêtemens ſont-ils trempés dans le ſang empoiſonné du Centaure ? Ah ! Déeſſe, ayez pitié de moi ; ni mon onguent, ni aucun autre ne peut vous arrêter dans votre marche, & il n'eſt point de force humaine capable de réſiſter à la vôtre.

LA GOUTTE. Ceſſez, Tortures, & calmez les ſouffrances de ces infortunés, qui ſe repentent d'avoir oſé diſputer avec moi. Que chacun ſache déſormais que je ſuis la ſeule Déeſſe qu'on ne puiſſe ni fléchir, ni ſoumettre par des enchantemens.

LE CHŒUR. Le pouvoir de Salmonée ne réſiſta point au tonnerre de Jupiter ; mais cet impie eut le cœur percé

des traits fumans du Maître des Dieux: Marſyas n'eut point à s'applaudir de ſa diſpute avec Apollon; mais ſa peau deſſéchée & ſuſpendue aux branches d'un pin eſt devenue le jouet des vents: la féconde Niobé, pour ſes prétentions contre Latone, fut condamnée à des pleurs éternelles; elle gémit encore & répand toujours des larmes ſur le mont Sipyle: Arachné, pour être entrée en concurrence avec Pallas, ourdit encore ſa toile. Jamais l'audace des hommes ne tiendra contre la colere des Dieux; Jupiter, Latone, Pallas, Apollon, en ſont des preuves ſuffiſantes. O Goutte! Déeſſe ſi connue du commun des hommes, faites que vos tourmens ſoient ſupportables, légers, de peu de durée, & ſans douleur cuiſante; qu'après s'être fait ſentir avec douceur & pour peu de temps, ils nous laiſſent reſpirer & marcher en liberté. Il eſt bien des manieres d'être malheureux; mais l'habitude du mal &

la réflexion doivent consoler les Podagres. Ainsi, chers compagnons d'infortune, banniſſez courageuſement de votre eſprit la penſée de la douleur, ſi votre eſpoir n'eſt pas rempli, ou que la Divinité vous afflige au de là de votre attente. Que chacun en ſouffrant ſe voie avec conſtance le jouet de la maladie, car la choſe eſt inévitable.



## *Sujet de la Piece ſuivante* (*).

Ocype, fils de Podalire & d'Aſtaſie, recommandable par ſa force & ſa beauté, aimoit éperdument les exercices de la Gymnaſtique & de la Chaſſe; lorſqu'il trouvoit quelqu'un retenu par l'implacable Goutte, il s'en moquoit, en diſant que ce mal n'étoit rien. La Déeſſe, irritée contre lui, l'attaque par

(*) Le ſujet ou argument de cette eſpece de Drame, tel qu'il ſe trouve ici, eſt écrit en grec dans l'original, & pluſieurs Commentateurs remarquent que c'eſt l'ouvrage de quelque ancien Grammairien; ils en concluent même, avec aſſez de vraiſemblance, que cette Piece, d'ailleurs aſſez inſipide, n'eſt point de Lucien. Quoiqu'on y trouve des expreſſions & des tournures de vers qui ſuppoſent un Écrivain familiariſé avec Homere & les Tragiques Grecs, nous conviendrons volontiers que le fond du ſujet & des penſées n'eſt guere digne de notre Auteur.

les pieds; il veut d'abord la braver, & ne point convenir qu'il ſouffre; mais la Goutte l'étend ſur le grabat.

*La Scène eſt ſuppoſée à Thebes; le Chœur eſt compoſé de tous les Podagres de la contrée, qui s'efforcent de convaincre Oeype.* Cette Piece eſt aſſez plaiſante (*).

(*) Pas trop, comme on le verra. Au reſte, il paroît que cette Piece, quelle qu'elle ſoit, a été tronquée, & n'eſt parvenue qu'en partie juſqu'à nous, car on n'y retrouve ni le Chœur, ni le Meſſager, ni tous les Podagres dont l'argument fait mention.

# OCYPE,

## OU

# LE GOUTTEUX (*).

### *PERSONNAGES.*

LA GOUTTE, OCYPE, UN INSTITUTEUR, UN MÉDECIN, LA DOULEUR, UN MESSAGER.

*LA GOUTTE fait auſſi le rôle de Prologue.*

LA GOUTTE. REDOUTABLE aux humains, je m'appelle la Goutte; mon nom eſt de ſiniſtre augure, & je ſuis un des plus terribles fléaux des mortels. Je leur prends les pieds dans des filets

(*) Le mot ὠκύπους en grec, veut dire l'homme aux pieds légers, d'ὠκὺς, léger, & de ποῦς, le pied.

qu'on ne peut rompre, & je me gliſſe dans leurs membres ſans qu'on me voie. Je me ris auſſi de ceux qui, percés de mes traits, ne veulent pas avouer la nature de leurs ſouffrances, & alleguent des cauſes étrangeres à leur mal; car chacun aime à ſe faire illuſion par des menſonges : on dit à ſes amis qu'on s'eſt donné un coup au pied, ou qu'on a heurté contre quelque pierre, & on cache le véritable ſujet de ſa douleur; mais ſa longue durée fait connoître, malgré le patient, ce dont il ne veut pas convenir. Lorſqu'enfin il eſt atterré & forcé de proférer mon nom, tous ſes amis s'accordent à ſe moquer de lui, & la douleur vient alors à mon aide; car ſans elle je ne ſuis rien. Ce qui me pique & me fâche, c'eſt de voir que cette compagne, ſource de tous les maux, ſoit ſans ceſſe en butte aux injures des ſouffrans. Il n'eſt perſonne qui ne lâche contre moi des imprécations, dans l'eſpoir de ſe ſouſtraire

par ce moyen à mes fers. Mais à quoi bon ces plaintes frivoles, & pourquoi ne pas expoſer ſur le champ le ſujet qui m'amene devant vous, Meſſieurs, & qui cauſe la colere que je ne puis plus retenir? Ce fier Ocype, à qui les menſonges ne coutent guere, fait le fanfaron avec moi, & prétend que je ne ſuis rien. Furieuſe de ce procédé, comme une femme doit l'être, je lui ai fait à mon tour une piqûre qui n'eſt que trop certaine & trop incurable, en le frappant, ſelon mon uſage, à la jointure du pied. La cruelle douleur n'occupe pas encore un grand eſpace, mais elle pénetre juſque ſous la plante par ſes élancemens. Le patient fait accroire à ſon vieux Précepteur qu'il s'eſt bleſſé à la courſe ou à la lutte. Voici ce malheureux qui vient de chez lui; il fait tous ſes efforts pour ne pas boiter, mais je le tiens dans mes filets.

OCYPE. D'où peut donc me venir ce mal cruel, qui, ſans aucune bleſſure apparente,

apparente, m'empêche de me tenir sur mes pieds & de marcher? J'ai le nerf tendu, comme quelqu'un qui tient son arc bandé & est prêt à lancer un trait. La douleur me force à m'écrier avec ceux dont les souffrances sont au comble : *Que cela ne dure pas long-temps !*

L'INSTITUTEUR. Soutenez-vous donc, mon fils, & marchez un peu mieux; en boitant de la sorte, vous allez tomber, & m'entraîner avec vous dans votre chute.

OCYPE. Eh bien, je vais vous tenir sans m'appuyer sur vous. Je me sers de mon pied douloureux, & je me soutiens sur mes jambes. Il est toujours honteux pour un jeune homme, parmi ceux de son âge, d'avoir recours à un débile appui, à un vieillard grondeur.

L'INSTITUT. Le langage que vous tenez est d'un sot, mon cher; treve d'injures, je vous prie; ne vous prévalez pas tant de votre jeunesse, & apprenez que la nécessité fait souvent

un vieillard d'un jeune homme; faites un peu plus de cas de ce que je vous dis, & penſez qu'en vous abandonnant je reſte ſur mes pieds, tout vieux que je ſuis; & que vous, malgré votre brillante jeuneſſe, vous ſerez obligé de vous étendre tout de votre long.

OCYPE. Mais ſi vous tombez, vous, ce ſera la vieilleſſe, & non pas la douleur qui cauſera votre chute; les vieilles gens ont toujours bonne envie, mais la force leur manque en la moindre occaſion.

L'INST. Tenez, point de verbiage; que ne me dites-vous, ſans tant de raiſons, d'où vous eſt venu ce mal à la plante du pied?

OCYPE. Il m'a pris ſubitement en m'exerçant à la courſe.

L'INST. Eh bien, courez encore une fois, comme le diſoit cet homme, qui tranquillement aſſis, s'arrachoit le poil ſous les bras (*).

(*) Proverbe cité ici par plaiſanterie, & dont

OCYPE. Tenez, il faut vous avouer la choſe comme elle eſt ; c'eſt en voulant donner le croc en jambe à la lutte ; ceci eſt la vérité même.

L'INST. Quel fameux athlete, de ſe laiſſer donner lui-même un coup, en donnant le croc en jambe à un autre !... Vous ne ſavez comment vous y prendre pour mentir. Je me ſouviens d'avoir fait autrefois comme vous ; je ne diſois jamais vrai avec mes amis. Vous voyez cependant que tout cela..... Mais la douleur le terraſſe & le roule en cadence !

UN MÉDECIN. Mes amis, où trouverai-je l'illuſtre Ocype, qui a mal au pied & ne peut plus marcher ? Un ami commun m'a informé qu'il éprouvoit des criſes de douleurs inouies. Mais voilà cet infortuné lui-même étendu ſur le

---

le ſens eſt qu'il vaut mieux recommencer une courſe, que de la faire mal. Voyez Eraſme, article *Serum remedium*.

grabat. Bon jour, mon cher Ocype; eh, qu'avez-vous donc? hâtez-vous de m'en inſtruire. Peut-être que quand je connoîtrai le mal qui vous accable, je viendrai à bout de vous guérir.

OCYPE. Vous me voyez, mon cher ſauveur, mon refuge & mon tout (*). Mon pied eſt en proie aux plus cruelles douleurs; je n'oſe le poſer à terre, & je ne puis faire un pas.

LE MÉD. D'où cela vous eſt-il venu? que vous eſt-il arrivé? Dites-moi comment le tout s'eſt paſſé. Quand on ne cache rien au Médecin, il réuſſit plus ſûrement, & il ne court point riſque de ſe tromper, lorſqu'il eſt bien inſtruit.

OCYPE. En me livrant à la courſe & aux autres exercices du Gymnaſe, j'ai reçu un coup violent de mes camarades.

(*) Il y a dans le grec un jeu de mots & des expreſſions dont le ſens revient à peu près à celui que nous donnons à ce paſſage, mais dont la lettre n'auroit rien ſignifié en françois.

LE MÉD. Si cela étoit, il y auroit contuſion & enflammation à l'endroit bleſſé; d'ailleurs pourquoi n'y appliquez-vous pas quelque fomentation?

OCYPE. Je ne puis ſouffrir toutes vos bandelettes, qui plaiſent à tant de gens, & qui ſont, à mon avis, un ornement fort inutile.

LE MÉD. Aimez-vous mieux que je vous donne un coup de lancette dans le pied? Je vous avertis que l'opération ſera ſuivie d'une grande perte de votre ſang.

OCYPE. Faites tout ce qui vous plaira, pourvu que je ſois délivré du mal que j'endure.

LE MÉD. Tenez, voilà mes inſtrumens bien affilés, & qui ne demandent qu'à tirer du ſang.

OCYPE. Oh! tout beau! tout beau! s'il vous plaît.

L'INST. Que faites-vous donc, Docteur? Que la ſanté ne marche jamais ſur vos pas! comment! vous voulez

ajouter la douleur des inciſions à ce qu'il ſouffre déjà ? Vous ne ſavez pas le premier mot de votre métier ; vous ne faites qu'aggraver le mal. Tout ce que vous a dit le malade eſt faux ; ce n'eſt ni à la lutte, ni à la courſe qu'il s'eſt bleſſé, croyez-moi ; quand il eſt rentré à la maiſon, il n'avoit pas la plus légere incommodité ; il avoit bien bu & bien mangé ; l'infortuné s'eſt couché, & a dormi ſeul dans ſon lit ; mais au milieu de la nuit il s'eſt réveillé en ſurſaut, en pouſſant des cris qui ont éveillé tout le monde ; on auroit dit qu'il venoit d'être frappé ſubitement par quelque Dieu inviſible. Malheureux ! s'écrioit-il, quel horrible tourment ! un Dieu me vient-il diſloquer le pied ? & il s'eſt ainſi lamenté ſeul juſqu'au lendemain. Mais dès la plus petite pointe du jour il eſt venu me trouver, en mettant triſtement la main ſur moi. Tout ce qu'il vous diſoit à l'inſtant, étoit un tiſſu de ſuppoſi-

tions pour dérober à vos yeux le cruel ſecret de ſon mal.

OCYPE. Un vieillard n'a pour reſſource que des paroles, & il ſe dédommage de ſon impuiſſance en ſe prévalant de tout. Un malade qui en impoſeroit à ſes amis, ſeroit comme un homme affamé, réduit à manger pour toute nourriture de la gomme de lentiſque (*).

LE MÉD. Mais avec toutes vos inconſéquences, vous en impoſez à tout le monde; vous convenez que vous êtes malade, & vous ne dites pas quel eſt votre mal.

OCYPE. Et comment voulez-vous que je vous le définiſſe mon mal? Tout ce que je ſais, & tout ce que je puis dire, c'eſt que je ſouffre.

LE MÉD. Tous ceux qui ſouffrent du

(*) Cette gomme précipite la digeſtion, & ſe nomme communément *Maſtic.*

pied, ſans qu'une cauſe connue ait occaſionné leur mal, ont recours à mille ſuppoſitions, quoiqu'ils ſachent bien intérieurement à quoi s'en tenir ſur leurs ſouffrances. Vous ne vous plaignez maintenant que d'un pied; mais lorſque vous ſerez pris auſſi par l'autre, vous gémirez, vous verſerez des larmes. Je n'ai qu'une choſe à vous dire, c'eſt que votre mal eſt tel que je le conjecture; convenez-en, ou n'en convenez pas; oui, c'eſt préciſément ce que j'imagine.

OCYPE. Et quel mal? quel eſt-il donc? quel nom lui donnez-vous?

L'INST. Son nom eſt compoſé d'un double mal.

OCYPE. Hélas!... Mais quel *eſt-il* donc? dites-le moi, je vous en conjure, mon cher Maître.

L'INST. Le nom du membre dont vous ſouffrez, fait la premiere moitié de celui-là.

OCYPE. Ce ſeroit donc le mot *Pied*?

L'INST. Oui, ajoutez-y celui de la *Goutte*, & cela fera *Podagrie* (*).

OCYPE. Eh quoi ! vous insultez encore à ma douleur !

L'INST. Ce mal est cruel, car il n'épargne personne.

LE MÉD. Laissez-moi un peu rêver, par égard pour vous.

OCYPE. Encore une fois, quel est donc ce mal, & d'où m'est-il survenu ?

LE MÉD. C'est une horrible douleur qui se fait sentir au pied, & qu'on ne peut extirper.

OCYPE. Il faudra donc me voir boiteux, & souffrir avec patience ?

LE MÉD. Ah ! si vous n'étiez que boiteux, ce ne seroit rien. Ce n'est pas là ce que vous avez le plus à craindre.

OCYPE. Eh, que peut-il m'arriver de pis ?

(*) Ce mot n'est pas françois, mais il pourroit l'être ; au reste, nous ne l'avons hasardé ici que pour conserver le jeu de mots de l'original.

LE MÉD. D'être impotent des deux pieds.

OCYPE. Dieux ! je me ſens déjà cruellement tourmenté par une nouvelle torture qui me déchire l'autre pied ! Malheureux ! je me vois cloué ſur le grabat quand je voudrois me relever ! Je tremble quand il me faut remuer une jambe, & je ſuis auſſi ſot qu'un enfant à qui l'on fait une peur imprévue. Mais, au nom des Dieux, mon cher Docteur, je vous en conjure, ſi votre Art peut quelque choſe, mettez-y tout votre ſavoir, & guériſſez-moi, ou bien terminez mon déplorable ſort. Je ſouffre des douleurs ſecretes, & mes pieds ſont percés par des fleches aiguës.

LE MÉD. Je laiſſe là tout le bavardage impoſteur des Médecins, qui ne ſavent que donner de belles paroles, & ne guériſſent jamais, pour vous dire en deux mots ce qu'il y a d'important à ſavoir pour vous. Croyez d'abord

que vous ſouffrez un mal inévitable. Vous n'êtes pas ſeulement enferré dans des chauſſes-trapes, qu'on ſeme pour prendre les gens mal-intentionnés; vous ſubiſſez un ſupplice cruel caché dans vos membres, & tel que la nature humaine n'en peut ſupporter la rigueur.

OCYPE. Dieux! quel horrible état! Hélas! que devenir! quel mal affreux me broyoit le pied! prenez-moi par les mains avant que je ſuccombe, comme les Satires ſoutiennent Bacchus ſur leurs bras.

L'INST. Eh bien, quoique vieux, je vous ſuis bon à quelque choſe, & malgré mon grand âge, je ſoutiens votre jeuneſſe.

# L'AMOUR FUGITIF.

Vénus cherchoit son fils, il avoit fui loin d'elle;
Inquiete, agitée, elle court, elle appelle.
Enfin, lasse d'errer dans les champs, dans les bois,
Du haut d'une colline elle éleve la voix:
Si Cupidon, dit-elle, aux yeux de tout le monde,
N'a pas su dérober sa course vagabonde,
Oui, qui m'enseignera les traces de mon fils;
Aura pour récompense un baiser de Cypris;
Et si captif on l'amene à sa mere,
D'autres faveurs en feront le salaire;
Avec plaisir je les prodiguerai.
Mais à l'aspect du fripon égaré,
Des yeux mortels se méprendroient peut-être;
Voici les traits qui le font reconnoître.
Nulle blancheur ne paroît sur son teint;
De vermillon tout son corps est empreint;
De ses yeux pétillans partent des traits de flamme;
A ses discours jamais on ne connoît son ame.
Si les sons de sa voix ont la douceur du miel,
Il recele en son cœur l'amertume du fiel.
Quand le courroux l'anime, il devient indomptable;
Alors il s'asservit le cœur le moins traitable.

A ſes ſéductions on ne peut échapper ;
Car tout enfant qu'il eſt, ſavant dans l'art de feindre,
S'il flatte les Humains, c'eſt pour mieux les tromper.
Quelquefois il ſe joue, & ſes yeux ſont à craindre.
En bouclès ſur ſon dos, ſes cheveux ondoyants
S'agitent mollement ſous l'haleine des vents.
L'audace ſur ſon front tient lieu de modeſtie.
D'un bras, d'un corps nerveux ce Dieu n'a pas beſoin ;
De ſa main enfantine une fleche partie
Se ſoutient dans ſon vol & va frapper au loin.
Juſqu'au fond des Enfers, ſa puiſſance ſuprême,
Des Manes étonnés ſubjugua le Roi même,
Lorſqu'oſant enlever la fille de Cérès,
Il fit voir une épouſe à ſes triſtes ſujets.
La nudité d'Amour eſt la parure ;
Nul ornement ne voile ſon beau corps ;
Mais ſon eſprit, de l'adroite impoſture
Connoit & ſait mouvoir tous les reſſorts.
Quand il erre, porté ſur ſes ailes légeres,
Il attaque ſans choix Nymphes, Héros, Bergeres ;
Du cœur qui lui permet un trop facile accès,
Il s'empare, s'y fixe, & le brûle à jamais.
Il porte un arc bien court ; mais le trait qu'il adreſſe,
Conſerve juſqu'aux Cieux ſa force & ſa viteſſe,

Sur ſon épaule on voit briller un carquois d'or,
De dards empoiſonnés, redoutable tréſor.
Mon fils, ah ! l'inhumain ! de ces fleches cruelles,
M'a fait ſentir ſouvent les atteintes mortelles.
Mais quoiqu'il m'ait cauſé de cuiſantes douleurs,
Sa fuite m'eſt encor le plus grand des malheurs.
Sa main porte un flambeau dont l'ardeur eſt extrême,
Et ſes feux brûleroient l'aſtre du jour lui-même.
O toi ! qui ſurprendras cet enfant fugitif,
Mortel, aſſure bien les nœuds de ton captif;
Que chargé de ta chaîne, il te trouve inflexible;
A ſa voix ſuppliante, il faut être inſenſible.
Quand tu verrois couler des larmes de ſes yeux,
Tiens ferme; & s'il t'adreſſe un ſouris gracieux,
Garde-toi d'écouter une pitié ſoudaine,
Et foible, d'ordonner qu'on relâche ſa chaîne.
Que ſi d'une voix douce il t'invite au baiſer,
A ce poiſon flatteur tremble de t'expoſer.
Si d'une maniere obligeante,
Il te propoſe des préſens,
Crains cette amorce ſéduiſante,
Ses dons ſont des feux dévorans.

# ÉPIGRAMMES.

## I.

*LUCIEN, sur ses Ouvrages.*

ON trouve en mes écrits sageſſe & rêverie;
Car les hommes n'ont point de jugemens certains;
Où l'un voit la Raiſon, l'autre voit la Folie;
Et ſouvent quand l'un ſiffle, un autre bat des mains.

## II.

*Sur un Prodigue.*

PLONGÉ dans le déſordre, au jeune âge ordinaire,
Théron en peu de temps dévora tout ſon bien;
Euctémon, qui jadis fut ami de ſon pere,
Plaint ſon ſort miſérable, & devient ſon ſoutien.
Il s'attendrit ſur lui juſqu'à verſer des larmes:
Viens chez moi, lui dit-il; ſi les nœuds de l'Hymen
Serrés avec ma fille, ont pour toi quelques charmes,
Une aſſez riche dot accompagne ſa main;

Je t'offre l'un & l'autre, & tu ſeras mon gendre.
D'un or ineſpéré ſe voyant poſſeſſeur,
Théron s'empreſſe de reprendre
Le train d'un vil diſſipateur.
Il ne refuſe rien à ſon intempérance,
Et ſe permet encor de plus honteux excès.
Auſſi bientôt ſur lui retomba l'indigence,
Et ſon ſort redevint plus affreux que jamais.
Indigne de pitié, ſa triſte deſtinée
Ne cauſe plus les pleurs que verſe le Vieillard;
Eudémon plaint ſa fille, il plaint ſon hyménée,
Et regrettant la dot, il reconnoît trop tard
Que le diſſipateur de ſon propre héritage,
Jamais du bien d'autrui ne fait meilleur uſage.

## III.

### *Sur la modération dans l'uſage de ſon bien.*

Ami, jouis de ta richeſſe,
Comme devant bientôt mourir;
Mais épargne dans ta jeuneſſe;
Es-tu ſûr de ne point vieillir?
Ainſi ſe comporte le Sage;
Sans être prodigue, il jouit.
Du beſoin, par le bon uſage,
Pour toujours il ſe garantit.

## IV.

*Sur la fragilité des biens de la Fortune.*

MALHEUR au cœur qui s'attache
Aux frivoles biens humains ;
Ils s'échappent de nos mains !
Ou la Mort les en arrache.

## V.

*Sur la lenteur & la briéveté du Temps.*

POUR l'homme heureux, la vie eſt un jour agréable ;
Une nuit ſemble un ſiecle au mortel miſérable.

## VI.

*Sur l'Amour.*

NON, le fils de Vénus ne corrompt point les cœurs ;
Mais le pervers ſur lui rejette ſes noirceurs.

## VII.

*Sur les Bienfaits.*

UN bienfait accordé ſans qu'on le ſollicite ;
Eſt toujours doux ; s'il tarde, il perd tout ſon mérite.

## VIII.

### *Sur les Ingrats.*

OBLIGEZ un méchant, jamais il ne répond
Aux bienfaits qu'il reçoit; c'eſt un vaſe ſans fond.

## IX.

### *Sur les Dieux.*

MÉCHANT, tu peux tromper les regards des humains;
Mais ton cœur, tel qu'il eſt, s'offre aux regards divins.

## X.

### *Sur les Flatteurs.*

JE ne vois pas dans la Nature
D'être qui ſoit plus odieux,
Que celui dont la voix parjure
Feint l'amitié pour tromper mieux.
Un ennemi qui ſe déclare
Eſt bien moins à craindre pour nous;
A la défenſe on ſe prépare,
Et l'on ſe ſouſtrait à ſes coups.

## XI.

*Sur l'art de se taire.*

TELS propos que tu crois frivoles,
Trop souvent sont pernicieux.
Prodigue ton bien, si tu veux,
Mais sois avare de paroles.

## XII.

*Sur les Richesses.*

LES qualités du cœur sont les seules richesses;
Auprès de si grands biens l'or est nul à mes yeux.
Heureux, sans la Fortune & ses vaines largesses,
Qui sait user des dons qu'il a reçus des Dieux!
Mais l'homme que toujours la soif de l'or tourmente,
Qui, même en le comptant, sent croître son désir,
Est semblable à l'Abeille, active sous sa tente
A composer son miel, sans vouloir en jouir.

## XIII.

*Sur la Fortune.*

JADIS le fond d'Achéménide,
Je suis à Ménippe aujourd'hui,
Et d'autres, par un cours rapide,
Vont me posséder après lui.

Tous, jouets d'une erreur commune,
Me jugent leur propriété;
Mais j'appartiens à la Fortune,
Et je ne leur suis que prêté.

## XIV.

*Sur les Amis de la Fortune.*

DU Sort avez-vous les faveurs?
Les Dieux & les Mortels, tout vous rit, tout vous aime;
Mais qu'un revers survienne, il n'en est plus de même;
La Fortune, en changeant, a changé tous les cœurs.

## XV.

*Sur la Fortune.*

LE Sort, par un pouvoir extrême,
Eleve ou renverse à son gré;
Par lui, l'humble souvent parvient au rang suprême,
Et le superbe est atterré.
Aujourd'hui vous nagez au sein de l'opulence,
Demain vous pouvez être en proie à l'indigence.
Les mauves, les foibles roseaux,
Bravent des vents la fougue violente;
Mais le chêne succombe, & sa chute éclatante
Epouvante au loin les hameaux.

## XVI.

*Sur la Prudence.*

POUR réuſſir en toute affaire,
Il ne faut pas aller trop promptement.
D'un parti pris légérement,
Le repentir eſt la ſuite ordinaire.

## XVII.

*Sur l'emploi du temps.*

SIX heures de travail, c'eſt aſſez : *Il faut vivre.*
Cette ſage deviſe eſt celle qu'on doit ſuivre.

## XVIII.

*Sur un Athlete gourmand & lourd à la courſe.*

TU manges à la hâte, & marches à pas lents;
Mange avec tes deux pieds, & cours avec tes dents.

## XIX.

*Sur l'impoſſible.*

D'UN Ethiopien vouloir blanchir le teint,
C'eſt prétendre voir clair, quand le jour eſt éteint.

## XX.

*Contre un Athlete.*

Le grand Athlete Apis, jamais en combattant
Ne fit à ſes Rivaux la moindre égratignure;
Auſſi leur cœur reconnoiſſant
Ici lui donna ſépulture.

## XXI.

*Contre un autre Athlete.*

Il n'eſt point d'illuſtre journée
Qui ne m'ait valu quelque honneur.
Je perdis autrefois un ſourcil à Platée,
Une oreille dans Piſe, en montrant ma valeur;
A Delphes, dans les Jeux ma carriere eſt finie.
Par la voix d'un Héraut, mon pere en ce moment,
Au Peuple raſſemblé demande en ſuppliant,
Que d'ici l'on m'emporte, ou ſans bras, ou
ſans vie.

## XXII.

*Contre les prétentions des Pédans Littérateurs.*

Grammaire, Muſe bienfaiſante,
Nourrice de l'Humanité,
Mere de l'Art de la Santé,
Notre Terre reconnoiſſante

Vous devroit par-tout des autels,
Des sacrifices immortels.
Salut à la Mere féconde
Dont le nom remplit tout le Monde (*).

## XXIII.

*Contre un Conjurateur des malins Génies qui avoit l'haleine forte.*

Ce n'est point la vertu de ton enchantement,
Ami, qui conjure le Diable,
Mais bien le poison détestable
Que ta bouche fétide exhale en lui parlant.

## XXIV.

*Contre une femme qui sentoit mauvais.*

Ni le souffle enflammé de l'affreuse Chimere,
Ni celui des Taureaux mis au joug par Jason,
Ni de Philoctete l'ulcere,
Ni des Lemniennes le poison,

(*) Pour trouver cette Epigramme un peu moins insipide qu'elle n'est en effet, il est bon de se rappeler que les Anciens, sous le mot de *Grammairiens*, entendoient ce que nous nommerions aujourd'hui *Littérateurs*. Au reste, on peut dire de ce Recueil d'Epigrammes, comme de tous les autres de ce genre, qu'il rappelle l'Epigraphe de Martial : *Sunt bona*, &c.

Ni les monſtres ſouillant les mets de leurs ordures,
N'ont jamais exhalé de vapeurs plus impures.
Seule, Téléſilla, vous les rappelez tous;
On les ſent tous enſemble, en approchant de vous.

## XXV.

### *Contre un mauvais Poëte.*

En diſputant le Prix, un Verſificateur
N'oſant lire en public, prétextoit un gros rhume.
Ami, lui dit quelqu'un, tout le monde préſume
Que vos rivaux vous ont fait peur (*).

## XXVI.

### *Sur la mort d'un Babillard.*

Mercure, je voudrois ſavoir
Si Lollion, juſqu'au ſombre manoir
A bien pu deſcendre en ſilence,
Et ſi de ſon profond ſavoir
Il n'a point aſſommé le Dieu de la Science;
Car c'eſt une ombre, en conſcience,
Que même chez les Morts on ne voudra point voir.

(*) Cette Epigramme, dans l'original, conſiſte dans un jeu de mots qui ne peut paſſer dans une autre Langue, mais dont nous avons tâché d'imiter la penſée.

## XXVII.

### *Loix d'un Banquet.*

MON banquet eſt ſimple & frugal ;
Et j'y preſcris des loix nouvelles ;
Aulus, j'en bannis les ſequelles,
Dont pour moi le babil eſt un mauvais régal ;
Ni Grammairien, ni Poëte
Ne viendra troubler notre fête.

## XXVIII.

### *Sur la mort d'un enfant.*

J'AVOIS à peine cinq années
Quand la Parque cruelle a terminé mes jours.
Amis, ne pleurez point mes triſtes deſtinées,
Peu de maux ont troublé leur cours.

## XXIX.

### *Sur une ſtatue d'Echo.*

JE ſuis Echo, Nymphe de Panchérie ;
Dans les rochers eſt fixé mon ſéjour ;
Des différentes voix, je renvoie à mon tour
Les derniers ſons ; ma voix auſſi varie,
Et des Bergers charmés ſait imiter l'accent :
Parle, écoute, & tu vas m'entendre en t'en allant.

## XXX.

*Sur la ſtatue de Vénus à Cnide.*

Si quelqu'heureux Mortel vit jamais Cypris nue,
Sans doute c'eſt celui qui fit cette ſtatue.

## XXXI.

*Sur la même ſtatue.*

VÉNUS, de mon amour je vous offre le gage.
Eſt-il rien de plus beau? Non, j'offre votre image.

## XXXII.

*Sur une ſtatue de Priape.*

EUTYCIDES veut qu'à ſes champs
Je préſide, ſelon l'uſage.
Mais ſur de ſtériles ſarmens
Je préſide, & rien davantage.
Pour garantir encor ſon bien,
Par un foſſé ſa vigne eſt cloſe;
Mais qu'y peut-on prendre autre choſe,
Que moi, Priape, ſon gardien?

## XXXIII.

*Sur l'offrande de la Courtiſane Laïs à Vénus.*

LA Grece qui vainquit le Mede redoutable,
Fut vaincue à ſon tour par Laïs trop aimable;

Laïs le fut auſſi par l'outrage du Temps ;
Elle craint tant de voir ſa tête en cheveux blancs,
Qu'elle cede à Cypris le Juge du bel âge.
Le conſeil du miroir, qu'on aime en ſon printemps,
Eſt le plus cruel des tourmens,
Quand la glace fidele a ridé le viſage.

## XXXIV.

*Offrande d'un Voyageur échappé du naufrage.*

Dieux des mers, votre bras m'arracha du naufrage ;
Agréez mes cheveux, je n'ai rien davantage.

## XXXV (*).

*Sur un homme, qui affectoit d'être ſobre au milieu des Buveurs.*

Des Buveurs l'imprudent cherche la compagnie,
Pour s'exercer, dit-il, à la ſobriété ;
Mais tout ce que jamais il en a remporté,
C'eſt de s'abandonner ſeul à l'ivrognerie.

(*) Cette Epigramme & les ſuivantes ſe trouvent dans le Recueil de l'Anthologie ; les unes ſous un nom, les autres ſous un autre ; mais divers manuſcrits anciens les attribuent à Lucien.

## XXXVI.

### *Le secret contre les Puces.*

UN malin dit, le soir en soufflant sa lumiere;
Puces, je disparois pour vous la nuit entiere.

## XXXVII.

### *L'avantage de la barbe.*

TOUT homme sans cheveux, & qui n'est point barbu,
A coup sûr est aussi de peu de sens pourvu.

## XXXVIII.

### *L'inutilité du Fard.*

ON peut par des couleurs cacher ses cheveux blancs,
Mais on ne peut cacher son âge,
Ni les rides de son visage.
Ne vous servez donc point de fard en vos vieux ans;
Vous êtes un sot masque, & perdez votre peine
Hécube ne peut plus redevenir Hélene.

## XXXIX.

### *Sur une Hernie monstrueuse.*

DIOPHON passe toujours l'onde;
Sans avoir besoin de bateau;

De ſes boyaux la boule ronde
Porte ſon âne & ſon fardeau.
Grace à l'ampleur de ſa Hernie,
Il ne ſe noyera de ſa vie.
Pour voile, il met chemiſe au vent.
Tritons, vantez-vous maintenant.

## XL.

### *Sur un long nez.*

NICON de ſon long nez ſavoure au mieux le vin,
Mais il ne peut d'abord en diſtinguer l'eſpece;
Le canal eſt ſi long, que l'odeur du chemin
Ne peut point parcourir l'eſpace avec viteſſe.
En guiſe de filets, s'il vouloit s'en ſervir,
Maint poiſſon s'y prendroit, ſans en pouvoir ſortir.

## XLI.

### *Sur la Peinture.*

L'ART du Peintre aiſément ſaiſit la reſſemblance,
Mais la voix ne ſuit point des traits la convenance.

## XLII.

*Sur un Rhéteur de peu de jugement.*

BYTUS s'eſt fait Rhéteur, & chacun s'en étonne,
Parce qu'avant de l'être, il faut que l'on raiſonne.

## XLIII.

*Sur les Rhéteurs de Cappadoce.*

JE veux voir dans les airs Merle blanc & Tourne,
Plutôt qu'en Cappadoce un Rhéteur qu'on ne hue.

## XLIV.

*Sur l'Avarice.*

ARTÉMIDORE à des écus
Qu'il entaſſe & cache ſans ceſſe;
Cet homme, au ſein de la richeſſe,
Compte toujours, & rien de plus;
Il ne jouit point, il calcule.
J'aime autant le ſort d'une mule
Qui ſur ſon dos porte un tréſor,
Et préfere l'herbe à ſon or.

## XLV.

### *Sur l'étiquette du Sage.*

S'il faut juger le Sage au poil de son menton;
Convenez qu'à ce prix un Bouc est un Platon.

## XLVI.

### *La sagesse des Cyniques.*

POUR connoître un Cynique & sa philosophie,
Attendez qu'avec vous à table on le convie;
En s'abstenant d'abord de raves, de lupin,
Le Sage, dira-t-il, n'obéit qu'à la faim.
Mais si d'une truie on apporte la panse,
Dans ses yeux, à l'instant vous lirez ce qu'il pense;
Il en veut aussi-tôt, il s'engorge, en disant:
La panse à la vertu ne nuit aucunement.

## XLVII.

### *Sur la Goutte.*

O vous! qui craignez l'indigence;
Et vous plaisez à dompter l'opulence,
Déesse, maîtresse des mœurs,
Quoique toujours impotente & boiteuse;
Vous aimez les parfums, le bon vin, les odeurs;

Qui de Plutus ſont les faveurs.
Auſſi vous êtes dédaigneuſe
A l'égard de votre indigent ;
Et vous prenez au pied quiconque a de l'argent.

## XLVIII.

*Remercîment d'un envoi de vin.*

D'UN jus excellent de la treille,
Tu m'envoyas plus d'un flacon ;
Quand j'en ſablois quelque bouteille,
Je m'écriois : Ah ! qu'il eſt bon !
Depuis que ton vin, camarade,
Devient pur vinaigre en chemin,
Je dis : Garde pour toi ton vin,
Je ne mange point de ſalade.

# IDÉE

## DE QUATRE PIECES DE LUCIEN,

### *Qu'il eſt impoſſible de faire paſſer dans aucune Langue.*

LA premiere de ces Pieces eſt intitulée, *le Jugement des Voyelles.* C'eſt un Plaidoyer aſſez amuſant; mais il ne peut l'être qu'autant qu'il eſt lu dans l'original. La Conſonne *Sigma* ou *S* ſe plaint de ce que la Conſonne *Tau* a uſurpé ſa place dans une infinité de mots grecs, dont elle ſe trouve dépoſſédée, comme *Talatta* pour *Talaſſa*; & cette Cauſe eſt plaidée devant les ſept Voyelles, qui ſont Juges. Le S, dans ſes plaintes, fait un grand nombre d'alluſions aux choſes ſignifiées par les mots dont on l'a chaſſé, & l'on imagine aiſément que ces mots

cités pour exemples par le S, ou qui lui ſervent de preuves, en préſentant la même ſignification dans une autre Langue, ne préſenteront plus les lettres, ni les ſons qui conſtituent leur mécaniſme en grec; que par conſéquent ils ne pourront plus ſervir d'exemples, ni de preuves. D'un autre côté, il ſeroit plus que barbare, en traduiſant le fond du Plaidoyer, de hériſſer le Texte françois de mots grecs, qui ne préſenteroient aucune idée à beaucoup de Lecteurs, ou dont les caracteres mêmes ne diroient abſolument rien à leurs yeux. Cela ſeroit tout au plus ſupportable dans une verſion latine, deſtinée à faciliter l'intelligence de l'original à de jeunes Etudians en grec.

Le ſecond morceau eſt encore une eſpece de Plaidoyer ou d'Apologie, dans laquelle Lucien ſe diſculpe du reproche qu'on lui avoit fait de s'être mépris dans ſes expreſſions en ſaluant,

Lorſqu'on rencontroit quelqu'un le matin, il étoit d'uſage d'employer le mot χαῖρε, qui répond aux expreſſions latines, *Ave*, *ſalve*, & que nous pourrions rendre en françois par *je vous ſalue*, ou *bonjour ;* & quand on ſe ſéparoit, le mot convenable étoit ὑγίαινε, qui ſignifie plus particuliérement *vale*, *portez-vous bien*, ou *adieu.* Lucien avoit prononcé ce dernier dans une occaſion où il auroit dû ſe ſervir de l'autre ; c'étoit du moins le reproche qu'on lui faiſoit. Il ſe défend, en prouvant par divers paſſages d'anciens Poëtes & Hiſtoriens, qu'on s'étoit ſervi jadis du mot χαῖρε, non ſeulement en abordant les perſonnes, mais encore en les quittant ; & que le mot ὑγίαινε avoit été & devoit être encore indifféremment uſité dans l'une & l'autre occaſion. Cette défenſe tire toute ſa force de la contexture littérale des mots grecs, autant que de leurs nuances diverſes de ſignification ; & ce mé-

site disparoîtroit, comme dans le Jugement des Voyelles, sous les sons & la forme extérieure des mots d'un autre idiome.

A ces raisons, qui conservent également toute leur force dans la troisieme piece, qui a pour titre, *Lexiphanès*, ou *l'Orateur affecté dans son langage*, nous ajouterons les suivantes.

Ce Dialogue est tellement rempli d'expressions grecques, plus que surannées du temps de Lucien, qu'à peine, disent les Commentateurs, les plus anciens Ecrivains en cette Langue les eussent comprises eux-mêmes, s'ils avoient pu revivre alors. Lucien y tourne en plaisanterie les Ecrivains ses contemporains, qui affectoient d'emprunter leurs mots des vieux Auteurs, ou d'en forger de nouveaux, aussi bizarres qu'obscurs. Presque tout ce Dialogue présente aux yeux des Lecteurs cette obscurité rebutante.

C'eſt moins la faute de Lucien, ſans doute, que celle du ſujet, & ſur-tout de la diſtance des temps pour nous. *Fruſtrà fuerit*, dit Geſner, l'un des plus ſavans Commentateurs de notre Ecrivain, *fruſtrà fuerit, ſi quis ſperet, ea ſic poſſe quâcunque aliâ Linguâ reddi, ut quid Autor ſibi voluerit, aliquis Græca non doctus aſſequatur.* On peut ajouter que les plus profonds Erudits ne comprendront pas tout, même dans l'original.

Le *Pſeudoſophiſte*, ou *faiſeur de ſolécifmes*, n'eſt pas plus ſuſceptible de traduction. Un ſoléciſme grecque ne peut être rendu par un ſoléciſme françois dont le ſens lui réponde. D'ailleurs tous les inconvéniens qui réſultent des alluſions, des jeux de mots, des changemens dans les ſons & dans les idées, reviennent dans ce Dialogue, comme dans les Ouvrages précédens.

Nous avons exposé dans la Préface, les motifs qui nous ont interdit la traduction de quelques autres morceaux de Lucien.

*Fin du sixieme & dernier Volume.*

# TABLE
## DES MATIERES

Contenues dans ce ſixieme Volume.

*DE la maniere d'écrire l'Hiſtoire.* page 1

*Hiſtoire véritable. Livre premier.* Préface. 85

*Hiſtoire véritable.* Livre ſecond. 141

*Anacharſis, ou de la Gymnaſtique.* Anacharſis, Solon. 196

*De la Danſe.* Lycinus, Craton. 254

*L'Ane, ou la Métamorphoſe.* 325

DIALOGUES DES COURTISANES.

I. Glycere, Thaïs. 393

II. Myrtie, Pamphile, Doris. 397

III. Philinne & sa Mère. 403
IV. Méliſſe, Bacchis. 407
V. Crobyle, Corinne. 413
VI. Muſarium, ſa Mere. 420
VII. Ampélis, Chryſis. 428
VIII. Dorcas, Pannique, Philoſtrate, Polémon. 432
IX. Chélidonium, Droſé. 440
X. Tryphaine, Charmides. 446
XI. Joeſſe, Pythie, Lyſias. 451
XII. Léontique, Chénidas, Hymnis. 460
XIII. Dorion, Myrtale. 468
XIV. Cochlis, Parthénis. 474
*La Goutte, Drame.* 478
*Sujet de la Piece ſuivante.* 500
*Ocype, ou le Goutteux.* 502
*L'Amour fugitif.* 516

*Épigrammes.* 519

*Idée de quatre Pieces de Lucien, qu'il eſt impoſſible de faire paſſer dans aucune Langue.* 537

Fin de la Table.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.